

50 Année - No 9

SEPT. 1912

NOTRE ROMAN COMPLET

K-77-5
L'Orgueil d'Une Mère

M. Séguin
Par Paul de Garros.

La Revue Populaire

10¢

MAGAZINE
LITTÉRAIRE ILLUSTRÉ
MENSUEL.



Préparation d'un bûcher pour les morts. (Voir intérieur.)

Sommaire: Toujours plus vite, par Roger Francoeur; Au cœur de la tempête, par F. de Verneuil; Les Eclipses; Les combats de bêtes; Comment se fabriquent les cheminées d'usine; Les oiseaux de tempêtes; Les insectes bizarres; La vie drôle; Ce bon M. Gogo; Une affreuse coutume, par Auguste Fortier. Anecdotes, poésies

POIRIER, BESSETTE & C^{IE}
Edit.-Propriétaires
200 Boulevard St-Laurent,
Montréal



Nos **DENTS** sont très belles naturelles, garanties. Institut Dentaire, Franco-Américain (Incorporé).
162, St-Denis, Montréal.



PEDICURE

Cors enlevés sans douleur. Traitement des oignons et ongles incarnés.

M. E. RATELLE
163 rue St-Denis
Près Ste-Catherine
Tel. Est 5345.

Cartomancienne

disant le passé, le présent, l'avenir, si vous serez veuve ou non. Recevra à son salon de consultation de 9 hrs du matin à 9 hrs du soir, le dimanche excepté.

Mad. Luza,
292, Ste-Catherine Est
près St-Denis.

Sauvez vos Cheveux

Par l'usage
du merveilleux

Luby Parisien

Qui embellit, conserve, régénère les chevelures dont l'état est le plus désespéré.

Il remet les cheveux à leur couleur primitive et ne présente aucun danger; mais ce ne sont pas les seules qualités de ce filtre régénérateur de beauté, il donne encore à la chevelure le brillant, l'abondance et la souplesse.

Manufacturé rue Vivienne, à Paris.

La Compagnie R. J. Bevins, Ltée.

en est le représentant général au Canada
1845 Notre-Dame Ouest, Montréal.

En écrivant mentionnez **La Revue Populaire**

The Canadian Advertising Ltd.,

AGENCE CANADIENNE DE PUBLICITE

Place des Annonces dans tous les Journaux du Canada, aux prix les plus bas. Contrôle l'insertion des annonces et ne soumet à ses clients que des factures accompagnées de feuilles justificatives d'insertions. Ses clients comprennent le Haut Commerce Canadien et représentent un capital dépassant \$10,000,000.00.

Plans et Devis de Publicité au Canada gratis sur demande.

Les Rédacteurs—experts en Publicité et le personnel d'Artistes attachés à l'Agence s'occupent de la préparation des annonces, des illustrations adaptées aux goûts du public Canadien et les campagnes de publicité ainsi dirigées ont toujours donné les résultats les plus satisfaisants.

Notre expérience et nos services sont à la disposition de toute maison désirant étendre pratiquement et judicieusement ses affaires au Canada.

REFERENCES: LA BANQUE NATIONALE, MONTREAL.

Avant de placer vos ordres d'annonces,
écrivez-nous — il y va de votre intérêt.

C. P. R. Telegraph Building., 4 rue Hopital, Montreal



SEPTEMBRE

Dim.	Lundi	Mardi	Merc.	Jeudi	Vend.	Sam.
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30					

La Revue Populaire

PARAIT TOUS LES MOIS

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis:

Un An: \$1.00, - Six Mois: - - - - - 50 cts

Montréal et Etranger:

Un An: \$1.50 - - Six Mois: - - - - - 75 cts

POIRIER, BESSETTE & Cie.

Editeurs-Propriétaires,

200, Boulv. St-Laurent, MONTREAL.

Vol. 5, No 9, Montréal, Sept. 1912.

Toujours plus vite

AVEC le mois de septembre, les beaux jours vont se terminer ou, tout au moins, devenir plus rares.

Les longues promenades à bicyclette ou en auto seront moins agréables; ceux qui voudront, malgré tout, jouir de la grisaille de la vitesse n'en seront pas privés pour cela. Si la route terrestre n'est plus aussi favorable, celle de l'espace ne deviendra pas plus cahoteuse.

Il n'y aura qu'à lâcher les roues pour prendre les ailes; la vitesse n'y perdra pas, au contraire.

A ce sujet, il est assez curieux de noter les incessants et rapides progrès faits dans les moyens de locomotion depuis quelques années.

Il n'y a guère plus de vingt ans qu'une automobile était encore considérée comme un engin merveilleux, autant que parfait. On roulait, à cette époque à la vitesse "stupéfiante" de dix et même quinze milles à l'heure!

C'est à peu près ce que l'on parcourt en dix minutes aujourd'hui...

A cette époque également, on n'accor-

dait qu'une pensée de commisération à ceux qui prétendaient qu'un jour était proche où l'on volerait dans l'air à la façon des oiseaux. Au nom de la science, même on démontrait l'absurdité de semblables rêveries et maintenant on peut prévoir le jour où chaque amoureux possédera son petit appareil perfectionné qui lui permettra de subtiliser sa fiancée au nez d'un papa aussi récalcitrant que peu familier avec les nouveaux procédés.

De leur côté, les navires atteignent eux aussi des allures fantastiques qui, malheureusement prennent parfois, comme point de direction, le fond de la mer... C'est la vitesse toujours plus grande, en tout et partout.

Les bons vieux chemins de fer devaient naturellement "suivre le mouvement".

Jusqu'ici, les plus rapides se contentaient de faire modestement du 60 milles à l'heure; cela ne pouvait pas durer aussi, c'est sans surprise que nous avons lu, sur la feuille d'un confrère américain, un entrefilet qui n'eût rencontré que des incrédules et eût passé pour un gigantesque "canard" il y a peu d'années.

On construit actuellement—et ceci, non en Amérique, pays de la vitesse, mais en France—une ligne de chemin de fer entre Nice et Monte-Carlo, sur laquelle les trains atteindront la jolie allure de 100 à 150 milles à l'heure.

Cela ne fait guère que du 70 verges à la seconde...

C'est peut-être très joli, mais franchement, je préfère encore les bonnes promenades à pied faites pendant les derniers beaux jours de septembre.

Roger Francoeur.



Chez Nous

Septembre. La journée est transparente et pure.
L'automne semble un beau souvenir de l'été,
Et ne menace pas encor les feuilles mûres.

Le ciel est une coupe immense de clarté,
Le visage sacré de la terre respire
La paix, la plénitude et la fécondité.

Les vignobles heureux dans le fleuve se mirent.
Sous l'eau calme, chargés du don des pampres lourds
Les coteaux inclinés se regardent sourire.

Autour de son clocher, là-haut, sommeille un bourg;
La chaleur sur les toits vibre et se réverbère,
Et l'on entend chanter les poules dans les cours.

Pas une âme dehors. C'est la saison prospère
Où, sans qu'il soit aidé par le travail humain,
Seul dans les champs déserts, le grand soleil opère

Le miracle éternel qui nous donne le vin.

Louis MERCIER.



Au Coeur de la Tempete

Par Fernand de Verneuil

LA Foudre!... Ce nom seul évoque une inépuisable série d'histoires fort variées, les uns horriblement tragiques, les autres si drôles qu'elles surpassent tout ce que l'imagination la plus fantaisiste pourrait inventer.

Parfois, la foudre tue net, elle incendie, renverse et brise tout; d'autres fois, elle passe innocemment sans faire aucun mal.

En tout cas elle est rarement banale en sa façon d'agir.

Il suffit d'ouvrir les journaux pour voir, au cours de chaque été les effets parfois plus que bizarres du redoutable fluide.

Citons au hasard :

Elle pénètre un jour dans une maison après avoir culbuté deux cheminées et un balcon; elle entre dans un salon- où se trouvaient 5 personnes qu'elle renverse sans les blesser. Une fillette qui dormait n'est même pas réveillée et, cependant, la maison est à moitié détruite.

Une autre fois, la foudre transporte, à plus de quarante pas, une maisonnette entière, y compris meubles et gens; seule, une fillette eut la jambe cassée.

Il arrive cependant fréquemment qu'on ne s'en tire pas à aussi bon compte: une dame entre, un jour, dans un magasin et s'assied en attendant qu'on la serve. Soudain, un violent coup de tonnerre retentit; l'émotion passée, chacun veut partir. Seule, la dernière acheteuse ne bou-

geait pas; quand on s'approcha d'elle on constata qu'elle venait d'être tuée par le météore fulgurant qui avait fait un trou au-dessus de l'oreille droite et était sorti de l'autre côté.

On raconte un fait plus étonnant encore. Une dame avait été foudroyée au moment où elle cueillait une fleur dans un champ; on retrouva son cadavre debout et légèrement incliné en avant.

Par quel prodige d'équilibre un corps mort peut-il se maintenir debout et sans aucun appui pour empêcher sa chute? C'est un phénomène absolument inexplicable.

+

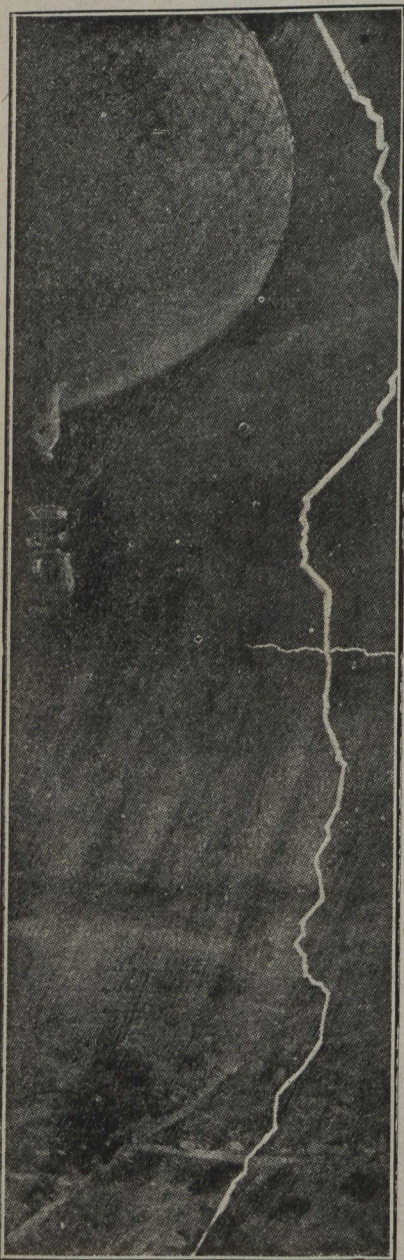
La foudre se plaît de temps à autre à faire également de bonnes farces.

De toutes ses excentricités, l'une des plus burlesques consiste à déshabiller ses victimes qu'elle laisse mortes ou simplement évanouies dans un costume primitif. Il semble même que ce soit là une de ses distractions favorites tant elle la renouvelle souvent.

Chaque année, on lit dans les journaux au moins une histoire de vêtements volés par le tonnerre. L'aventure semble même tenir de la sorcellerie quand les foudroyés, ne perdant pas connaissance, se sentent dépouillés de leurs habits par une main invisible.

Elle a encore d'autres caprices.

Quelquefois elle agit absolument comme si elle savait compter ; dans une étable où



Au coeur de la tempête, en ballon.

près de la porte, la seconde fut épargnée, la troisième foudroyée, la quatrième resta intacte, et ainsi de suite, toutes les bêtes rangées en nombres impairs furent tuées ; les autres furent indemnes. Quel nom donner à de telles extravagances ?

Mystère ! Chaque apparition du fluide est pour nous un problème. Impossible de pénétrer les lois auxquelles il obéit. Continuons de le suivre, peut-être nous conduira-t-il sur le chemin de la vérité.

La foudre commence toujours par s'attaquer aux métaux ; on sait, en effet, qu'elle adore les fils télégraphiques et les tuyaux de plomb ; qu'elle raffole des cordons de sonnettes et des clous. Un soir, elle s'est glissée furtivement, comme un voleur, dans un salon et a escamoté tous les clous doré d'un canapé recouvert de satin.

Elle s'est ensuite sauvée par le tuyau de cheminée qui lui avait livré passage. Quant aux clous, le hasard les fit retrouver, deux ans plus tard sous une tuile. C'est là une observation citée entre mille !

Quant au tonnerre photographe, il a fait souvent parler de lui. Il y a quelques années, un jeune soldat français fut mortellement frappé par la foudre.

Lors de la constatation du décès, on s'aperçut que son corps était couvert d'empreintes dessinées par le fluide, et figurant les branches et les verdure du voisinage.

Ailleurs, c'est une paysanne qui présente sur sa poitrine l'image d'une vache qu'elle gardait au moment du foudroiement. Mais que penser de la photographie d'un paysage sur l'intérieur de la peau de bêtes foudroyées ?

Voici pourtant un exemple de ce fait

il y avait vingt vaches, elle en tua dix en commençant par celle qui était le plus

Au Coeur de la Tempête

extraordinaire. Six moutons ayant été tués par le feu du ciel, on observa, en les dépouillant, sur le côté intérieur de chaque peau, un fac-similé d'une portion du paysage d'alentour si fidèlement reproduite que l'on pouvait distinguer jusqu'aux accidents du terrain.

La foudre ne semble-t-elle pas à la fois fée et démon ?

Les animaux sont plus encore que l'homme, semble-t-il, exposés aux coups de la foudre. Un seul éclair anéantit des troupeaux entiers.

Les pauvres bêtes exercent une énorme attraction sur le fluide électrique ; de plus, ignorantes naturellement du danger, elles iront volontiers s'abriter sous les arbres au cours d'un orage. Cette imprudence est presque toujours fatale.



On n'en finirait pas si l'on voulait citer, non pas tous les méfaits de la foudre, mais seulement les principaux ; soit qu'elle éclate sous forme d'éclairs sinueux, ramifiés et d'une extrême vivacité, soit qu'elle illumine tout l'horizon d'une vaste lueur d'incendie, soit qu'elle tombe en boule tranquillement.

Ce dernier aspect est assez rare ; on en a cependant des observations précises. J'en emprunte quelques-unes à l'éminent astronome Flammarion :

Le 4 juillet 1906, à Marseille, un globe incandescent descendit des nuages sur un brave jardinier qui portait un melon, lui enleva prestement des mains ce fruit savoureux, lequel roula sur le chemin, de sorte que le jardinier n'eut que la peine de le ramasser sans autre alerte.

Le 17 juin 1905, à Anvers, la foudre en boule descend dans une maison par la cheminée, suit un corridor, y rencontre

une femme, pénètre sous ses jupes, lui déchire la chemise de bas en haut, et s'en va en la laissant à demi morte sur le pavé, mais sans aucun mal réel.

Le 24 juillet 1904, à Juvisy, en face de mon observatoire, dans une "fabrique d'eau minérale" où plusieurs femmes étaient occupées à rincer des bouteilles, un petit tonnerre en boule de la grosseur



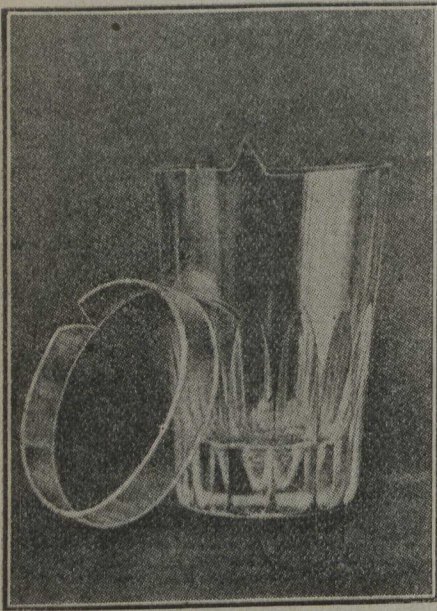
Une chute de la foudre.

d'une bille de billard fut vu, pendant un orage que j'observais moi-même, roulant sur le pavé plein d'eau de l'atelier, s'élever et s'approcher des ouvrières, en touchant une qui tomba et qui fut paralysée pendant quelques heures, puis s'enfuir par la fenêtre sur la route, où elle disparut.

Le 20 juillet 1903, près de l'observatoire d'Uccle, Bruxelles, cet espiègle de glo-

be électrique est entré dans la loge du concierge, s'est dirigé vers la table, a tourné à sa surface, et s'est porté vers un petit téléphone qu'il fit sonner, pour s'en retourner ensuite tranquillement comme il était venu. Il avait la grosseur d'un oeuf.

On voit que la foudre en boule est souvent inoffensive et a parfois l'air de s'amuser. Encore un exemple. Le 9 octobre



La foudre est capricieuse; voyez comme elle a brisé ce verre.

1885, à 8 heures 25 minutes du soir, à Constantinople, l'un de mes correspondants, M. Mayrocordato, étant à table avec sa famille, reçoit la visite de ce personnage sous la forme d'une petite pomme lumineuse, qui arrive au milieu des convives, fait le tour de la suspension, puis soudain se précipite dans la rue où l'engin éclate avec un fracas effroyable.

—

Des hommes audacieux ont voulu étu-

dier la foudre "chez elle", c'est-à-dire au sein même des nuages.

Ce sont là des tentatives peu ordinaires car de telles observations ne peuvent se faire qu'en ballon. Or, voyager avec une telle masse de gaz inflammable au coeur même de la tempête, au milieu des éclairs qui se croisent de tous côtés, cela suppose une énergie et un courage que bien peu seulement peuvent avoir.

Ces dernières années ce voyage fut accompli au-dessus de Londres par Mr. Bacon qui en rapporta des observations très intéressantes pour la science.

Une de nos photographies montre dans quelle périlleuse situation il se trouvait continuellement.

En fait, il n'y a pas beaucoup d'exemples que les ballons ordinaires sphériques et sans moteurs, les aérostats, à bord desquels on ne trouve guère de parties métalliques, aient eu à subir souvent des accidents causés par la foudre; les décharges ne leur font pas courir de dangers, à moins qu'ils ne se rencontrent exactement sur le passage d'un éclair.

L'aérostat, normalement, est d'ailleurs plongé au milieu même de la masse électrisée, et il n'est pas possible qu'une décharge se fasse entre lui et les nuages ou l'atmosphère environnante.

Il en est toutefois autrement quand il commence à prendre contact avec la terre, comme, par exemple, au moment de la descente, et que son guide-rope frotte sur le sol; il peut alors servir de passage aux étincelles se déchargeant entre le sol et l'atmosphère. On a constaté aussi que des étincelles violentes se produisent quand on veut vider rapidement le ballon et qu'on tire sur la corde de la soupape.

Les points dangereux, à cet égard, de l'influence de la foudre, sont toutes les parties métalliques, même de faible volu-

Au Cœur de la Tempête

me, qui se rencontrent à bord du ballon, et les portions particulièrement humides des agrès, de l'enveloppe. Les décharges se produisent le plus ordinairement alors à l'extérieur de l'enveloppe, ce qui est dire que le gaz contenu dans cette enveloppe ne peut être enflammé.

Pour ce qui est des aéroplanes, la foudre ne paraît pas pouvoir leur faire courir de danger; on n'a pas à redouter de décharge suffisamment énergique entre le métal du moteur, par exemple, et le corps de l'aviateur; tout au plus pourrait-on redouter de voir une étincelle électrique enflammer l'essence qui s'échapperait par une fuite du réservoir et qui formerait avec l'air un mélange explosif.

Mais, à tous égards, on doit prendre les mesures les plus effectives pour empêcher pareille fuite de se produire.



Pour terminer, un mot de la puissance et de la grandeur des éclairs.

Pendant un violent orage, en Allemagne, un coup de foudre fondit instantanément deux clous en fer larges d'environ un quart de pouce. Or, pour renouveler cette expérience, il fallut un courant électrique égal à deux cents ampères sous un potentiel de vingt-mille volts, de quoi tuer une quinzaine d'hommes! Et pour engendrer un pareil courant, un pouvoir d'au moins cinq mille chevaux-vapeur est nécessaire!

Notez maintenant que ce formidable courant demanda une seconde pour fondre les deux tiges de fer alors que l'éclair arriva au même résultat dans un espace de temps qui ne fut pas supérieur certainement à un dixième de seconde.

Cela lui supposait donc une puissance

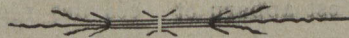


Il est dangereux de s'abriter sous un arbre pendant l'orage. Ce fut la perte de ce troupeau.

dix fois plus grande, soit celle de cinquante mille chevaux vapeurs!

Et il y a des éclairs bien plus violents qui atteignent jusqu'à dix milles de longueur... Quelle est donc la force de ceux-là?

Franchement, l'homme qui se croit bien grand, n'est que bien peu de chose en face de semblables phénomènes.





Les Phenomenes de la Voute Celeste

LES ECLIPSES

— o —

Anciennes Superstitions

— o —

DANS le ciel il fait grand jour. Un Soleil ardent verse ses rayons sur les plaines dorées, la Terre s'en abreuve et la chaleur met un tremblement au-dessus des prairies, des champs et des moissons.

Tout à coup, le tableau change, le Soleil se voile, sa lumière s'éteint, c'est la nuit. A l'horizon un crépuscule blafard apparaît qui donne aux objets une teinte livide; la nature s'enveloppe d'un épais voile de deuil, les étoiles s'allument au ciel, les oiseaux rejoignent leurs nids, les insectes ont cessé leurs bourdonnements; à la chaleur accablante de midi succède une fraîcheur insolite; là-haut, à la place du grand luminaire qui nous réchauffe, un astre noir s'est installé, les lueurs pâles qui l'auréolent rendent plus sinistre encore sa mystérieuse apparition! un filet de sang paraît teinter ses bords, les animaux sont dans l'effroi et les hommes pâlisent comme à l'approche de la fin du monde.

Cependant, un point d'or est apparu et comme une flèche rapide a percé le noir écran voilant la face du Soleil. Une minute encore, et voici qu'un mince croissant

lumineux se détache; il augmente à vue d'œil, le jour renaît, le Soleil brille à nouveau, la nature un instant assoupie se réveille, le papillon reprend son vol, l'oiseau ses chants interrompus, tandis que le coq, surpris, lance son cri matinal pour saluer la réapparition de l'astre roi.

En face de cet étrange phénomène d'une Eclipe, on comprend que les peuples primitifs aient été terrorisés et qu'ils aient essayé, par tous les moyens, d'apaiser la colère du ciel.

Dans leur ignorance du mécanisme des mouvements célestes, ils attribuaient aux Eclipses les causes les plus diverses et la mythologie fournissait presque toujours les plus fantastiques explications.

Qu'il s'agit d'une Eclipe de Soleil ou de Lune, il existait toujours dans le ciel des êtres fabuleux prêts à les produire.

Les anciens Scandinaves avaient transporté sur la sphère céleste et divinisé les animaux errant à travers les steppes glacées des régions boréales. Là-haut, deux loups énormes, Moongarm et Fenris, parcouraient affamés les constellations, sans cesse en quête d'une proie royale pour as-

souvir leur faim. Et c'était franche lippée et plantureuse ripaille, quand nos deux mécréants rejoignaient le Soleil ou la Lune qu'ils dévoraient à belles dents.

C'est alors que l'astre saisi s'obscurcis-

nal tapage : et jamais, au dire des anciens, les monstres n'avaient résisté à semblable vacarme.

Ces peuples enfants n'avaient jamais soupçonné que la Lune, en ces circonstances, passait tout simplement devant le Soleil.

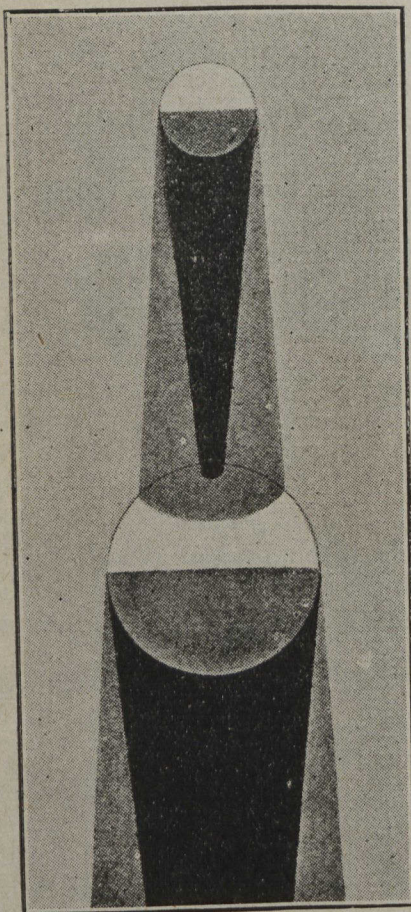
Dans toutes les Indes orientales, on croit que quand le Soleil et la Lune s'éclipsent, c'est qu'un certain dragon, qui a les griffes fort noires les étend sur ces astres dont il veut se saisir ; et vous voyez pendant ce temps-là les rivières couvertes de têtes d'Indiens qui se sont mis dans l'eau jusqu'au cou, parce que c'est une situation très dévote selon eux, et très propre à obtenir du Soleil et de la Lune qu'ils se défendent bien contre le dragon.

En Amérique, on était persuadé que le Soleil et la Lune étaient fâchés quand ils s'éclipsaient, et Dieu sait ce qu'on ne faisait pas pour se raccommoder avec eux ! Mais les Grecs, qui étaient si raffinés, n'ont-ils pas cru longtemps que la Lune était ensorcelée et que des magiciennes la faisaient descendre du ciel pour jeter sur les herbes une certaine écume malfaisante !

Au moment d'une Eclipse de Lune, les Incas croyaient fermement que l'astre était malade et que s'il venait à mourir, il se détacherait du ciel et les écraserait dans sa chute.

A pareil mal, on n'entrevoit qu'un remède : Les chiens étaient les amis de la Lune ; eux seuls pouvaient intervenir par leurs cris suppliants, et comme ces animaux n'avaient cure d'une Eclipse de l'astre de nuit, on les forçait d'aboyer lamentablement en leur tirant violemment les oreilles.

Au Pérou, les Indiens s'y prenaient plus convenablement et les larmes aux yeux

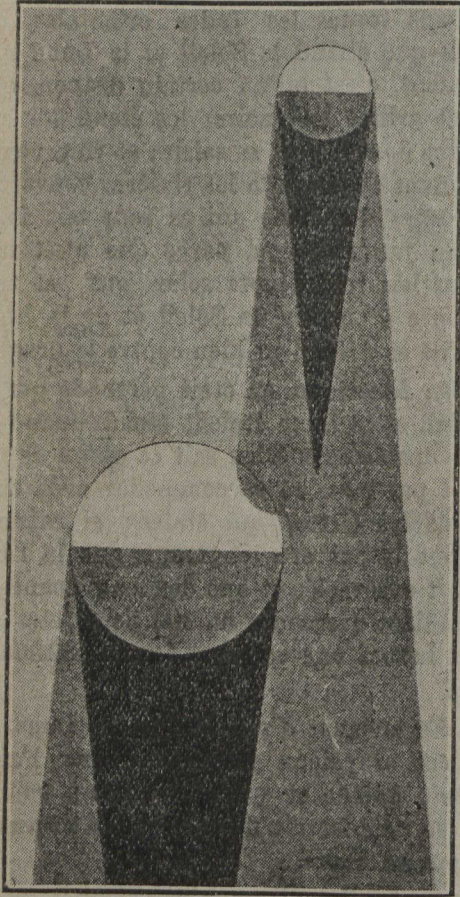


Une Eclipse totale de Soleil a lieu lorsque la Lune passe devant l'astre du jour. En haut, la Lune ; en bas, la Terre, dont la surface coupe le cône d'ombre et la pénombre de la Lune.

sait : pour mettre en fuite l'horrible bête et l'empêcher d'accomplir son sinistre forfait, tout le peuple s'assemblait, criant, hurlant, frappant à coups redoublés les ustensiles de cuisine, bref, menant infer-

suppliaient "Maman Lune" de ne pas les abandonner.

Enfin, chose extraordinaire et qui prouve combien lentement progresse l'humanité toujours attachée aux plus sottes tra-



Si la surface de la Terre n'est pas coupée par l'ombre pure, mais par la pénombre, il y a une Eclipe partielle de Soleil. L'astre du jour est supposé placé en haut de la figure.

ditions, les Chinois ont su, depuis les temps les plus lointains, prédire certaines Eclipses, et cependant, chaque phénomène de ce genre amenait les mêmes terreurs.

Dès que l'astronome de la Cour annon-

çait une Eclipe prochaine, le luxe et la bonne chère étaient bannis du palais. Une prière publique était ordonnée. Au jour prévu, les mandarins s'armaient de leurs raes et se réunissaient autour de l'empereur.

Dès que la lumière de l'astre faiblissait, le souverain se tenait prêt à frapper sur le tambour d'alarme.

A ce signal, les dignitaires de l'Empire décochaient leurs flèches vers le ciel et mettaient en fuite l'Infernal Dragon, prêt à dévorer sa proie.

Tout est bien qui finit bien ; mais à cette histoire, il y avait une morale : le peuple était persuadé qu'une Eclipe était un avertissement donné à l'empereur pour l'engager à gouverner avec plus de justice ou à moins chérir ceux qui gouvernaient en son nom.

Le phénomène des Eclipses fut pour tous les anciens peuples une source inimaginable de terreurs ; les auteurs classiques en rapportent de nombreux exemples que nous avons tous traduits sur les bancs du collège.

Dans sa vie de Pélopidas, Plutarque écrivait à propos d'un combat que ce guerrier devait livrer :

"Tout avait été prêt en peu de temps, et le général allait se mettre en campagne lorsque survint une Eclipe de Soleil ; la ville fut en plein jour couverte de ténèbres. Le général voyant que ce phénomène troublait tous les esprits ne voulut pas faire violence aux sentiments d'hommes épouvantés qui avaient perdu toute confiance et s'en aller jeter ainsi dans une entreprise périlleuse sept mille citoyens. Il se dévoua seul : il ne prit avec lui que trois cents cavaliers volontaires et il partit, malgré les devins et malgré les désirs de ses concitoyens, car ce phénomène céleste paraissait un signe terrible et qui

menaçait quelque grand personnage.”

Ces terreurs superstitieuses dont les Romains ne purent se défendre, nous les retrouvons vivaces pendant toute la période du Moyen Age

Mais que dire de cet autre fait moins banal : le 15 mars 1877, au cours de la guerre entre la Russie et la Turquie, une Eclipsé de Soleil surprit l'armée turque : aussitôt celle-ci entama une bataille en règle avec un ennemi invisible et une fusillade nourrie fut dirigée contre le Dragon céleste qui s'apprêtait à dévorer l'astre du jour.

L'instruction seule peut délivrer le peuple de ces terreurs superstitieuses attachées aux grands phénomènes naturels.

Leur étude, loin d'affaiblir les sentiments que tout être pensant doit professer pour l'Auteur de la nature, ne peut que nous inspirer une admiration sans bornes pour l'harmonie qui règne dans les cieux où l'on voit tant de grandeur et de magnificence unies à tant de simplicité.

Comment se produisent les Eclipses

Toute la théorie des Eclipses pourrait se résumer en deux phrases :

Il y a Eclipsé de Soleil lorsque la Lune passe devant l'astre du jour.

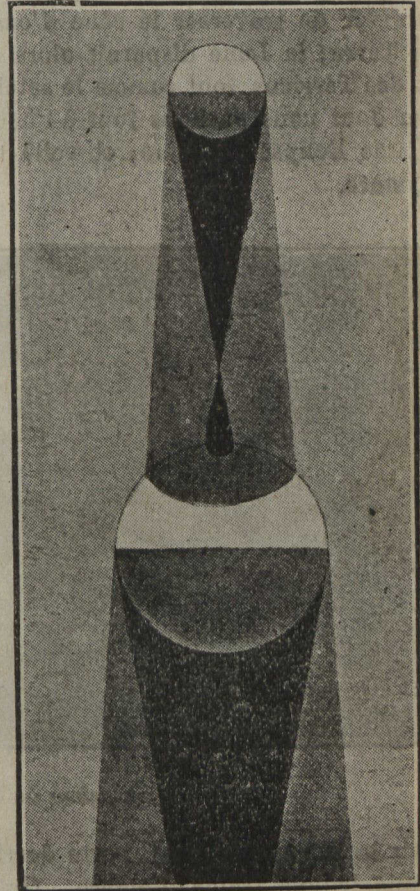
Il y a Eclipsé de Lune lorsque la Terre cache notre satellite de son ombre.

Une étude de ces phénomènes va maintenant nous faire entrer plus avant dans le mécanisme de leur apparition.

Le Soleil est une grosse boule incandescente, une sphère d'un rayon énorme par rapport aux petits corps circulant autour de lui. Chaque planète éclairée par lui, porte avec elle un véritable "cône d'ombre" qui la suit dans l'espace, qui s'attache à elle comme notre ombre suit nos pas. Et le fait est général. En voici un exemple.

A certaines époques favorables, il suffit d'une toute petite lunette pour voir, non le cône d'ombre de Jupiter, mais les effets qu'il a produits.

Alors que dans le champ de votre instrument vous contemplez les quatre plus



Si le sommet du cône d'ombre de la Lune n'atteint pas la Terre, il y a Eclipsé annulaire du Soleil.

gros satellites facilement visibles, tout à coup l'un d'eux disparaît comme par enchantement. Il pourrait être passé derrière la planète, mais alors, nous l'aurions vu s'approcher d'elle et finalement la toucher. Qu'est-il donc arrivé? Un fait qui

n'offre rien de mystérieux : le satellite est devenu invisible parce qu'il a pénétré dans le cône d'ombre de Jupiter, tout simplement.

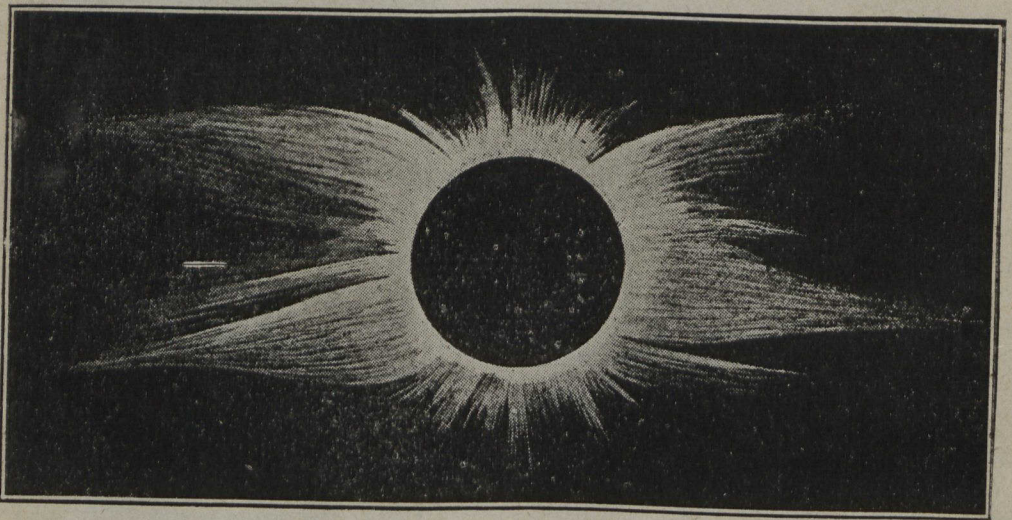
Or, au moment de la pleine Lune, nous savons que cet astre se trouve derrière nous par rapport au Soleil, il peut donc lui arriver de traverser le cône d'ombre de la Terre ; la Lune disparaît alors aux yeux des Terriens, tout comme le satellite jovien dont nous parlions tout à l'heure ; c'est une Eclipe de Lune ; et voilà tout le mystère.

passage du cône d'ombre seront privés totalement de la lumière solaire pendant quelques minutes. Pour eux, il y aura Eclipe totale de Soleil.

Enfin, il est une autre circonstance intéressante qui peut se présenter.

Nous savons que la Lune ne décrit pas un cercle autour de la Terre, mais une ellipse dont notre globe n'occupe pas le centre. Pendant tout le cours de la Lunaison, notre satellite est donc à une distance variable.

Lorsqu'elle passe au plus près, les as-



Phénomène de la Couronne Equatoriale.

Mais la Lune, elle aussi, porte derrière elle une longue traîne d'ombre. Or, au moment où elle se trouve entre le Soleil et nous, c'est-à-dire à la nouvelle Lune, il peut aussi bien lui arriver de balayer de l'extrémité de son cône d'ombre, la surface du globe terrestre ; le Soleil nous est donc caché, il y a Eclipe de Soleil et nous sommes pendant quelque temps à l'ombre de la Lune.

Les habitants des régions situées sur le

tronomes disent que la Lune est au "périgée" à sa distance la plus grande, à l'autre extrémité du grand axe de l'ellipse, elle est à son "apogée".

Il peut donc très bien arriver qu'il y ait Eclipe de Soleil au moment de l'apogée, et dans ce cas le calcul montre que le sommet du cône d'ombre n'atteint pas la Terre.

Quels effets peuvent bien résulter de semblables situations réciproques ?

Encore une expérience pour le faire

comprendre.

Sur le mur de votre chambre, collez une pièce de 50 cents.

Eloignez-vous à une faible distance et de la main élevée à la hauteur d'un de vos yeux—pendant que l'autre sera fermé—tenez une pièce de 5 cents.

Vous ne tarderez pas à trouver une position telle que la pièce de 5 cents pourra vous cacher exactement la pièce de 50 cents. A ce moment, allongez le bras, votre petite pièce deviendra insuffisante pour couvrir la surface de la grande ; vous apercevrez sur les bords une couron-

ne d'autant plus étendue que vous éloignerez davantage l'écran qui vous cache le centre.

La même circonstance se présente dans la nature lorsque la Lune est trop loin de la Terre pour cacher le disque entier du Soleil. Les bords de celui-ci dépassent ceux de la Lune, il y a "Eclipse annulaire," le centre du Soleil seul reste caché.

Dans un prochain numéro, nous étudieront séparément certaines éclipses ainsi que les observations curieuses auxquelles elles ont donné lieu.

Sonnet

Nous nous sommes aimés, il me semble autrefois
Pendant une heure, un jour, peut-être une semaine;
Dans le sentier perdu de la courte neuvaine
Il doit flotter encore un baiser quelquefois.

Quand la brise s'amuse à chanter dans les bois
Elle éveille l'écho d'une promesse vaine.
Ou d'un serment brisé dans la lutte lointaine
Que livra le caprice à mon coeur aux abois.

Ce n'est qu'un souvenir qui plane dans ma vie,
Tel un parfum léger que le temps purifie,
Sans jamais cependant me le faire oublier.

Et je veux le garder à l'état de relique
Comme un accord jailli d'un antique clavier
Qui berce mon sommeil de sa douce musique.

Alp. BEAUREGARD.



Les dernières fleurs.

L'ORGUEIL D'UNE MERE

Par Paul de Garros

PREMIERE PARTIE

Hilda la Folle

I

Le clair soleil de juillet flambait sur Paris.

Par la longue coulée des boulevards, la foule roulait ses flots agités; et de ses remous tumultueux montaient sans cesse les mêmes cris :

“A Berlin!... Vive l'armée!... A bas Bismarck!... A Berlin!... A Berlin!...”

Par comparaison avec la cohue des boulevards, des rues avoisinantes, bien que sillonnées de promeneurs ou de gens affairés, paraissaient désertes.

La rue Le Peletier était de ce nombre.

Or, pendant que la foule déchaînée vociférait ses menaces et clamait ses espérances, une des maisons de cette rue était le théâtre d'une scène moins tapageuse, mais extrêmement émouvante.

Cette scène se déroulait au troisième étage d'un immeuble voisin du boulevard, dans le petit salon modeste, mais coquettement arrangé, d'un appartement de garçon.

Deux hommes étaient là, debout, l'un appuyé au piano dans le fond de la pièce, l'autre près de la fenêtre entr'ouverte; ils se regardaient sans pouvoir parler, écrasés par une de ces douleurs que les mots ne peuvent exprimer.

Ce lourd silence était seulement rompu par le gazouillis d'une fillette de quatre à cinq ans, qui jouait sur le tapis à leurs pieds.

L'un des hommes, celui qui se tenait près de la fenêtre, était grand et taillé en force.

Son maintien, qui faisait ressortir les **lignes pleines et souples** d'un buste bien découplé, attestait une structure robuste.

Eugène Larcher était avocat. C'était le père de la fillette qui jouait sur le tapis.

Autant Eugène Larcher respirait la force, autant son ami Octave du Chesnay, dont la taille était raccourcie encore par une légère déviation de la colonne vertébrale, paraissait débile et souffreteux.

Octave avait trente-cinq ans tandis qu'Eugène en avait vingt-neuf, mais, malgré cette différence d'âge, il s'était établi entre eux une amitié forte et sincère, une de ces amitiés qui ne se démentent jamais, qui sont toujours prêtes au sacrifice.

Voilà pourquoi Octave du Chesnay, accourant du fond de la Nièvre, où il habitait, à l'appel de son camarade, se trouvait, ce jour-là, dans le salon du jeune avocat parisien.

Et l'objet de leur entretien était si grave, si pénible, qu'après l'aboirdé, ils demeureraient muets, anéantis, sans oser le reprendre.

Enfin, après un long silence, Eugène Larcher, comme répondant aux vociféra-

tions de la foule, dit tout à coup, d'un ton ironique :

—Oui, oui, à Berlin!... si les balles prussiennes ne nous arrêtent pas en route.

—Ce n'est pas le langage que tu dois tenir, interrompit doucement Octave du Chesnay. La première vertu du soldat est la confiance. Sans confiance, il n'y a pas de lutte possible. Puisque tu t'entêtes à revêtir l'uniforme et à défendre notre pays les armes à la main.

—Je m'entête! tu es bien bon! Je n'ai pas le choix maintenant... D'ailleurs, je serais libre, ce serait la même chose, je n'hésiterais pas... La France avant tout! C'est mon devoir de lui donner ma vie.

—Sans doute, murmura tristement Octave, et je n'ai qu'un regret, c'est que ma santé trop précaire, ne me permette pas de suivre ton exemple.

—Oh! pardon, s'écria Eugène en s'avançant vers son ami les mains tendues, j'ai eu un mot malheureux qui t'a froissé... Non, ton devoir, à toi, mon cher, n'est pas de te battre. Tu seras plus utile ici; tu veilleras sur ma petite Jeanne, tu me remplaceras près d'elle si je succombe...

Le jeune avocat se baissa, prit l'enfant dans ses bras, la pressa sur sa poitrine, la couvrit de baisers.

—Ma pauvre petite Jeanne, continua-t-il, te quitter, toi qui es toute ma vie!... te quitter peut-être pour toujours... Mon Dieu! le sacrifice est trop cruel!

Puis, au bout d'une minute :

—Tu seras son père, Octave, reprit-il, les larmes aux yeux, tu prendras soin d'elle, tu l'élèveras, tu en feras une bonne et brave fille, courageuse, dévouée, honnête... Pauvre chérie, abandonnée par sa mère d'abord, par son père ensuite... Désormais, Octave, tu seras toute sa fa-

mille. Oh! jure-moi...

—Je te jure, mon ami, fit M. du Chesnay dont les yeux se mouillèrent, que ta fille sera à mon foyer comme ma propre fille.

—Qu'elle y sera traitée comme ton fils Gérard?

—Qu'elle y sera chérie, choyée, comme l'est mon fils, que je serai, en un mot, pour elle le père le plus dévoué, en regrettant, hélas! que ma chère femme, enlevée si tôt à mon affection, ne soit pas là pour lui tenir aussi lieu de la mère qu'elle a perdue...

—Oh! oui, la mère qu'elle a perdue...

—Mais quelle folie de régler ainsi l'avenir! cette campagne va durer deux mois; et tu viendras, heureux et victorieux, me réclamer ce précieux dépôt.

Eugène hochait la tête d'un air sceptique.

—Allons, viens, ma petite Jeannette, poursuivit M. du Chesnay en tendant les bras vers l'enfant étonnée; viens faire connaissance avec ton nouveau papa, ton papa par intérim, ajouta-t-il en souriant à l'adresse de son ami.

Mais celui-ci avait tout d'un coup changé de physionomie, absorbé par une pensée douloureuse, qui lui faisait tristement courber le front.

Et ses lèvres murmuraient des mots sans suite, des lambeaux de phrases où perçait une sourde amertume.

—Pauvre enfant, abandonnée par son père, après l'avoir été par sa mère... Oh! cette femme!... Où est-elle? Sa place n'est-elle pas ici?... Son cœur ne devrait-il pas lui crier qu'elle a un devoir à remplir... un devoir qu'aucune mère n'a jamais éludé!...

—Je t'en prie, calme-toi, murmura Octave.

—Ah! me calmer, le puis-je? Dieu t'a

séparé de ta femme, toi aussi, c'est vrai ; mais c'était une sainte ; et si elle t'a laissé un fils à élever, tu pourras au moins entretenir dans l'âme de cet enfant le culte des vertus de sa mère... Tandis que moi, moi!...

M. du Chesnay fit un geste d'embarras, car c'était la première fois que son vieux camarade faisait allusion à ce sujet devant lui.

Sans prendre garde à l'attitude de son ami, l'avocat, suivant ses souvenirs, il reprit :

—Je l'ai toujours devant les yeux, cette femme ! je la retrouve si bien dans ma Jeannette, avec son teint ambré, ses larges yeux noirs, ses cheveux de jais, sa bouche si violemment dessinée, son nez droit aux ailes vibrantes.

—Je regrette de ne l'avoir pas connue, murmura Octave, mais elle était invisible même pour les amis.

L'avocat poussa un soupir et, comprenant l'interrogation indirecte :

—C'est vrai, répondit-il, je ne t'ai jamais confié cela. Ah ! c'est un vrai drame...

Il se tut un instant, et après s'être recueilli, il reprit :

—Eh bien, il y a de cela six ans... Un soir de bal aux Tuileries, je rencontrai une jeune fille d'une beauté éblouissante, offrant le type nettement caractérisé des femmes de la Hongrie méridionale.

Une circonstance fortuite nous plaça un moment côte à côte. Une sympathie réciproque nous rapprocha et nous fit lier conversation.

Après quelques banalités échangées sur la température, les événements du jour, les potins de la cour, elle m'apprit qu'elle s'appelait Hilda Sadoska, qu'elle avait vingt ans et que riche, sans aucun parent au monde elle vivait seule, indépendante,

au hasard de ses voyages, selon le caprice de son imagination vagabonde.

D'abord cela m'étonna et me rendit méfiant.

Cependant à mesure que je m'entretenais avec Hilda, je sentais mes soupçons s'évanouir, mes méfiances disparaître.

Bizarre, exaltée, rebelle à toute loi, tant qu'on voudra.

Aventurière, jamais.

Deux heures de conversation avec cette fille étrange avaient suffi pour asseoir cette conviction dans mon esprit.

En même temps que mes préventions se dissipèrent, mon cœur, ai-je besoin de l'avouer, mon cher Octave, se laissait bercer par des rêves, se mettait à caresser des chimères.

Hilda avait tout pour plaire : une beauté radieuse et une intelligence supérieure.

J'étais pris à la fois par le cœur et par le cerveau : le charme était complet.

Le soir, en nous quittant, nous nous promîmes de nous revoir. Nous tinmes parole.

Puis un beau jour, je lui déclarais que j'aurais un grand désir de connaître le pays où elle était née, où elle avait passé ses premières années.

Elle répondit simplement : "Nous partons quand vous voudrez".

Le lendemain nous étions en route.

Comment te dire ce que fut mon voyage avec un guide comme celui-là, aux côtés d'une sirène telle qu'Hilda ? Un seul mot peut traduire mes impressions : Ce fut un enchantement perpétuel.

A partir de Vienne, nous descendîmes le Danube en bateau. Après avoir visité les principales villes qui se trouvaient sur notre parcours, nous nous arrêtâmes à Palanka.

Elle avait vu le jour dans le voisinage,

sur les bords du Karas, et elle voulait me montrer le vieux bourg aujourd'hui abandonné et ruiné où avait coulé son enfance.

Nous y parvînmes après trois heures de marche dans un pays sauvage.

Lorsqu'elle m'eut fait visiter l'antique manoir délabré :

—Jadis, dit-elle, c'était le siège d'une puissance considérable. Mes ancêtres, les comtes Sadoski, traitaient de pair avec les rois de Hongrie. Leur grande fortune, les services rendus pendant les guerres contre les Turcs en faisaient les premiers vassaux de la monarchie.

« Cette prospérité sombra à la fin du dix-septième siècle, pendant l'invasion des Turcs, qui aboutit à l'investissement de Vienne, si courageusement délivrée par Jean Sobiski, fut tué, laissant comme seul héritier un fils en bas âge. Celui-ci ne put jamais relever la maison à son ancien degré de splendeur, et la principale raison de cette déclaration fut le manque d'argent.

« En effet, avant de partir en campagne, le comte Mathias avait pris soin d'enfouir dans un des souterrains du château la plus grande partie de sa fortune, un trésor immense qu'il voulait soustraire à la rapacité des armées du sultan.

« Ce trésor ne fut jamais retrouvé. »

J'avoue que ce récit, qui me parut alors un conte des "Mille et une Nuits", me fit sourire.

Hilda, qui était perdue dans ses souvenirs, n'y prit pas garde, elle ajouta :

—Aussi, je ne suis qu'une mendicante auprès de ce que je devrais être.

Pénétré par ces évocations du passé, impressionné par ce lugubre décor, je demeurai un instant sans parler, rêvant aux splendeurs évanouies, à l'héroïsme des siècles disparus.

La voix d'Hilda me réveilla. Elle disait :

—Monsieur Larcher, depuis que je suis orpheline et que je promène mon ennui à travers le monde, je cherche un homme qui me comprenne. Etes-vous celui-là ?

Un frisson me courut sur tout le corps et je murmurai :

—J'essaie mademoiselle. Je crois y être parvenu, presque...

—Eh bien, reprit-elle, si c'est votre avis, c'est aussi le mien... Je vous offre donc d'être votre femme.

Cette proposition formulée dans ce lieu, à brûle-pourpoint, me troubla au point de me rendre tout d'abord muet. Mais j'eus vite retrouvé ma présence d'esprit, et prenant la main de la jeune fille :

—Hilda, dis-je, je vous aime de tout mon cœur, vous comblez tous mes vœux.

—C'est bien, répondit-elle en souriant, que la volonté de Dieu soit faite !

Puis, après une minute de recueillement, elle poursuivit :

—Nous allons descendre au village de Sadoski, là, au bas de la colline. Le vieux prêtre qui m'a baptisée nous unira.

Le lendemain, Hilda était ma femme devant Dieu, sinon devant les hommes.

Quinze jours après nous rentrâmes à Paris et je voulus régulariser notre mariage au point de vue civil.

Mais au premier mot que je prononçai sur ce sujet, Hilda m'opposa un refus net et formel.

Connaissant son caractère indompté je n'insistai pas, mais je me promis bien d'obtenir son consentement plus tard, lorsqu'elle serait mieux faite aux usages de notre civilisation.

Un an se passa.

Hilda me donna ma chère petite Jeanne.

A cette occasion, je voulus reprendre

mon projet. Mais Hilda me ferma la bouche d'une façon qui n'admettait pas de réplique.

—Mon ami, dit-elle, votre enfant porte votre nom, c'est ce que vous désirez, n'est-ce pas? Moi, je suis, je serai toujours votre femme, Dieu le sait, cela me suffit. Ne me demandez pas autre chose. Que m'importe, à moi, vos formalités administratives. Je me moque de vos lois, entendez-le bien. Les Sadoski n'ont jamais reconnu d'autre maître que Dieu. C'est leur devise. J'y resterai fidèle. Prenez-moi telle que je suis ou n'en reparlez plus.

Je me tus, sans toutefois me considérer comme battu et trois mois après, je revins à la charge.

Mal m'en prit. Car cette fois, Hilda ne répondit pas.

Elle me jeta simplement un regard de fierté blessée, alla embrasser sa fille qui dormait dans son berceau, puis sortit, après m'avoir fait l'aumône d'un petit salut sec et méprisant.

Depuis—il y a de cela quatre ans et demi—je ne l'ai pas revue.

Un silence ponctua ses paroles.

Au bout d'une minute, Eugène ajouta :

—Voilà toute mon histoire, mon ami, tu vois qu'elle est triste et que tous ces douloureux souvenirs ne sont pas faits pour adoucir le sacrifice que je m'impose aujourd'hui.

Octave, les yeux humides, avait pris dans ses bras la fillette, et, tout en l'embrassant murmurait :

—Pauvre petite Jeanne, deux fois orpheline!... Ne crains rien tout de même, va, ma mignonne, je veillerai sur toi, je t'aime déjà comme mon enfant, je serai ton papa, ton bon papa.

Mais, à ce mot de papa, la petite fille se retourna, étonnée, vers l'étranger.

—Non, ce n'est pas vous, papa, cria-t-elle; le voilà papa.

Et échappant aux mains d'Octave, elle courut sauter sur les genoux du jeune avocat.

—Ma fille, oui, ma fille chérie!... blabutia le jeune homme en pressant son enfant dans ses bras.

Enfin Eugène Larcher s'arracha à cette étreinte si douce, et s'approchant de son ami, murmura tout bas à son oreille :

—Je vais sortir comme pour une course de quelques instants. Toi, reste avec Jeanne, distrais-la, fais-lui croire que je rentrerai bientôt... Et après, à la grâce de Dieu!...

Le jeune avocat se dirigea vers la porte.

—Papa, papa, cria la fillette en se cramponnant aux jambes de son père, je veux aller avec toi!

—Non, ma chérie, je ne puis pas t'emmener, mais sois tranquille, je vais revenir dans quelques minutes.

Eugène mit un dernier et long baiser dans les cheveux de sa fille et disparut en faisant de loin avec la main un signe d'adieu à Octave.

M. du Chesnay prit dans ses bras la petite Jeanne qui pleurait silencieusement.

—Ne te désole pas, ma chérie, murmura-t-il : ton papa rentrera tout à l'heure... Allons, viens, veux-tu que nous regardions cet album ensemble?... ou les passants?... Vois-tu ce gros monsieur là-bas sur le trottoir, comme il a chaud...

Il cherchait à la distraire, sentant bien d'ailleurs que ses efforts étaient inutiles. Mais au fond, sa plus grande préoccupation était de regarder, d'examiner attentivement l'enfant

Et, tout à coup, il soupira :

—Oui, c'est bien le portrait de sa mère, le portrait exact, vivant... Ah! cette com-

tesse Hilda, m'a-t-elle fait souffrir!... Je lui pardonne maintenant... je ne savais pas, je ne pouvais pas savoir... Me venger sur sa fille des injures dont elle m'a abreuvé!... Fi donc!... Il n'y aurait pas de terme pour flétrir une pareille lâcheté... Non, je pardonne...

M. du Chesnay se leva et passa la main sur son front pour chasser ce cauchemar.

Et cherchant une diversion, il s'approcha de la fenêtre, sa main dans celle de Jeanne.

—Pourquoi donc papa ne rentre pas ? demanda la fillette. Il avait dit que ce serait bientôt.

—Il aura été retenu sans doute plus longtemps qu'il ne le prévoyait. Veux-tu que nous allions au-devant de lui ?

—Tu sais où ?

—Certainement. Tiens, va prier la bonne de te mettre ton chapeau et nous sortons.

Jeanne courut à la cuisine et quand elle fut prête, elle rentra au salon en souriant; son gros chagrin était oublié.

—Allons, viens au-devant de papa, dit-elle, en prenant Octave par la main.

Un fiacre était devant la porte. Ils y montèrent et la voiture partit aussitôt.

Une demi-heure après, elle s'arrêtait sous la marquise de départ de la gare de Lyon.

—Papa est ici ? interrogea l'enfant d'un air étonné.

—Non, ma chérie, nous le retrouverons plus loin; nous allons prendre le train pour aller le chercher...

II

Tous les coeurs français saignent encore au souvenir de cette épouvantable journée de Sedan et de la douloureuse capitulation qui en fut le résultat.

On sait quelles furent les exigences du roi de Prusse victorieux.

Tout ce qui restait de notre malheureuse armée, tout ce qui n'avait pas été tué, mitraillé, écrasé dans cette horrible boucherie, officiers, sous-officiers, soldats, tous indistinctement devaient se rendre à merci pour être envoyés en Allemagne et internés jusqu'à la fin des hostilités.

Au nombre des prisonniers de guerre se trouvait Eugène Larcher.

L'acheminement des prisonniers vers l'Allemagne se fit par deux routes différentes.

Le groupe auquel appartenait Eugène prit par Stenay, Remilly, Forbach, Sarrebruck et Mayence.

En arrivant à Francfort, il y eut une légère détente.

Cette accalmie, hélas ! dura peu.

Lorsqu'on eut trouvé à loger à Francfort ou dans les environs une partie des prisonniers, il fallut songer à caser le reste ailleurs.

Larcher était de ces derniers.

On forma donc de nouveaux convois et celui dont Eugène faisait partie prit la route de Marbourg.

Marbourg est une toute petite ville, mais un des plus jolies de la Hesse.

“Il me semble que je serais heureux dans ce site enchanteur si tout autre motif m'y eût amené et si ma fille pouvait m'y rejoindre ! se disait Eugène en lui-même, le soir de son arrivée, en contemplant de loin le vieux château, témoins des vertus et des souffrances de sainte Elisabeth. Allons, ajouta-t-il après un instant, l'exemple de cette malheureuse femme, qui a subi tant d'épreuves sans se plaindre, est une exhortation pour moi à supporter de même les injures et les persécutions.”

Une seconde ne s'était pas écoulée qu'il

avait l'occasion de mettre en pratique ses résolutions et... déjà sa fierté les lui avait fait oublier.

Absorbé par sa méditation, Larcher ne vit pas un geste par lequel l'officier chargé de les conduire avait commenté un ordre incompréhensible, sans cela, pour la plupart.

Au lieu de tourner à gauche comme il l'eût fallu, il continua sa route tout droit, ce qui lui attira de la part du lieutenant une bordée d'injures.

Eugène comprenait parfaitement l'allemand. Ce fut sa perte.

Sans réfléchir, n'écoutant que son amour-propre froissé, il se retourna, regarda l'officier et lui lança en pleine figure, deux mots allemands d'une telle dureté, que celui-ci en sursauta sur sa selle.

Un formidable juron y répondit, suivi d'un ordre bref.

Larcher, avant qu'il eût, cette fois, songé à répliquer, fut saisi au collet, arraché violemment d'entre ses compagnons et garrotté.

Résister! A quoi bon? il était seul, sans armes, et ses bourreaux lui mettaient sous le nez leur fusil chargé, baïonnette au canon.

Il se contenta de jeter sur le lieutenant un regard de souverain mépris, et très digne, se renferma dans un mutisme absolu.

Le soir même le malheureux passait devant un semblant de conseil de guerre.

"Eugène Larcher, convaincu de rébellion et d'outrages envers un chef était condamné à quinze ans de bagne.

Le jeune avocat ne broncha pas. Il ne protesta ni d'un mot ni d'un geste; il était résigné.

Une seule pensée: sa fille, sa chère petite fille qu'il ne reverrait peut-être jamais lui fit jaillir les larmes des yeux.

Mais, tout aussitôt, l'orgueil les refoula. Il ne voulait pas que ses ennemis pussent rire de cette faiblesse.

Et, se raidissant contre la torture, il fit bonne contenance.

Tandis que ce petit drame se déroulait à Marbourg, les événements en France se précipitaient.

Quand on eut épuisé toutes les ressources, tous les expédients, l'heure terrible enfin sonna: celle des capitulations douloureuses.

Peu après la signature du traité, les prisonniers furent échangés.

Les Français qui, depuis six mois, se morfondaient au fond de la Prusse, furent repatriés.

Eugène Larcher ne revint pas.

Il avait écrit en France plusieurs fois depuis sa captivité.

Mais le régime auquel il était soumis était très rigoureux. Toutes ses lettres avaient été interceptées.

Octave, de son côté, très inquiet, avait cherché par tous les moyens à se procurer des nouvelles de son ami; mais, bien entendu, sans y parvenir.

Des mois s'écoulèrent: la Commune vaincue, le calme se rétablit.

M. du Chesnay voulut en avoir le coeur net et s'adressa à l'état-major français pour savoir ce qu'était devenu le père de Jeanne.

On lui fit attendre encore plusieurs semaines la réponse, et au bout de ce temps-là, tout ce qu'on put lui dire, c'est qu'Eugène Larcher après s'être vaillamment comporté à la bataille du premier septembre, avait été emmené en captivité, et que, puisqu'il n'avait pas reparu, c'est qu'il avait dû trouver la mort au-delà du Rhin.

En lisant ces quelques lignes qui lui en-

levaient sa dernière espérance, M. du Chesnay ne put retenir ses larmes.

A ce moment Gérard, son fils, un gamin de dix ans, et la petite Jeanne étaient en train de jouer à côté de lui.

—Papa! papa! crièrent-ils tous les deux à la fois en se jetant à son cou.

—Oui, papa, votre papa à tous les deux, répéta tristement Octave en serrant sur son coeur avec une égale tendresse les deux enfants... Toi, ma pauvre Jeannette!...

Il s'arrêta en voyant les grands yeux noirs de la fillette le fixer avec une expression de muette supplication; et se souvenant que son devoir, à lui, était de montrer de l'énergie, il ouvrit les bras en disant avec un sourire forcé:

—Allons, mes chers petits, amusez-vous. Les choses sérieuses ne sont pas faites pour vous... Plus tard!... Et ce sera toujours trop tôt.

III

Le département de la Nièvre est un des rares que la barbarie des défricheurs ait épargnés.

A quelques lieues à peine de Cosne, en suivant la route d'Aligny à Bouhy, on entre en pays couvert.

Ce sont d'abord les bois des Ansèches et de Saint-Loup.

Puis, bientôt, on aperçoit sur la droite, au milieu d'une éclaircie, le château de Malicorne qui dresse ses grosses tourelles moussues en pleine forêt de Chaufour.

Malicorne est depuis un siècle la propriété de la famille du Chesnay, bourgeois riches, qui se transmettent de père en fils le glorieux privilège de répandre autour d'eux les bienfaits.

Octave du Chesnay n'avait pas renié les habitudes de sa famille. Aussi son nom était-il connu et aimé à dix lieues à

la ronde.
Six mois s'étaient écoulés depuis le traité de Francfort.

Octave commençait à se remettre des épreuves terribles qu'il avait traversées et la tranquillité semblait désormais assurée pour sa chère petite famille, quand, un beau matin, il trouva dans son courrier la lettre suivante:

“Monsieur, vous êtes un lâche et un voleur. L'enfant que vous retenez ne vous appartient pas. L'amour d'une mère a raison de tous les obstacles, ne l'oubliez pas; je vous préviens que celle dont vous avez usurpé les droits saura les faire valoir.”

Pas de signature. La vulgaire lettre anonyme!

Il était évident, parbleu, que c'était la mère, la comtesse Hilda, qui avait tracé ces lignes.

Et dès lors, il fallait se défier. Son avertissement n'était pas lancé à la légère. Elle avait menacé: donc elle frapperait.

Tôt ou tard, son amour maternel—amour déclarer—son amour maternel éclaterait bizarre puisqu'il avait mis cinq ans à se dans une poussée d'extravagance.

Elle viendrait, il faudrait lutter;; il y aurait des scènes, du scandale.

Plus Octave réfléchissait à toutes ces éventualités, plus son âme faible comme toutes les âmes bonnes flottait indécise et timorée.

Tantôt, il avait des réveils d'énergie.

“Oui, s'il était nécessaire de défendre Jeanne même contre sa mère, il la défendrait, il l'avait juré à son père.”

Tantôt la peur l'emportait:

“Cette femme ne connaît pas d'obstacle, elle est capable d'user de la violence... Devrai-je recourir aux mêmes moyens, moi? D'ailleurs ses droits sur

Jeanne ne sont-ils pas plus imprescriptibles que les miens?...”

Néanmoins, l'orage redouté et annoncé finit par éclater.

C'était au commencement de janvier 1872.

La nuit lentement montait, emplissant d'ombre le grand salon du château de Malicorne.

Octave, assis près de la cheminée, feuilletait discrètement une revue et les enfants jouaient à l'autre bout de la pièce, lorsque cette paisible scène fut tout à coup troublée par l'entrée de Bernard, le vieux domestique du châtelain, qui s'écria d'un air effaré, contrastant singulièrement avec son habituelle impassibilité :

—Monsieur, c'est une dame qui désire vous parler.

M. du Chesnay se leva vivement.

—Qui ça? une dame?... Quelle dame? interrogea-t-il d'une voix anxieuse.

—Elle a refusé de dire son nom.

—Que me veut-elle?

—C'est, paraît-il, pour une communication très importante, répondit Bernard.

—Comment est-elle cette dame? jeune? vieille? petite? grande? blonde? brune?

—Oh! monsieur, balbutia le domestique, c'est plutôt une jeune dame. Elle m'a paru brune, autant que j'ai pu voir. En tous cas, elle parle d'une manière qui vous enlève l'envie de répliquer... J'en ai encore le frisson... Monsieur verra.

Octave n'écoutait plus. Il était retombé sur son fauteuil anéanti.

—Allons, à la grâce de Dieu! murmura-t-il. Introduis cette dame, mon brave Bernard.

Pendant ce colloque, les deux enfants avaient interrompu leur jeu.

Gérald, voyant l'air abattu de son père, courut à lui.

—Qu'as-tu, papa? demanda-t-il. Qu'est-

ce qui te fait du chagrin?

—Rien, mon enfant, rien...

Jeanne avait suivi son frère et tous deux se trouvaient dans les bras de M. du Chesnay, quand la porte s'ouvrit pour laisser passer la visiteuse.

Celle-ci salua d'un geste bref et après avoir jeté autour d'elle un regard inquiet, elle cria :

—Ma fille! ma fille!

En même temps, elle s'avança, agressive et hautaine, vers le groupe qui demeurait immobile près de la cheminée.

Alors, elle fixa ses grands yeux noirs sur ceux de Jeanne et au bout de quelques secondes d'examen, convaincue que c'était bien son enfant, elle ouvrit ses bras en répétant :

—Ma fille! ma fille!

Mais Jeanne ne comprenait pas, ne pouvait pas comprendre, la pauvre mignonne.

Ce cri du cœur maternel, sincère peut-être, n'éveillait en elle aucun souvenir d'affection. Au contraire, cette irruption brutale lui faisait peur. Et elle se jeta tout en larmes sur la poitrine de M. du Chesnay en appelant :

—Papa! papa!

Ce mot de papa fit tressaillir la nouvelle venue.

Elle se redressa, la rage dans les yeux et siffla méchamment :

—Ce monsieur, ton père? Jamais, par exemple!... Mais moi, ma petite Jeanne, moi, je suis ta mère, ta mère, ta mère qui t'aime; et puisque ton père, le vrai, t'a abandonnée, c'est à moi de prendre soin de toi... Dis, veux-tu venir avec moi? Tu auras de beaux joujous, de jolies poupées. Ce monsieur, ton père?... Ah! ah! ah! quelle amère plaisanterie.

Pendant cette diatribe, Octave avait eu le temps de se ressaisir. D'une voix

très calme, il répondit :

—Madame, si vous n'étiez pas une femme, je vous ferais mettre à la porte sans autre explication. Mais vous êtes une femme et je veux bien pousser la condescendance jusqu'à vous demander de quel droit vous venez troubler la paix de cette maison.

—De quel droit ? répliqua-t-elle ; du droit que possède toute mère d'arracher ses enfants à ceux qui les lui ont ravis.

—Voilà une prétention qui ne repose sur aucun fondement.

—Comment ?

—D'abord, je ne suis pas un ravisseur, comme vous l'affirmez. J'ai reçu cette enfant des mains de son père, mon ami Eugène Larcher. Je ne dois compte de ce dépôt qu'à celui-là même qui me l'a confié.

—Et votre ami Eugène Larcher ne vous a jamais parlé de la mère de cette fillette, de moi ?

—Si, mais...

—Quoi ?

—Je ne vous connais pas.

—Oh ! mais si, monsieur du Chesnay, vous me connaissez bien, ricana la jeune femme.

D'un coup brusque elle enleva sa voilette.

—Tenez, regardez-moi, ajouta-t-elle, vous me reconnaîtrez, j'en suis sûre.

Elle s'était approchée de la fenêtre et malgré la nuit qui venait, on distinguait encore suffisamment son teint pâle, ses cheveux bruns, ses yeux noirs, ses traits délicats, sa taille finement cambrée.

—Oui, je me souviens, fit Octave en baisant la tête. Les circonstances que vous évoquez sont trop tristes pour que j'aie pu les oublier.

—Alors, continua-t-elle, point n'est besoin de vous rappeler que je suis Hilda Sadoska.

—Non, Eugène m'a mis au courant de tout, reprit Octave qui commençait à se ressaisir. Je connais également votre déplorable conduite.

—Je ne supporte pas qu'on me tracasse. Eugène était prévenu, pourtant...

—Était-ce une raison suffisante ?...

—Ah ! je ne raisonne pas... Au fond, je l'aimais tout de même, ce pauvre Eugène. Quand j'ai appris qu'il avait abandonné notre enfant, je ne lui en ai pas voulu ; je me suis dit simplement : "Allons, son rôle l'a fatigué à la fin ! Eh bien, chacun son tour ; il s'est occupé de Jeanne assez longtemps. c'est à moi maintenant !"

—Eugène n'a pas abandonné sa fille ; il me l'avait confiée pour une période de temps qu'il pensait très courte, et parce qu'un devoir plus impérieux encore que le devoir paternel l'appelait ailleurs.

—Où est-il ?

Le regard d'Octave se voila tristement.

—Madame, votre mari est mort, dit-il, mort au champ d'honneur, en défendant sa patrie contre l'invasion. Si vous l'aimiez vous devez aujourd'hui le vénérer, car son sacrifice a été héroïque et il a dû souffrir mille morts à l'idée que sa fille allait être orpheline.

Hilda ne répondit pas. Elle regarda M. du Chesnay d'un air hébété, comme si elle n'eût pas saisi le sens de ses paroles.

Puis, au bout d'une minute, l'intelligence, la sensibilité semblèrent revenir et elle murmura :

—Eugène est mort ! Non, non, ce n'est pas possible... Je ne veux pas.

—Il y a des limites à la volonté humaine, interrompit Octave. Que nous le voulions ou non, la réalité est là, brutale, indéniable.

La jeune femme se redressa fièrement. Elle ne pleurait plus, la stupeur et la colère avaient figé ses larmes ; stupeur cau-

sée par cette brusque révélation; colère, révolte contre le maître des événements qui avait pu autoriser celui-là.

Après quelques instants de silence, la colère de Hilda sembla se fondre en une douleur attendrie.

Elle prit sa fille entre ses bras, en l'arrachant presque de ceux d'Octave et se mit à la couvrir de baisers passionnés, comme si la mort de son père lui eût rendu plus chère la pauvre orpheline.

Puis, tout à coup, elle se retourna vers M. du Chesnay.

—Qu'est-ce qui vous a dit qu'Eugène était mort? demanda-t-elle.

—Son silence prolongé ne l'indiquait déjà que trop. De plus, les renseignements que j'ai recueillis à l'état-major ne laissent subsister aucun doute.

—C'est bien, reprit-elle après avoir réfléchi une seconde, je verrai. Monsieur du Chesnay, ajouta-t-elle de sa même voix brève à peine adoucie par une intention d'amabilité, monsieur du Chesnay, vous êtes un brave homme! Pour aujourd'hui, je vous laisse Jeanne. Dans huit jours, je reviendrai. A ce moment, j'aurai pris une décision. Au revoir.

Et avant qu'Octave eût eu le temps d'exprimer la moindre objection, Hilda salua et disparut.

IV

M. du Chesnay demeura sous une impression indéfinissable, très complexe, faite de sentiments contradictoires.

Hilda avait réservé sa décision!

Que penser, qu'attendre de cette énigme?

Quelque coup de tête sans doute! Quelque exigence nouvelle dont il lui faudrait subir l'assaut!... A moins que... Mais non, la solution qui eût tout arrangé était irréalisable. C'était de la folie que d'y

penser. Elle n'accepterait pas plus qu'autrefois l'idée d'un mariage...

Octave, après s'être pendant une heure, martelé la cervelle avec ces pensées baroques, commençait seulement à reprendre son sang-froid, lorsque Bernard vint annoncer que le dîner était servi.

Le brave Bernard était un ami plutôt qu'un domestique.

Octave en entendant la voix du vieux serviteur, lui fit signe d'avancer.

Bernard obéit aussitôt et s'approcha dans une attitude respectueuse.

—Ecoute, mon vieil ami, dit M. du Chesnay, après avoir réfléchi une seconde, j'ai une mission délicate à te confier.

—Monsieur peut compter sur moi, répondit simplement Bernard, si ça n'est pas au-dessus de mes forces et de mes facultés.

—Bah! tu es taillé en Hercule, sourit le jeune homme; au surplus, je ne crois pas que, dans le cas présent, la violence devienne nécessaire. Il faudra de la prudence, beaucoup de prudence; et je suis convaincu qu'à ce point de vue tu sauras bien remplir ton rôle.

Le vieillard hocha la tête en signe d'assentiment et de soumission.

—Eh bien, continua le châtelain en baisant la voix pour ne pas attirer l'attention des enfants, voici en deux mots ce dont il s'agit: Tu as vu cette dame qui est venue me rendre visite tout à l'heure?

—Oui, monsieur, puisque c'est moi qui l'ai reçue...

—Tu te rappelles bien son visage? Tu la reconnaîtrais même sous un autre costume?

Bernard passa la main sur son front comme pour bien préciser ses souvenirs.

—Oui, monsieur, dit-il enfin, je la vois très nettement, et ne l'oublierai pas.

—Bien.

—Que dois-je faire?

—Empêcher simplement cette personne d'entrer ici, même d'approcher du château sous n'importe quel prétexte; et cela, jusqu'à ce que je lève moi-même l'interdiction.

—Je veillerai, déclara gravement le vieux domestique.

—Je vais m'absenter, poursuivit Octave; je resterai loin de Malicorne, huit, dix, quinze jours... Pendant ce temps-là, je ne veux pas que cette dame puisse entrer chez moi et surtout, tu entends bien, qu'elle puisse voir Jeanne. Tu comprends?

Le vieillard eut un air ébahi.

—Non? Tu n'as pas compris? reprit aussitôt le châtelain. Ça ne fait rien, tu comprendras plus tard. Pour le moment, ça n'a pas d'importance. Observe scrupuleusement mes prescriptions, c'est tout ce que je te demande.

—Monsieur peut partir tranquille, affirma sentencieusement Bernard.

Puis, après un silence, ne pouvant rettenir sa langue:

—Je croyais que Mlle Jeanne était orpheline! Alors cette dame serait...

—Oui, interrompit Octave, cette dame serait... Mais tu comprendras plus tard, j'aime mieux cela... Allons, le dîner refroidit... Vite les bambins...

M. du Chesnay partit le lendemain de grand matin.

Son voyage avait un double but: Il voulait essayer d'abord de retrouver la trace d'Hilda et de savoir à quelles combinaisons machiavéliques allait se livrer son esprit aventureux, en attendant l'heure de la grande résolution.

En second lieu, il se proposait de se rendre à Paris où habitait une soeur de son père, Mme Maupas, et de prier la vieille dame, qui était veuve et sans en-

fant, de vouloir bien se charger momentanément de Jeanne, estimant qu'elle serait plus en sûreté chez elle que chez lui-même.

Berard, certes, n'était pas au courant des idées de son maître.

Mais, lorsque, au bout de huit jours, il vit ce dernier revenir la tête basse, l'air préoccupé, il murmura en lui-même.

—Allons, ça n'a pas marché! Qu'est-ce qu'il y a encore?

—Eh bien! Rien de neuf? Rien d'extraordinaire? interrogea Octave distraitement.

—Comme monsieur le voit, répondit le domestique. Mon rôle a été bien facile; je n'ai eu absolument rien à faire.

M. du Chesnay n'objecta rien; mais son regard soucieux indiquait son inquiétude pour l'avenir.

Cependant, il fit un effort pour présenter un visage souriant aux enfants qui accouraient au-devant de lui.

Pendant le dîner qui suivit il affecta même quelque gaieté afin de donner le change.

Mais dès que Gérard et la fillette furent couchés, il manda Bernard dans son cabinet et lui dit:

—Mon ami, tu vas te préparer à partir demain matin.

Le vieillard s'inclina.

—Tu emmèneras Jeanne avec toi, continua Octave, et surtout veille bien sur elle en route... Ah! pauvre mignonne chérie, je m'aperçois maintenant combien je suis attaché à elle; c'est un déchirement pour moi de la voir s'éloigner... Mais il le faut... sa sécurité l'exige.

—Bien, monsieur; où faut-il conduire mademoiselle?

—Tu quitteras Malicorne à neuf heures pour arriver à Cosne vers dix heures et demie, et être bien sûr de pas manquer le

train de Paris.

—Tu prendras ton billet pour Montargis où tu t'arrêteras. Tu te rendras dans un hôtel dont je vais te donner l'adresse et là tu trouveras ma tante, Mme Maupas, à laquelle tu remettras Jeanne. C'est convenu ?

Bernard fit un geste d'obéissance, montrant qu'il était prêt à exécuter scrupuleusement les ordres de son maître. Puis il se retira, après que celui-ci lui eût fourni quelques renseignements complémentaires.

Le lendemain la séparation fut encore plus pénible que ne l'avait imaginé M. du Chesnay.

Jeanne, toute en larmes, se cramponnait et lui criait :

—Non, non, petit papa, je ne veux pas aller avec cette méchante maman qui me fait peur en me regardant.

—Mais non, ma chérie, tu ne vas pas avec cette méchante maman... Tu vas avec tante Nanie qui est venue ici l'été dernier et que tu aimais tant.

La fillette n'était encore ni bien convaincue ni bien rassurée.

Néanmoins, moitié par obéissance, moitié par condescendance, elle finit par se laisser mettre en voiture près du bon ami Bernard et après un dernier baiser à son frère et à son père, elle donna elle-même en souriant le signal du départ.

—Heureuse insouciance de l'enfant ! murmura Octave en regardant la voiture s'éloigner.

Et prenant Gérard par la main, il entra au château la mort dans l'âme, étreint d'une douloureuse appréhension.

Hélas ! il n'en avait pas fini avec les émotions. Cette journée si tristement commencée devait se terminer encore plus tristement.

M. du Chesnay après avoir déjeuné en tête-à-tête avec Gérard, qui, lui aussi avait perdu sa gaieté, venait de rentrer avec son fils au salon, lorsqu'une apparition qui semblait sortir de dessous terre se dressa brusquement devant eux.

Ce fantôme, le châtelain de Malicorne l'avait devant les yeux depuis huit jours et l'intensité de l'obsession était telle qu'il se demanda si ce n'était pas une suite de son cauchemar, une simple hallucination.

Un cri étouffé, comme dans un rêve, mourut, à peine distinct sur ses lèvres :

—Hilda !...

Puis, il n'osa plus bouger, pétrifié, anéanti.

—Oui, c'est moi, dit la jeune femme. Je n'ai trouvé personne pour m'introduire, je suis entrée... Pardon de l'indiscrétion.

Octave se ressaisissait. Machinalement, il avança un fauteuil à la visiteuse.

Mais celle-ci remercia d'un signe et resta debout.

—Vous voyez que je suis exacte. Je vous avais promis ma décision dans les huit jours ; me voici.

—Mes compliments, balbutia le châtelain.

—Il était donc inutile, monsieur, continua-t-elle d'un ton ironique, de me faire espionner depuis le moment où je suis sortie de chez vous. Je suis assez grande pour me conduire seule. Je n'aime pas qu'on me surveille.

—J'ai fait ce que j'ai cru devoir faire, articula faiblement M. du Chesnay.

Hilda l'arrêta d'un mouvement de tête impératif et promenant autour d'elle son regard aigu où brûlait, par instants, une flamme de folie.

—Où est ma fille d'abord ? demanda-t-elle fébrilement.

Octave eut un sourire d'ironie contenue. Et se penchant à l'oreille de son fils, lui

dit quelques mots à voix basse; Gérard sortit aussitôt.

—Vous envoyer sans doute chercher Jeanne? interrogea la comtesse.

M. du Chesnay esquissa un geste vague.

—Non? Ce n'est pas cela? reprit Hilda dont l'impatience s'irritait... Alors, dites-le tout de suite: vous avez séquestré cette enfant? vous voulez la soustraire même à mes regards, aux regards de sa mère? Mais c'est un crime, ça, une odieuse cruauté.

Le châtelain resta impassible.

—Parlez au moins, je vous en prie, poursuivit-elle plus doucement.

—Vous me faites mourir ainsi, je vous en conjure, dites-moi où est ma fille?

—Je ne dois compte de mes actes qu'à son père, murmura enfin Octave: à son père qui me l'a confiée et m'a chargé, par le fait, de la responsabilité qu'il avait auparavant assumée seul.

—Vous êtes dur.

—Je ne crois être que juste, madame. Votre place était près de cette pauvre petite. Pourquoi vous avisez-vous d'y songer aujourd'hui seulement?

Elle le regarda sans avoir l'air de comprendre, d'un oeil hagard.

Puis, d'une voix blanche et monotone, elle balbutia des paroles sans suite.

—Son père!... oh! je l'aimais pourtant. Il est mort... on ne vit pas avec les morts... mais je ne veux pas que ma fille soit orpheline. L'homme de coeur qui l'aimera sera son mari, pour être tout à fait son... père!

Octave sentit un frison lui courir de la nuque aux talons.

D'abord, il crut qu'Hilda était devenue folle; et, d'autre part, quelque déraisonnables que lui parussent les propos de la jeune femme, ces propos offraient une si curieuse concordance avec ses propres

pensées qu'il ne put se défendre d'une impression d'angoisse.

—L'aime de coeur qui l'aimera sera mon mari."

N'était-ce pas le rêve qui l'avait, un jour, tourmenté? On eût dit qu'Hilda l'avait deviné.

En ce moment, n'en abusait-elle pas? Et sachant le pouvoir qu'elle exerçait toujours sur son amoureux d'autrefois, n'avait-elle pas cherché à l'attirer dans un piège?

Cette rapide association d'idées, qui traversa comme un éclair le cerveau d'Octave, le dégrisa d'un seul coup.

—La ruse est vraiment trop grossière, fit-il en lui-même. Si elle croyait endormir ma vigilance..."

Et glacé dans sa défiance, il attendit.

Tout à coup les nerfs de la jeune femme se détendirent. Elle tomba dans un fauteuil, les coudes appuyés sur ses genoux, la tête dans ses mains et elle fondit en larmes.

— Si c'est une comédie, elle est bien jouée, pensa Octave.

Néanmoins et quoiqu'il se défendit, cette nouvelle attitude l'émut davantage.

Il fit un pas vers Hilda comme pour la consoler.

Elle le sentit et aussitôt elle découvrit son visage, son pur visage de madone, ses grands yeux noirs plus caressants sous la rosée de larmes; puis les mains jointes dans une attitude suppliante, elle répéta:

—Vous avez compris, n'est-ce pas? Oh! faites cela pour ma chère petite Jeanne, si vous l'aimez réellement, afin qu'elle ne soit pas privée des soins de sa mère et qu'elle ne quitte jamais non plus celui que la Providence lui a donné pour père.

Octave chancela et faillit oublier ses résolutions.

Cependant son hésitation fut courte.

Il recula instinctivement et avec l'amertume que mettait sur ses lèvres le souvenir du passé brusquement évoqué, il dit :

—On n'épouse pas un bossu, madame.

Hilda courba la tête silencieusement.

—C'est ma faute, dit-elle enfin. J'ai péché par orgueil, je suis punie.

Mais cette résignation ne dura pas.

Son caractère violent, dominateur, ne pouvait pas se contenir plus longtemps.

—Eh bien, reprit-elle, puisque vous ne voulez pas partager avec moi le soin d'élever Jeanne, je l'aurai seule.

—C'est ce que nous verrons, répliqua M. du Chesnay avec beaucoup d'assurance.

Un geste de dépit d'Hilda ponctua la réponse d'Octave :

—Je l'aurai, répéta-t-elle, têteue.

—Quand vous pourrez mettre la main dessus.

D'un bond, elle fut debout.

—Ma fille n'est pas ici ? cria-t-elle ; vous avez caché ma fille ! Vous l'avez séquestrée pour la dépouiller, pour en faire un instrument de vengeance ?... pour... Vous êtes un misérable, un assassin !...

Le mot s'étrangla dans sa gorge. Son buste se raidit dans un spasme convulsif, et elle retomba à la renverse sur le fauteuil.

Octave s'était élancé, mais trop tard, pour empêcher la tête de heurter le bois du dossier.

Le choc fut terrible.

Néanmoins la jeune femme ne proféra pas une plainte.

Elle était évanouie ou plutôt dans cet état d'insensibilité absolue que produit une violente crise de nerfs.

M. du Chesnay déposa Hilda sur le tapis, puis courut à la sonnette.

La femme de chambre parut.

—Vite, Emilie, de l'eau, des serviettes...

La bonne s'esquiva et revint une seconde après avec les objets demandés.

—Maintenant, allez chercher Prosper immédiatement.

Prosper était le palefrenier, cocher, jardinier du château.

Il arriva chapeau bas, effaré.

—Tu vas, sans perdre une minute, ordonna le maître, atteler la charrette anglaise, et filer à Donzy prévenir le docteur Chalbert. Tu le ramèneras avec toi. C'est compris, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur.

—Eh bien, en route !

Et Octave s'agenouillant près de la jeune femme continua, avec l'aide d'Emilie à lui prodiguer ses soins.

Mais leurs efforts n'obtinrent aucun résultat, et pendant près de deux heures Hilda resta inanimée.

Lorsque enfin, elle rouvrit les yeux, ce fut pour promener autour d'elle un regard d'abord étonné, bientôt sombre et dur.

Avait-elle compris la situation ?

Se souvenait-elle de la scène précédente ?

Il y eut un long silence.

M. du Chesnay n'osait pas parler de peur d'amener une nouvelle crise.

La comtesse ne voulait rien dire, sentant peut-être ses idées confuses et sa tête chancelante.

Et tous les deux restaient immobiles à se considérer avec défiance.

À la fin le châtelain se risqua à demander :

—Vous trouvez-vous mieux maintenant ?

Mais il n'obtint aucune réponse.

À ce moment, le docteur Chalbert entra.

Discrètement, Emilie se retira, et Octave, entraînant le médecin à l'écart, lui expliqua en deux mots ce qui venait de se

passer.

—Bon! bon! murmura le praticien : simple crise de nerfs, ce ne sera rien.

Il s'approcha de la jeune femme et voulut lui prendre le poignet.

Mais celle-ci se dégagea brusquement, se leva d'un bond et s'enfuit à l'autre bout du salon avec un air à la fois craintif et farouche.

Le docteur fit un geste de désappointement.

—Diable, dit-il, est-ce que l'ébranlement cérébral aurait été plus profond que je ne croyais?

—N'approchez pas, gémit Hilda, ou j'appelle mon mari pour me défendre... Il est au ciel, mon mari, avec saint Etienne, patron de la Hongrie. Il a retrouvé mon ancêtre le comte Mathias Sadoski, qui est mort en combattant contre les Turcs... Et grâce à lui, il a découvert le trésor, le trésor qui avait été enfoui, avant le départ pour la campagne, dans les souterrains du château. Maintenant, il est riche, mon mari, il est puissant, il reviendra pour me venger!...

Les deux hommes se regardèrent terrifiés.

—Mais nous ne voulons vous faire aucun mal, reprit le docteur en s'avancant. Au contraire. Vous êtes souffrante; nous serions heureux, madame, de vous soigner.

—N'approchez pas! N'approchez pas! huria-t-elle.

—Que faire? dit tout bas M. du Chesnay.

—Question délicate! répondit le praticien. Voyons, qu'est-ce qu'elle nous a débité tout à l'heure? Qu'est-ce que c'est que cette histoire où viennent se mêler son mari, le comte Mathias et saint Etienne?

—Elle est d'origine hongroise, expliqua le châtelain. Ce sont sans doute des sou-

venirs de famille ou d'enfance qui s'éveillent confusément. Je ne saurais d'ailleurs les contrôler. Quant à son mari, c'est autre chose, il était mon ami: mais il est mort, malheureusement dans la dernière guerre.

—Ah! le père de la fillette que j'ai soigné cet été?

Octave fit un signe affirmatif.

—Oui, oui, interrompit Hilda, mon mari est mort. Et c'est vous qui l'avez tué, vous tous, les Français, avec votre guerre stupide.

—Elle a des lueurs de raison, approuva le médecin.

—Mais il reviendra bientôt vous infliger la punition de vos crimes; car il est riche, maintenant... il remue l'or à pleines mains!

—Pauvre femme! Ses instants de bon sens sont des éclairs. Elle est bien folle, décidément.

—Mais, enfin, objecta Octave, il faut une cause à cette folie, et je ne vois rien, rien.

—Etant donné un terrain préparé, soit par de longues souffrances morales, soit par une longue dégénérescence atavique, une circonstance insignifiante peut déterminer la crise.

—C'est peut-être moins grave que vous ne dites, docteur?

—Dans tous les cas, continua le médecin, son état nécessite une médication spéciale qu'il me semble difficile d'appliquer ici, outre que la présence prolongée de cette jeune femme à Malicorne ne manquerait pas de faire jaser...

—Ça, je m'en moque, fit M. du Chesnay à demi-voix.

—Je n'en doute pas. Il vaudrait mieux, tout de même, à mon avis, prévenir sa famille qui viendrait la chercher et s'occuperait de la faire soigner.

DEUXIEME PARTIE

LA HAINE

I

—Sa famille! répliqua vivement Octave; mais je ne lui connais pas un parent!

—Ceci est plus grave, murmura le docteur. Alors, je ne vois qu'un moyen, c'est de la faire transporter momentanément à l'asile d'aliénés de la Charité, où les médecins l'examineront et lui appliqueront le traitement qu'ils trouveront utile.

—C'est un parti extrême, murmura le châtelain. Ne pourrait-on pas?... .

—Mon cher monsieur, interrompit M. Chalbert, les demi-mesures ne mènent à rien. Si nous restons à hésiter, à tergiverser, ça ne fera pas l'affaire de notre malade.

Bien que ce dialogue eût été poursuivi à voix basse, un cri de rage de Hilda aversifit tout à coup les deux interlocuteurs qu'elle en avait peut-être saisi le sens.

—Vous voyez, le temps presse, dit tranquillement le docteur, il faut agir au plus vite.

—Mais j'engage gravement ma responsabilité en autorisant cet internement.

—Vous oubliez, murmura le médecin, que nous avons sur la question un pouvoir discrétionnaire. Ne craignez rien. Je prends tout sur moi.

M. du Chesnay demeura un instant silencieux. Enfin, faisant sur lui-même un effort violent.

—Allez, dit-il, je vous laisse libre d'agir pour le bien, pour le mieux.

Et, impuissant à se dominer plus longtemps, il sortit du salon précipitamment en ajoutant :

—Je vais ordonner qu'on tienne une voiture à votre disposition.

Un quart d'heure plus tard. Hilda, pieds et mains liés, était portée dans le coupé de M. du Chesnay. Le docteur Chalbert prenait place à côté d'elle et la moiture s'éloignait aussitôt.

—Tiens, Léon! si je t'attendais aujourd'hui! cria gaiement Alexandre Gibel en voyant son fils déboucher du sentier qui conduisait à sa maisonnette.

Et posant à terre le panier à légumes qu'il avait entre les mains, il s'avança devant du jeune homme.

—Et bien, voyons, qu'est-ce qu'il y a? C'est comme ça qu'on dit bonjour à son père?

—Ah! si tu savais!

—Oui-dà, je ne serais pas fâché de savoir pourquoi tu es maussade, comme une porte de prison et triste comme un bonnet de nuit.

Léon Gimel poussa un soupir et ne répondit pas.

—Allons, conte-moi ça, mon fieuf, reprit plus doucement Alexandre au bout d'un instant. Mais, d'abord, rentrons à la maison, tu prendras quelque chose, tu as besoin de te reconforter. Une goutte de mare, hein?

—Non, rien du tout!

—A ton aise! c'est bon pourtant, par ces fraîcheurs, répliqua le père en faisant claquer sa langue.

A défaut de ce geste qui indiquait un fervent adepte du "petit verre" il suffisait de regarder Alexandre Gimel, pour se convaincre qu'on était en face d'un ivrogne.

Grand, maigre, le visage blafard et ravagé, l'air farouche et grossier, Alexandre Gimel, était le type de la brute alcoolique avec son oeil vide, traversé, par instants, de vagues lueurs de folie.

Autrefois, il avait été maréchal et même assez habile serrurier.

Etabli à Saint-Vérain — un gros bourg — il avait travaillé tant que sa femme avait été là pur contenir ses mauvais instincts. Et, à cette époque, sa vie économe et laborieuse lui avait permis de faire donner à son fils Léon une petite instruction.

Mais, depuis la mort de sa femme, il n'avait plus touché au marteau.

Son temps s'était d'abord passé au cabaret.

Un petit pécule amassé péniblement y avait été dissipé promptement.

Puis, sa maréchalerie vendue, il s'était retiré dans cette maison isolée, appelée la Renauderie au bord de la forêt de Chau-four.

—Je serai mieux dans ce coin, avait-il dit, pour exercer ma nouvelle profession.

Il fallait vivre en effet ; ses fourneaux étant éteints, Gimel s'était fait braconnier.

Le jour, il traînait dans les cabarets de Saint-Loup ou d'Alligny.

Les nuits, il les passait à l'affût dans les bois de M. du Chesnay et prélevait une dîme féroce sur le gibier du trop patient et trop généreux châtelain.

C'était dans cette maisonnette isolée, que le jeune Léon Gimel, clerc de notaire à Cosne, venait, ce matin-là — une brumeuse matinée d'octobre — de retrouver son père.

—Allons, feu, un doigt de raide, ça te réchauffera, répéta le braconnier.

—Non, merci, dit le jeune homme, en s'asseyant grognon, près de l'âtre sans feu.

—Ah! voila-t-il pas! Monsieur fait la fine bouche, ricana le père. Ça n'est peut-être plus bon pour toi, depuis que tu ha-

bites la ville?... Eh bien, ça me suffit, à moi. Tiens, tu vas voir!

Et, en même temps, il se versa une large rasade qu'il avala d'un trait.

Léon ne broncha pas ; il semblait insensible à tout ce qui se passait autour de lui.

C'était un garçon de vingt-cinq ans environ, à la taille courte, à la carrure puissante.

Les cheveux étaient noirs plaqués à coups de pommade. Le visage, celui d'un paysan à demi dégrossi, était rougeaud, sans distinction ; l'oeil était sournois, le regard fuyant.

—Alors, comme ça, tu ne veux rien dire? reprit le père au bout d'une minute de silence. En ce cas, ce n'était pas la peine de te déranger, mon garçon.

—Qu'est-ce que tu veux que je te dise! grogna enfin le jeune homme, tu ne me comprendrais pas.

—M'est avis, au contraire, que je comprendrais très bien, répliqua Alexandre. D'ailleurs, t'es venu pour me parler?...

—Oui.

—Eh bien !

—Eh bien... Et bien, c'est tellement délicat.

—Ah! ça, interrompit le braconnier, est-ce que tu te figures, parce que je t'ai fait éduquer dans les écoles de la ville, que ton vieux n'est pas capable de s'élever à ton niveau!

—Je ne prétends pas cela.

—Tu le penses au fond, ça se voit. Mais tu te trompes, mon gas. Je n'ai appris, moi, qu'à lire et à écrire à l'école d'Alligny. Ça ne m'empêche pas d'être aussi malin que tant d'autres qui ont l'air d'en savoir plus long. On a sa petite jugeotte, tout comme un bourgeois, va !

—Je ne le conteste pas, murmura Léon distrait.

—Voyons, reprit le père, veux-tu que je te dise ce qui te tracasse ?

—Oui, je serais curieux...

—Une amourette, mon garçon ; une simple amourette, je lis ça dans tes yeux, et comme ça ne va pas, tu viens me trouver.

—Oh ! une amourette !! soupira le jeune homme.

—Eh ! crois-tu donc que je ne connais pas ça ! J'ai été jeune, moi aussi, j'ai été tourmenté, dans mon temps, par ces histoires-là...

—Je veux dire, interrompit le clerc de notaire avec impatience, qu'entre mon amourette et ce qui me tracasse, il y a un abîme.

—Allons, dis au moins qui c'est.

—Ah ! tout me sépare d'elle, reprit Léon d'une voix subitement attendrie ; elle est belle, elle est riche sans doute, elle habite un château...

—Mâtin, tu te mets bien !

—En un mot, c'est Mlle Jeanne... Mau-pas, non du Chesnay, veux-je dire.

Le front du braconnier s'assombrit, son regard flamba et il demanda rudement :

—Où l'as-tu donc vue, cette demoiselle ?

—A l'étude d'abord, où elle a plusieurs fois accompagné Mme Maupas, qui venait voir le patron.

—Dès le premier jour j'ai été conquis, mon cœur a été pris ; et quelque insensé que semblât mon rêve, je l'ai entretenu depuis, avec toute l'ardeur d'une passion sincère.

—Elle est si belle avec ses cheveux noirs, sa taille élégante, ses yeux si doux, son teint éclatant !...

—Dans mon enthousiasme, je ne sentais pas le ridicule et je l'ai aimée pendant des mois de toutes mes forces.

—Puis, dernièrement, j'ai pu enfin la voir de près, lui parler et cette circons-

tance n'a fait qu'augmenter mon amour.

—C'était pendant les fêtes de Cosne. Elle est venue au bal de la Saint-Michel, comme toutes les jeunes fille de la société, qui consentent ce jour-là à frayer avec les jeunes gens de ma condition.

—Elle a bien voulu accepter de danser avec moi ; j'ai eu l'honneur de presser sa main, de soutenir sa taille.

—Tu penses dans quel état je suis sorti de là ! Et depuis ce moment je ne dors plus, je ne mange plus, c'est une souffrance aiguë, perpétuelle...

Le braconnier écoutait en souriant ce récit, heureux, dans son amour-propre de paysan vaniteux, d'entendre son fils s'expliquer avec tant d'élégance, comme un vrai monsieur l'aurait fait.

Et lorsque Léon s'arrêta, anxieux, il s'écria.

—Tout de même, mon fieu, tu causes bien. Ah ! pour causer, tu causes bien, le propriétaire de Malicorne ne dirait pas mieux. Mais... mais...

—Mais quoi ?

—Mais tu n'es qu'une bête.

Le jeune homme sursauta sur sa chaise.

—Tu aurais pu te dispenser, répondit-il, d'ajouter à mon chagrin cette injure brutale. Il y a d'autres manières de me faire comprendre que je suis un naïf et que mille obstacles me séparent de Mlle Jeanne.

—Ce n'est pas cela qui m'occupe, murmure le père.

—Tu sais peut-être quelque chose de particulier sur Mlle Jeanne ? interrogea Léon.

—Gros malin, ricana le père, je te vois manoeuvrer, va. Tu n'est venu que pour me tirer les vers du nez.

—Non, pour me renseigner, simplement, et emporter, si c'est possible, un espoir...

C'est mon droit.

—Eh bien, oui, je sais des choses qui me font supposer qu'on ne serait pas fâché de se débarrasser promptement par n'importe quel moyen, de ta demoiselle Jeanne.

—Alors, ce serait vrai ce qu'on dit dans le pays, qu'elle n'est pas la fille de M. du Chesnay et qu'elle occupe même dans la maison un rang très inférieur comme celui de lectrice, de demoiselle de compagnie ?

—Je ne pourrais pas dire quel rang elle occupe au château de la Jarrie, mais je ne pense pas qu'elle soit la fille légitime de M. du Chesnay.

—Sur quoi repose cette opinion ?

—Ce serait bien long à te raconter ! Et les événements sont déjà éloignés.

—N'importe, raconte toujours ! Je veux tout connaître. Songe donc à l'importance que cette question a pour moi, que Mlle Jeanne, par exemple, soit une enfant naturelle dont on ait intérêt à cacher le plus vite possible, l'origine sous le nom d'un mari, aussitôt les obstacles s'évanouissent ; et celle que je considère comme inaccessible, peut devenir ma femme, si elle y consent. En un mot, notre mariage ne dépend plus que de sa volonté.

—Et de là mienne que tu oublies, mon garçon, gronda le braconnier.

—Comment ! Tu refuserais ?

—Ecoute, Léon, reprit le père sans répondre à la question, tu vas savoir tout ce que je sais moi-même sur cette affaire. Mais auparavant, je te préviens d'une chose : pour la seule raison que la demoiselle a été élevée dans cette famille que je déteste, jamais, retiens-le, jamais je ne permettrai que tu l'épouses.

—Pourquoi la déteste-tu cette famille ? interrompit Léon. Mme Maupas, tu la

connais à peine. Quant à M. du Chesnay, son neveu, il n'a jamais eu que des bontés pour nous.

—C'est justement à cause de ses bontés que je le hais. C'est un hypocrite. Chacun de ses bienfaits est un calcul pour me ménager ou une charité insultante pour ma dignité.

Le jeune homme allait répliquer. Mais son père lui imposa silence d'un geste énergique.

—Ah ! tu es curieux, mon garçon, reprit-il. Eh bien, on va tâcher de satisfaire ta curiosité.

Après s'être installé à califourchon sur une chaise et recueilli une minute, le braconnier continua :

—Il y a environ... Voyons que je me souviens, oui, il y a quinze ans, c'était à la veille de la guerre, M. du Chesnay, qui était veuf et n'avait jamais eu de sa femme que son fils Gérard, rentra un jour à Malicorne avec une fillette de quatre ou cinq ans qu'on appelait Jeanne.

—Comme tu penses, on jasa dans le pays et on fit là-dessus toutes sortes de suppositions qui n'étaient pas précisément à l'avantage de M. du Chesnay.

Pendant que tout le monde le trouvait ridicule d'avoir recueilli cette enfant, abandonnée sans doute par sa mère, moi, je l'admirais, et j'approuvais sa conduite. Je peux l'avouer, c'est peut-être la seule fois...

—C'était en effet, très noble et très beau, déclara Léon en veine de sentimentalité.

—Oui, mais ça ne dura pas, poursuivit Gimel. La guerre était terminée depuis six mois à peine quand, un soir, une jeune femme, une très jolie femme, paraît-il, se présenta à Malicorne, pour réclamer son enfant.

M. du Chesnay refusa, on se disputa ; et, après une scène affreuse, — c'est le palefrenier du château qui me l'a racontée dans le temps, — la mère de Jeanne s'évanouit.

Quand elle revint à elle, on s'aperçut qu'elle avait perdu la raison.

Le médecin de Donzy, qui avait été appelé la fit enfermer à l'asile de la Charité où elle est encore.

Pendant cette querelle, la petite Jeanne avait disparu ; et partout, aux environs, on ne savait vraiment ce qu'elle était devenue, lorsque l'été suivant, cette dame Maupas vint s'installer avec elle à la Jarrie.

—Comment as-tu connu tous ces détails, demanda Léon rêveur.

—Tout se sait, voyons, dans les petits pays. Quand il n'y aurait que les domestiques pour bavarder.

—Il n'y a qu'une seule chose que tu as omise et que tu as sans doute oubliée, insista le jeune homme, c'est de me dire le nom de Mlle Jeanne, car elle doit porter, sans doute, celui de sa mère.

—Ça, je ne me le rappelle pas.

—Ne serait-ce pas, voyons, comme un nom polonais.

—Possible... Tu le sais, toi ?

—Non. Seulement, j'ai lu dans les journaux qu'une folle, portant un drôle de nom, un nom étranger, s'était évadée il y a un peu plus d'une quinzaine de jours, de l'asile de la Charité ; or, d'après ce que tu viens de me raconter...

—Hein ! tu dis qu'elle s'est évadée ! On ne l'a pas reprise ?

—Pas que je sache.

—Ah ! c'est une maîtresse femme, à ce que prétendait la palefrenier Prosper, je m'étonne qu'elle n'ait pas essayé de s'échapper plus tôt.

—Elle n'a sans doute pas pu.

—Eh bien, je ne voudrais pas être à la place d'Octave du Chesnay. Bien sûr, elle lui jouera quelque mauvais tour. Elle doit en avoir gros sur le cœur. Ah ! ah ! on va s'amuser.

Au bout d'un instant de silence, Gimel poursuivit :

—Ainsi, te voilà fixé maintenant sur la soi-disant demoiselle du Chesnay. Tu vois qu sa situation n'est pas de celles que recherchent les prétendants du rang de M. du Chesnay ou de ses amis.

—C'est un encouragement que tu me donnes ? interrogea le clerc de notaire.

—Mon garçon, tu n'a pas oublié ce que je t'ai dit tout à l'heure. Inutile de le répéter, n'est-ce pas ?... Quant à toi, tu es assez grand pour savoir ce que tu as à faire.

Puis, après avoir poussé un soupir qui ressemblait à un grognement, il ajouta :

—Tu déjeunes avec moi, Léon ?

—Non, il faut que je sois à l'étude avant midi. Je reprendrai la diligence qui arrive à Cosne à onze heures.

—Eh bien, en route ! Voilà neuf heures et demie, la diligence ne tardera pas à passer, je t'accompagne jusquelà.

Et après avoir sifflé son chien, jeté son fusil sur son épaule, barricadé sa porte, le braconnier s'engagea dans l'étroit sentier, suivi du clerc de notaire qui marchait la tête basse.

II

Quinze ans se sont écoulés depuis la malheureuse guerre franco-allemande.

Quinze ans séparent donc la première partie de ce récit de la scène que nous venons de raconter.

Pendant ce laps de temps, la vie avait coulé presque sans heurt, sans événement

extraordinaire.

Hilda Sadoska, toujours enfermée à l'asile de la Charité, n'avait plus fait parler d'elle depuis la soirée mémorable où elle avait causé à Malicorne une si terrible émotion.

Gérald, retenu toute l'année à Paris d'abord par ses études classiques, ensuite par ses études de droit, n'avait guère reparu à Malicorne, depuis cette époque, que pour les vacances.

Quant à la petite Jeanne, au lieu de venir près d'Octave une fois l'orage disparu, elle était restée avec Mme Maupas et, sous la direction de l'excellente femme, elle était devenue une jeune fille accomplie à tous les égards.

M. du Chesnay, demeuré, seul, lui, dans son vieux château, avait eu de bien durs moments à traverser, malgré toute l'activité qu'il mettait à s'occuper de ses cultures. Car la solitude lui pesait terriblement. Mais sa vie n'avait-elle pas été un perpétuel sacrifice ?

L'excellent homme vivait toute l'année dans l'attente des vacances qui lui permettaient de retrouver sa famille.

Puis, à mesure que ses deux enfants grandissaient, une autre perspective le consolait. Il voyait unis Jeanne et Gérald, si bien faits l'un pour l'autre, heureux l'un par l'autre...

A la fin de juillet 1885, Mme Maupas et Jeanne vinrent s'installer comme de coutume à la Jarrie.

C'était une propriété voisine de Malicorne que Mme Maupas, née du Chesnay, tenait de son père, le grand-père d'Octave.

Dès que ces dames arrivaient, le séjour de Malicorne s'embellissait et le châtelain retrouvait un peu de gaieté.

Mais cette année-là les motifs habituels de joie s'augmentaient d'une circonstance

exceptionnelle.

La réunion de la famille déjà si douce par elle-même allait permettre de fêter en commun un heureux événement qui comblait les vœux de tous.

Gérald, ses études terminées n'avait pas voulu que son titre de docteur en droit demeurât sans objet et que le fruit de tant de labeur se perdît dans l'inactivité d'une vie sans but à la campagne.

Il avait donc brigué un poste dans la magistrature, et le garde des sceaux l'avait nommé substitut du procureur de la République à Cosne.

M. du Chesnay en avait éprouvé une grande satisfaction, car cela lui permettait de voir son fils assez souvent.

De plus cette circonstance avait décidé Mme Maupas et Jeanne à passer l'hiver à la Jarrie.

C'était donc entre les deux propriétés un va-et-vient continuel, et, bien souvent dans la journée, Mme Maupas étant retenue chez elle, Jeanne franchissait, seule, la courte distance qui séparait les deux habitations pour aller bavarder à Malicorne.

C'est dans ces conditions qu'elle y arriva un jour — un après-midi d'octobre — que M. du Chesnay était sorti pour ses affaires :

Gérald était au salon à lier les journaux, lorsqu'elle entra.

Il se leva aussitôt, s'empressa au devant de la jeune fille et l'embrassa cordialement comme il en avait conservé l'habitude.

Mais il avait l'air soucieux et cette visite, interrompant sans doute une grave méditation, semblait l'ennuyer.

Néanmoins un sourire errait sur ses lèvres, lorsqu'il s'aperçut de l'attitude de la jeune fille, attitude qui révélait une récente émotion ; aussitôt, sa préoccupa-

tion personnelle disparaissant pour faire place à une autre inquiétude, il demanda, anxieux :

—Qu'as-tu, Jeannette? Tu es toute bouleversée...

—Je viens d'avoir une grande peur, dit-elle, d'une voix encore tremblante... Figure-toi...

Mais les mots s'étranglèrent dans sa gorge : et le cœur battant, les jambes flageolantes, elle se laissa tomber sur un fauteuil.

Elle était si jolie ainsi, ses joues pâles, nuancées d'un peu de rouge aux pommettes, ses lourdes tresses de cheveux noirs à demi dénoués sous le chapeau de paille garni de fleurs des champs, ses grands yeux bruns mi-clos, troublés encore d'une lointaine et effrayante vision, que Gérard resta plusieurs minutes à la contempler silencieusement, oubliant de l'interroger.

—Eh bien, figure-toi, reprit-elle, que je venais de la Jarric en suivant comme à l'ordinaire, le sentier qui passe près de la Renauderie, lorsque je me suis trouvée tout à coup face à face avec un grand gaillard qui m'a barré le chemin.

“J'ai eu une telle frayeur que j'ai cru m'évanouir.

“Alors, cet homme s'est avancé et sous prétexte de me soutenir, m'a passé son bras autour de la taille, en ricanant des plaisanteries que je ne comprenais pas, d'ailleurs.

“Je me suis retournée et j'ai vu qu'il me regardait avec une expression de joie si méchante que, par un suprême effort, je suis parvenue à me dégager... et me voilà toujours courant.”

Elle haletait encore en faisant ce récit, les phrases sortaient, hachées, de ses lèvres tremblantes.

Gérald s'assit près de la jeune fille et lui prenant les mains.

—Ma pauvre Jeannette, murmura-t-il, tu es toute pâle. Quelle secousse tu as dû ressentir? C'est un peu de ta faute, aussi. Si tu n'avais pas l'imprudence de sortir seule !...

—Le moyen de prévoir une chose pareille! Il y a si longtemps que je suis coutumière de ces escapades C'est la première fois qu'il m'arrive de faire une mauvaise rencontre. Oh!! le vilain homme, le vilain homme! répétait-elle en fermant les yeux.

—Sais-tu qui c'est? demanda Gérard.

—C'est probablement ce maraudeur qui habite la Renauderie, car nous nous sommes rencontrés tout près de la maisonnette.

—Ah! oui, Alexandre Gimel, acheva le jeune homme avec une lueur de colère dans les yeux.

—C'est cela, Alexandre Gimel, qui braconne toute l'année dans les bois et jusque dans le parc de Malicorne. Il a été pris cent fois par les gardes mais comme papa lui fait toujours grâce, il en abuse.

Gérald eut un geste d'impatience où perçait une vive contrariété.

Puis, tout de suite, son regard reprit une expression d'abattement, de lassitude préoccupée.

—Mais qu'as-tu donc, toi aussi? dit tout à coup Jeanne.

Le jeune homme releva la tête d'un air étonné, et murmura :

—Voyons cette situation ne peut pas se prolonger indéfiniment. Mieux vaut t'éclairer tout de suite... Il faut que je te parle sérieusement, ma chérie... Je ne devrais pas choisir ce moment où tu es encore toute frémissante des brutalités de ce rustre...

—Non, non, parle, je suis remise.

—Estu prête à entendre la... le... les choses... auxquelles tu peux certainement le moins t'attendre?

—Dame, je ne sais pas... Oh! mais tu m'effraies avec tes airs... Qu'est-ce qu'il y a? Voyons, qu'est-ce qu'il y a? Papa a des ennuis peut-être?

—Papa! Toujours papa!... Pauvre petite! Ah! tiens, j'en ai assez de dissimuler : Jeanne, depuis le jour où je t'ai connue, je t'aime... Les années et l'expérience ont fortifié cette affection... Et puisque tu n'es pas ma soeur, veux-tu être ma femme?

—Que dis-tu, Gérald? Tu es fou, tu es... Des sanglots l'étouffaient.

Elles les retint cependant et eut la force de regarder le jeune homme avec une surprise si douloureuse que celui-ci se jeta à ses genoux.

—Pardon, Jeanne, pardon, cria-t-il, je t'ai fait du mal, je t'ai fait du chagrin... mais il le fallait... je ne pouvais plus.

—Du mal Non, tu ne m'as pas fait de mal, soupirat-elle... Puisque tu m'aimes tout de même, peu m'importe...

—Que tu es bonne!

Elle l'arrêta d'un geste.

Un souvenir, comme un jet de lumière venait de la frapper; souvenir vague d'allusions saisies au hasard des conversations, d'indiscrétions involontaires échappées à M. du Chesnay ou à tante Nanie.

Et tous ces menus détails, sans signification jusque-là pour elle, brusquement se réunissaient, formaient un faisceau de preuves.

Jeanne se leva très maîtresse d'elle-même et dit très doucement

—En ce cas, je veux savoir... Conte-moi tout, tout... Je veux tout connaître.

Gérald hésitait, pris de scrupules à satisfaire trop tôt cette curiosité impatiente.

A la fin il se décida.

—Moi-même, dit-il, je n'ai connu la vé-

rité que bien tard, et jusqu'à ce moment, en dépit de certains soupçons, j'avais cru...

—C'est "ton père," interrompit-elle, qui t'a mis au courant?

—Oui, c'est "mon père," continua le jeune homme. Il m'apprit qu'à l'époque où il t'amena à Malicorne, tu venais de lui être confiée par ton père, un de ses amis... Ah! je me souviens comme si j'y étais, de ton arrivée : j'avais onze ans. Tout de suite je t'aimai de tout mon coeur... Ton père qui partait pour la guerre t'avait remise à la garde du mien, pensant revenir te chercher bientôt...

—Et il n'est jamais revenu? acheva tristement la jeune fille.

—Hélas!... Des mois se passèrent...

—Mais, ma mère, où était-elle? interrompit Jeanne.

—Ta mère, murmura Gérald avec embarras, ta mère vivait loin de son mari : il n'avait plus depuis longtemps, entendu parler d'elle.

—Elle vivait et n'a jamais cherché à savoir où j'étais? Oh!!!

—Si, un jour, répondit le jeune homme; un jour, elle découvrit ta retraite, elle vint à Malicorne, elle voulut t'emmener. Mais, toi-même, tu en eus peur, je me rappelles ça très nettement. Mon père finit, d'ailleurs, par lui faire entendre raison; il lui démontra que tu serais plus heureuse ici qu'avec elle, étant donnée la vie aventureuse qu'elle menait.

—Bref, tu restas avec nous et à quelque temps de là, tante Nanie s'étant chargée spécialement de toi, ce qui était mieux son affaire que celle d'un homme, tu demeuras tout à fait chez elle.

—Depuis, ta mère n'a pas reparu. Et voilà! conclut-il après une légère hésitation. Maintenant, ma chérie, tu en sais aussi long que moi.

—Tout, excepté... mon nom.

—Jeanne... Larcher.

Juste à ce moment, la porte du salon s'ouvrit et Mme Maupas entra.

—Oh! tante Nanie, tante Nanie, s'écria Jeanne, je sais tout.

Et elle se jeta dans les bras de la vieille dame en sanglotant.

Mme Maupas fort intelligente et très instruite, d'humeur égale et douce, était pleine de charité, de bonté, de dévouement à l'égard de tous ceux qui souffraient.

Physiquement, elle était de taille petite, mince et chétive.

Le visage, demeuré d'une certaine fraîcheur et d'une grande pureté de lignes, était encadré de cheveux à peine grisonnants et éclairé par des yeux d'une extraordinaire vivacité.

Au cri de détresse de sa chère Jeanne, l'excellente femme avait eu un geste d'effarement et, maintenant, tout en cajolant la jeune fille, elle cherchait, pardessus son épaule, à interroger Gérard du regard.

—Je sais tout, je sais tout, répétait Jeanne en pleurant de plus belle.

—Mais quoi, ma chérie? Voyons, calme-toi.

Gérald crut devoir intervenir et en deux mots, il expliqua ce dont il s'agissait.

Mme Maupas poussa un long soupir.

—Eh bien, ma chère mignonne, murmura-t-elle, il n'y a rien de changé pour cela entre nous, n'est-ce pas? Tu seras toujours la nièce de tante Nanie? Octave sera toujours "ton papa?"

—C'est l'affection, vois-tu, qui constitue, en somme, les seuls liens solides; et à ce compte-là ceux qui nous unissent ne sont pas près de se rompre... n'est-il pas vrai?

—Oh! certainement.

—Alors pourquoi pleures-tu?... Rien ne sera modifié dans ta vie: nous serons tous pour toi ce que nous avons été jusqu'ici...

Jeanne refoula ses sanglots comme elle put, s'essuya les yeux et parut se calmer peu à peu.

Mais, lorsque M. du Chesnay rentra une demi-heure plus tard, elle ne put rester maîtresse de son émotion, et ce fut un nouveau déluge de pleurs.

Cette scène, le châtelain semblait s'y attendre; aussi n'eut-elle pas sur lui l'effet qu'on aurait pu craindre.

Néanmoins, quelque légère que fût la secousse, le malheureux n'en avait pas besoin, car il rapportait de Cosne, où il avait passé la matinée, une nouvelle assez pénible.

Il n'en dit rien tout de suite; devant Jeanne, il ne pouvait rien dire.

Mais lorsque la jeune fille eut recouvré son sangfroid, Mme Maupas, sur un signe de son neveu, trouva un prétexte pour l'emmener au jardin.

Alors, étant seul avec son fils, M. du Chesnay sortit fiévreusement un journal de sa poche.

C'était un journal hebdomadaire de l'arrondissement.

—Lis! fit Octave en montrant à Gérard un entrefilet au bas de la troisième colonne.

En deux secondes, le jeune homme eut parcouru les lignes indiquées et une pâleur soudaine se répandit sur son visage.

Voici ce que contenait l'entrefilet:

—On nous écrit de la Charité qu'une des internées de l'asile d'aliénés s'est échappée hier. C'est une femme d'une quarantaine d'années, d'origine étrangère, hongroise, dit-on.

—Frappée, il y a une quinzaine d'années, d'un accès de folie subite, dans un

château des environs où le hasard l'avait amenée, elle avait été placée là provisoirement, en attendant qu'on retrouvât sa famille. Mais les recherches faites dans ce sens n'ayant pas abouti, elle était restée à la Charité.

— Sa guérison qu'on croyait prochaine, n'a guère fait de progrès depuis cette époque ; il est à craindre, étant donné l'état mental de cette infortunée, qu'il ne lui soit arrivé malheur. »

Quand Gérard releva les yeux, il rencontra ceux de son père fixés sur lui.

— Eh bien, qu'en penses-tu ? dit ce dernier.

— C'est effrayant, murmura le jeune homme.

— Je ne comprends pas, continua Octave, que le docteur Chalbert qui entretient des correspondances fréquentes avec le médecin de l'asile au sujet de Hilda, ne m'ait pas prévenu.

— Il est peut-être absent. En tout cas, c'est à peine s'il aurait eu le temps. . .

Un coup timide frappé à la porte l'interrompit.

— Entrez, fit M. de Chesnay.

C'était Bernard, le vieux Bernard, qui, en raison de son âge — il avait plus de soixante-dix ans — était passé de l'emploi de domestique à celui de garde.

Ne se trouvant plus assez fort pour travailler dans la maison, il avait demandé lui-même cette petite sinécure de retraite. Ses occupations consistaient simplement à rôder autour du parc du château et dans la partie la plus proche de la forêt — le service étant assuré, au delà, par deux autres gardes.

Il entra, le chapeau à la main.

— Monsieur, commença-t-il, j'ai tenu à vous voir tout de suite, car il m'arrive une affaire bien désagréable.

— Et quoi donc, mon brave Bernard,

demanda le châtelain inquiet de l'air déconfit de son fidèle serviteur.

— Monsieur, c'est encore Gimel.

— Ah ! fit Octave avec un geste d'ennui, je t'avais recommandé de le laisser tranquille, de fermer les yeux.

— Monsieur, c'est ce que je fais toujours ; mais, aujourd'hui, il n'y a pas eu moyen.

— Allons, conte-nous ça.

— Eh bien, voilà, monsieur ; faisant ma tournée, il y a une demi-heure, je suivais comme d'habitude le chemin de la Renauderie, entre le parc et la forêt, lorsque tout à coup, j'entendis à cent pas devant moi un coup de fusil.

— Impossible de me tromper. C'était Gimel ; car je l'avais vu deux minutes avant sauter le sentier, sans qu'il m'ait vu, lui.

— Enfin, comme monsieur m'a interdit de lui causer des désagréments, je jugeais qu'il valait mieux ne pas me montrer et je m'apprêtais à rebrousser chemin.

— Mais à ce moment, je distingue des cris, des injures, le bruit d'une dispute ; et, en même temps, je vois trois hommes sortir du bois à vingt mètres de moi : le brigadier de gendarmerie et un gendarme tenant Gimel par un bras. . .

— Et dame, il en faisait une grimace, Alexandre !

— Et il jurait et il se démenait !

— Les gendarmes m'avaient aperçu et me faisaient signe d'avancer.

— J'étais pris, je ne pouvais pourtant pas tourner les talons et détalier comme un voleur. . .

— Alors ? interrompit Octave.

— Alors, ces messieurs ont interrogé Gimel ; comme il ne voulait dire ni son nom ni sa profession, c'est moi qui ai dû les faire connaître pour lui.

— Bien entendu, il n'avait pas de permis ; en conséquence, ils ont dressé

procès-verbal. Puis ils m'ont demandé à qui appartenait ces bois. J'ai répondu que c'était à M. du Chesnay.

— Bon! chasse gardée! double délit!" a déclaré le brigadier.

— Et il m'a invité à dresser procès-verbal à mon tour.

— En définitive, tu as verbalisé? conclut le châtelain.

— Eh, oui, monsieur, murmura le garde tout penaud.

— Mais il n'y a pas de mal, mon pauvre ami, tu n'as fait que ton devoir. Et ne te mets pas la tête à l'envers pour si peu; nous arrangerons cela... Tu as bien fait, néanmoins, de me prévenir immédiatement.

Et lorsque le garde se fut retiré, à demi tranquilisé, Octave ajouta en se tournant vers son fils :

— Encore une affaire amusante sur les bras! C'est toi, sans doute, qui auras à requérir contre Gimel?

— Je tâcherai de laisser cela à mon chef, mais ça n'empêchera pas ce braconnier qui nous hait d'avoir un nouveau grief contre nous. t

III

Les gendarmes en rendant la liberté à Gimel, gardèrent toutefois son fusil, comme la loi l'ordonne.

C'est ce qui fut surtout sensible au braconnier.

Il s'emporta, gémit sur la perte de son flingot, son vieux compagnon, son gagne-pain, son instrument de travail.

Mais les défenseurs de l'ordre restèrent inflexibles.

Alors, Gimel leur tourna le dos brusquement en leur lançant un : " au revoir " ironique : et, la rage dans le coeur, il s'achemina, les bras ballants, vers sa maisonnette en mâchonnant des injures et

des menaces contre les bourgeois, contre les gendarmes, contre tout.

Il était environ cinq heures et la nuit commençait à tomber lorsqu'il parvint à la Renauderie.

Il alluma son feu, accrocha la marmite pleine d'eau à la crémaillère; et après avoir bourré une pipe, il s'installa sur le pas de sa porte à regarder le temps d'un oeil vague et mort où la pensée semblait éteinte.

Par moment, pourtant, il sortit de ses lèvres de sourds grognements qui indiquaient la persistance de ses préoccupations :

— Imbécile! m'être fait pincer comme un gamin!... J'avais bien vu le vieux Bernard. De lui, rien à craindre! Je le savais bien... Mais ces damnés gendarmes, du diable si je pensais à eux! Ah! vrai, faut être trop bête!

— Et ce nigaud de Léon qui est allé s'amouracher de la donzelle! Jolie fille, ma foi! Il a bon goût, le gars... Mais je vous demande un peu, une fille de rien, recueillie par charité... Puis, une vipère, à cette heure! Oui, dans ce nid-là, il ne peut y avoir que des vipères.

Il étendait en parlant la main vers le château de Malicorne.

Une voix qui retentit tout à coup derrière lui, dans le chemin, lui fit tourner la tête avec un sursaut de peur, car il n'avait entendu aucun bruit de pas.

— Pardon, voudriez-vous, s'il vous plaît, m'indiquer la route d'Alligny. Je me suis perdue dans tous ces sentiers qui se croisent et se recroisent.

C'était une voix de femme qui cherchait à se faire douce et qui avait tout de même quelque chose d'amer et d'impératif.

— La route d'Alligny! rien de plus facile, ma petite dame : suivez ce sentier toujours tout droit, vous serez à la route

dans un quart d'heure.

La voyageuse écoutait d'un air distrait, paraissant se soucier fort peu du renseignement qu'on lui donnait.

Elle se rapprocha cependant de quelques pas, et comme elle regardait attentivement le braconnier, celui-ci à son tour, put l'examiner à son aise et distinguer ses traits.

C'était une femme à qui, d'après sa démarche, son attitude, l'ensemble de sa physionomie, on ne pouvait pas donner plus d'une quarantaine d'années, malgré des cheveux grisonnants.

Les traits étaient d'une régularité parfaite, les yeux très noirs brillaient d'un vif éclat, et la bouche, très fine, avait une expression d'ironie agressive.

De toute sa personne, enfin, il émanait un cachet de distinction et d'élégance naturelle qui contrastait singulièrement avec les vêtements grossiers qu'elle portait.

En effet, elle était affublée d'une jupe de cotonnade, d'un caraco de serge grise et coiffée d'un bonnet d'étoffe.

—Je n'ai jamais vu dans le pays un habillement comme celui-là, pensa-t Gimel, à part lui. Il faut que cette particulière vienne de loin.

Et curieux comme tous les paysans, il allait l'interroger, lorsque l'inconnue lui coupa la parole :

—Le château de Malicorne est tout près, n'est-ce pas ?

—A sept ou huit cents mètres, à peu près.

La voyageuse leva le poing dans la direction.

—Ah ! si je les tenais ! gronda-t-elle.

—Qui ça ?

—Les du Chesnay, père, fils, tante, neveu, toute la bande.

Et elle crispait ses poings rageusement, l'oeil enflammé de haine.

Le braconnier eut un mauvais sourire.

—Ah ! vous les connaissez ? fit-il sournoisement.

—Oui, pour mon malheur. Cet homme a brisé ma vie et broyé mon coeur.

—Lequel ? Le père ou le fils ?

—Celui qui s'appelle Octave.

—Le père, en ce cas.

—Que la malédiction de Dieu tombe sur lui et lui rende au centuple le mal qu'il m'a fait.

—Diable, ricana Gimel, vous ne l'aimez pas, à ce que je vois. . . Il y en a d'autres.

—Je le hais, s'écria l'inconnue.

Puis, aussitôt, elle se reprit, prompte à saisir le moindre indice favorable à ses projets, et ajouta :

—Vous dites : "qu'il y en a d'autres."

—Oui, je l'ai dit et je le répète, grogna le braconnier.

—Vous, peut-être ? interrogea-t-elle. Vous certainement ! Je le vois dans vos yeux, vous avez eu à souffrir de leur tyrannie.

—Je ne dis pas non, grommela-t-il en baissant la tête ; mais, moi, c'est mon affaire.

Après s'être recueillie une minute, l'inconnue le fixa de ses yeux ardents, et à demi-voix, murmura :

—Si vous vouliez, nous serions deux.

—J'aime mieux être seul.

—A votre guise, mais vous serez impuisant. Aujourd'hui la force n'est rien, l'argent est tout.

—Heu ! fit le braconnier.

—Non, mon ami, vous vous trompez. Sans doute l'action est utile. Le bras qui exécute, la tête qui dirige sont indispensables.

—Mais sans argent pour semer la discorde, payer le silence, propager la calomnie, acheter les consciences, sans argent, on ne peut rien, rien...

—Où voulez-vous en venir?

—A vous proposer simplement ceci : Vous serez l'instrument, pendant que moi je préparerai et paierai tout.

—Ha! Ha! Ha! la petite mère, ricana Gimel. je puis faire erreur, mais telle que vous êtes, vous m'avez l'air d'une fichue capitaliste.

L'inconnue se redressa dans une attitude de fierté blessée.

—Vous ne savez pas à qui vous parlez, dit-elle aigrement, je possède de l'or, de quoi remplir cette cabane, des diamants, des perles, des pierres précieuses.

Les yeux du braconnier flambèrent de convoitise.

—Tout cela serait à vous.

—Quand?

Sans prendre garde à la question, l'étrangère poursuivait :

—Ah! oui, lorsque j'aurai retrouvé le trésor de mes ancêtres, le trésor enfoui dans les souterrains par le comte Mathias, je serai riche, riche... plus riche que tous les princes de la terre, et je me vengerai.

La flamme d'envie s'éteignit instantanément dans les yeux de Gimel.

—Malheur! elle est folle! gémit-il tout bas. C'est bête des histoires comme ça. Moi qui croyais déjà tenir ma fortune! C'est Léon qui aurait été content!

Après un silence, le braconnier, dissimulant ses soupçons, reprit tout haut :

—C'est à voir, ça!

—Vous acceptez?

—Non; je dis: c'est à voir. Il y a des conditions à poser, le prix à débattre et à payer... d'avance.

—Défiant!

—Dame, vous comprenez, je peux avoir des ennuis. Si je me décide, ce sera pour le garçon, vous savez, mon garçon?...

—Non.

—Enfin, mon fils Léon, qui est clerc à Cosne. Deux ou trois cent mille francs de dot, pas vrai, ça lui irait comme un gant. Il pourrait se marier et alors il oublierait la demoiselle?

—Quelle demoiselle?

—Eh bien la demoiselle du château de la Jarrie... Un beau brin de fille, ma foi, on ne peut pas le nier, mais on ne sait pas d'où ça sort...

L'inconnue devint soudain très pâle.

—Quel âge a cette demoiselle? demanda-t-elle.

—Une vingtaine d'années, je pense.

—Et comment l'appelle-t-on?... Savez-vous?

—Comment on l'appelle?... Voyons... oui, on dit: Mlle Jeanne, quand on parle d'elle.

—Jeanne! Jeanne! Mais c'est ma fille qu'on avait enlevée de Malicorne et cachée dans un autre château.

Gimel haussa les épaules.

—Allons, voilà la folie qui la reprend! soupira-t-il. Après tout, c'est peut-être un truc.

Alors, se dressant de toute sa haute taille, le braconnier appuya ses larges mains sur les épaules de la voyageuse.

—Dites-moi, la petite mère, gronda-t-il, vous ne connaissez pas Alexandre Gimel?

—Non, non, pas du tout.

—Eh bien, c'est moi; et si vous étiez du pays, vous sauriez qu'Alexandre Gimel ne se laisse pas conter des blagues de ce calibre.

Elle se dégagea d'un geste brusque.

—A bas, les pattes! fit-elle.

Puis le fixant avec une froideur hautaine et méprisante.

—Vous semblez, vous aussi, mon ami, ne pas me connaître. Or, moi, je ne suis pas femme à souffrir de pareilles familiarités.

—Pauvre malheureuse! répondit-il vexé elle est bien folle!

—Folle! Folle! répéta-t-elle, en se cachant la tête dans ses mains. Oui, oui, j'ai été folle, c'est-à-dire non, je ne l'étais pas. Ils l'ont fait croire pour se débarrasser de moi, pour m'enfermer dans cet asile où je le suis devenue... Ah! ma tête, comment a-t-elle pu résister?...

Ce fut une révélation pour le braconnier.

Il se frappa le front: un souvenir venait d'y jeter la lumière.

—Ah! oui-dà, fit-il... Alors, vous êtes cette personne qui... qui... comment dirai-je? enfin, la personne qui est venue un jour réclamer la petite?

Cette allusion eut le don d'épouvanter, d'affoler littéralement la pauvre femme probablement parce que la peur d'être démasquée lui fit craindre d'être enfermée de nouveau. Elle jeta au braconnier un regard plein d'angoisse et de mépris, puis tourna les talons et s'enfuit à toutes jambes par le sentier qui rejoignait la route d'Aligny.

IV

Ce matin-là, lorsque Léon Grimel arriva à son étude, le patron lui dit:

—Mon ami, il faut aller aujourd'hui faire signer des pièces à Mme Maupas, à La Jarrie; j'ai pensé à vous, puisque vous êtes du pays. Tâchez de prendre la diligence de midi et d'être de retour ce soir.

—C'est bien facile, monsieur, déclara le jeune homme, je vais me préparer tout de suite.

—Attendez que je vous explique... Mâtin! quelle impatience!... Il y a d'abord la procuration pour la vente des actions de la banque, puis la main levée Desprat et l'obligation Gaudin.

—Bien, monsieur.

A midi précis, Léon muni de tous ses grimoires, prenait place dans la diligence qui faisait, à cette époque, le service de Cosne à Entrains.

Et, à une heure, il descendait à la côte des Rebouillots pour gagner de là le château de La Jarrie par la traverse.

Un instant, il pensa s'arrêter chez son père. Mais cela eut exigé un petit détour, et il avait hâte d'être chez Mme Maupas.

Hâte et peur en même temps.

Tous les amoureux sont ainsi.

Léon franchit rapidement la distance qui le séparait de La Jarrie; mais lorsqu'il entra dans la cour du petit château, il fut saisi d'une émotion telle, qu'il eut toutes les peines du monde à demander à la domestique si Mme Maupas était chez elle.

—Non, monsieur, répondit la bonne, madame n'est justement pas ici en ce moment. Elle est allée à Malicorne en se promenant, après déjeuner.

—Rentrera-t-elle bientôt?

—Je ne saurais vous dire. Pas avant l'heure du dîner sans doute. Mais mademoiselle est ici; si vous voulez la voir, elle pourra peut-être mieux vous renseigner.

Elle achevait à peine de prononcer ces mots que Jeanne, attirée par le bruit du colloque, sortit de la salle à manger et se trouva à l'improviste devant le jeune homme.

—Ma tante est absente, monsieur, dit-elle, mais si je puis, sans indiscretion, lui transmettre ce que vous aviez à lui communiquer, en un mot, vous être d'une utilité quelconque...

Léon, très pâle, balbutia quelques mots d'acquiescement.

—Entrez donc au salon, je vous prie, ajouta la jeune fille en précédant le visiteur. Je vois, à cet énorme dossier, qu'il

s'agit d'affaires d'intérêts... Vous venez sans doute de la part de Me Audoin. Ma tante va bien regretter... Ne pourriez-vous pas l'attendre?

Le clerc poussa un gros soupir. Ce fut tout ce qui put sortir de sa gorge serrée.

—Voyons? qu'est-ce que c'est? reprit Jeanne qui commençait à s'étonner d'un mutisme que la simple timidité ne suffisait pas à expliquer.

Ils étaient dans le salon, seuls, assis de chaque côté de la table.

—Ce que c'est, mademoiselle, dit enfin Léon, ce que c'est... Ah! si vous saviez!...

—Vous m'effrayez!

—Promettez-moi, mademoiselle, de ne pas me maudire, de ne pas me mépriser, mais cet amour me brûle, cet aveu me torture... Laissez-moi, oui, laissez-moi vous dire combien je vous aime.

—Mais, monsieur, balbutia-t-elle, vous êtes... vous êtes... vous perdez...

—Non, je vous aime, répétait-il, et depuis si longtemps! Dès la première fois que je vous ai vue, mademoiselle, j'ai été conquis, je vous ai aimée, et pieusement, saintement, d'une manière idéale et platonique... Vous me sembliez d'une essence tellement supérieure à la mienne!...

—Pardon, interrompit la jeune fille qui se ressaisissait, c'est là tout ce que vous aviez à dire à ma tante?

—Non, sans doute, reprit le jeune homme, ce n'est pas là l'objet de ma visite à Mme Maupas. Le voici, l'objet de ma visite, ajouta-t-il en jetant sur la table les dossiers et la lettre du notaire.

—Mais, quand j'ai entendu la bonne me répondre que Mme votre tante était absente et que vous étiez ici seule, ah! si vous saviez quelle émotion m'a fait battre le coeur, à l'idée que j'allais peut-être vous voir seule, vous dire ce que mes lèvres ont murmuré si souvent!

Jeanne, d'une voix émue, répondit:

—Je n'aurais pas dû me prêter à cet entretien; j'ai eu tort.

En même temps, elle fit un pas vers la porte, mais timidement, comme pour faire comprendre discrètement à son interlocuteur que l'entrevue avait assez duré.

Léon s'en aperçut et supplia:

—De grâce, mademoiselle, ne me chassez pas; laissez-moi vous voir, vous parler encore; ne m'abandonnez pas à ma triste destinée sans un mot de pitié, sinon d'encouragement.

—Mais, enfin, monsieur, qu'espérez-vous? fit Jeanne en se retournant avec un peu d'impatience.

—Ce qu'espèrent tous ceux qui aiment sincèrement, sérieusement.

—Que voulez-vous dire?

—Simplement ceci: Je vous ai aimée d'abord d'une manière toute idéale, n'aspirant qu'à contempler de loin vos traits.

Elle sourit moitié confuse, moitié incrédule.

—Vous ne me croyez pas? s'écria-t-il. Ah! mon Dieu, quelle infortune est la mienne! vous ne croyez pas que le fils d'un paysan puisse s'élever à des sentiments aussi nobles, aussi purs!... C'est vrai, je suis d'une bien humble extraction, mais l'amour qui transforme tout, mademoiselle, peut quelquefois permettre à un rustre d'être un galant homme.

—Je vous connais à peine, Monsieur.

Sans répondre à cette question indirecte, Léon, suivant sa pensée, continua:

—Done, je vous ai aimée d'une façon purement platonique, n'espérant rien, m'efforçant plutôt d'étouffer mon amour, car je me voyais séparé de vous par une distance infranchissable.

—Puis un jour que, n'en pouvant plus, je confessais mon désespoir à mon père, il m'arrêta et me dit:

—Mlle Jeanne n'est pas la fille de M. du Chesnay; elle fait partie de cette famille par... hasard, irrégulièrement... et sa naissance est de celles qui rendent aux jeunes filles le mariage difficile. Ne parle donc pas de distance infranchissable; si tu veux te mettre sur les rangs tu peux réussir”.

Jeanne se cacha le visage dans ses mains...

—Cette révélation, poursuivit Léon, m'attrista d'abord; notre société est cruelle pour les situations irrégulières et vous aviez dû souffrir de la vôtre.

—Néanmoins, c'était pour moi l'avenir qui s'ouvrait; et, dans mon égoïsme, je ne vis que cette perspective consolante... Mais qu'avez-vous? Vous pleurez? Oh! mon Dieu, qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit?

—Vous avez dit, monsieur, ce qu'on ne dit pas à une jeune fille, lorsqu'on se respecte et qu'on est bien élevé. Tout cela a été inventé par votre père et par vous. C'est un odieux mensonge.

Le clerc de notaire avait parlé avec la plus entière bonne foi; mais l'accent sincère et indigné de Jeanne, le jeta brusquement dans une affreuse perplexité; et, tout honteux, il courba la tête en silence.

—C'est une calomnie épouvantable, continua Jeanne. Sans doute, je ne suis pas la fille de M. du Chesnay. Mais il ne s'ensuit pas que ma naissance soit irrégulière.

—Mon père en partant pour cette funeste guerre, d'où il n'est pas revenu, hélas! m'avait confié à M. du Chesnay, son ami. Voilà toute la vérité.

—Je ne vous devais aucune explication. J'ai voulu vous donner tout de même celle-ci, pour vous montrer que je ne crains pas la lumière.

—Et votre mère?

—Ma mère est morte, balbutia Jeanne en baissant les yeux.

Après un silence embarrassant.

—Quelle jolie légende! reprit ironiquement le jeune homme; mais comme on sent bien qu'elle a été préparée pour les besoins de la cause!...

—Pas plus légende que le soi-disant récit de votre père, répliqua Jeanne en s'animant. Ce que j'avance, moi, je le tiens d'un homme, dont la loyauté est à l'abri du soupçon, de M. Gérard du Chesnay, si vous voulez le savoir.

—Ah! grommela Léon, je comprends maintenant où est l'obstacle. La distance qui nous sépare est plus que jamais infranchissable.

—Que signifie?...

—Cela signifie que la place est prise, parbleu. Voilà tout.

La jeune fille rougit, Cependant, elle ne voulut pas demeurer en reste avec son interlocuteur.

—Certainement, fit-elle, et prise par quelqu'un qui la mérite par une affection délicate et prouvée...

—Tandis que moi...

—Je ne connais même pas votre nom.

—C'est juste, dit Léon avec un soupir de rage étouffée. Mon nom, d'ailleurs, quelque antipathique qu'il vous soit, n'ajoutera rien à la répulsion que je vous inspire.

—Peu m'importe!...

—Néanmoins, vous le saurez et vous ne l'oublierez pas, car à défaut d'amour, il évoquera dans votre esprit un souvenir de haine.

—C'est une menace!...

—Une menace! fi donc!... on ne menace pas, on "agit" dans la famille d'Alexandre Gimel.

—Alexandre Gimel! le braconnier! le...

—Lui-même!

—Et c'est vous, son fils, qui venez mettre à mes pieds votre amour! Ah! ah! ah!

Elle éclata de rire, d'un rire nerveux, forcé.

—Riez bien, maintenant, fit-il sèchement; vous pleurez peut-être un jour... Vous vous souviendrez alors de vos mépris pour un malheureux qui ne vous demandait qu'un peu de pitié...

—Je ne méprise pas, dit-elle. Seulement je trouve cette démarche tellement bizarre, que je n'y suis pas encore faite...

—Vous comprendrez plus tard, trop tard... Adieu, mademoiselle!

Léon prit son chapeau, ses dossiers, salua et sortit en coup de vent, sans se retourner. Il se dirige instinctivement vers la Renauderie.

—Là, au moins, pensait-il, je trouverai à qui parler. Mon père me conseillera.

Déception! La porte de la maisonnette était close.

Mais, chose plus extraordinaire, Léon vit tout à coup Faro, réveillé sur son lit d'herbes sèches accourir vers lui en frétilant, Faro, le griffon mâtiné, compagnon fidèle et obligé des tournées du braconnier.

Il caressa le chien, réfléchit une minute.

—Quelle guigne tout de même aujourd'hui! murmura-t-il. Allons, je n'ai plus qu'à retourner à Cosne.

Et, tristement, il prit le sentier qui conduisait à la grande route.

Comme Léon approchait de Reboullats, il aperçut de loin un homme marchant d'un pas lourd et las sur l'accotement et dont la silhouette ressemblait à celle d'Alexandre Gimel.

—On dirait mon père, fit le jeune clerc en lui-même. Mais comme il a l'air fatigué!

A mesure que la distance diminuait, les contours se précisant, il ajouta:

—C'est bien lui!... Sacrebleu, quels beaux habits! son paletot neuf!... il est

vêtu comme aux jours de fête... Qu'est-ce que ça signifie?

Alexandre Gimel, levant les yeux, venait de reconnaître son fils.

—Ah! enfin, je te trouve toi, cria-t-il en lançant ses grands bras musclés dans un geste désespéré. Ce n'est pas trop tôt! Depuis ce matin que je cours après toi!

—D'où viens-tu donc?

—De Cosne, parbleu. Tu ne le sais peut-être pas.

—De Cosne! Pourquoi faire?

—Allons, pas d'hypocrisie! Tu savais très bien que je passais aujourd'hui en correctionnelle; et tu n'as pas voulu être là, ça te faisait honte.

—Je ne comprends pas, répondit Léon d'un air ahuri. J'ai quitté Cosne ce matin, envoyé par mon patron pour faire signer des actes à La Jarrie; voilà tout.

—Parbleu, tu étais trop content d'aller te pavaner à La Jarrie, pendant que moi j'étais aux prises avec les gens de la justice.

—Voyons, ne plaisante donc pas! interrompit Léon. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de correctionnelle? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenu?

—A quoi bon? Pour que tu fasses du mauvais sang! C'était assez tôt ce matin.

—Enfin, qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-ce que tu as fait?

—J'ai chassé, simplement, et j'ai été pris par les gendarmes.

—Quand ça?

—Il y a une quinzaine environ. C'est le soir même, du jour où tu es venu me voir.

—Tu as été condamné?

—Cinquante francs d'amende et les frais. Ah! malheur, ils me le paieront et plus cher que ça! Je leur en veux comme si j'avais eu six mois de prison.

Léon frissonna et se tut.

—Qui est-ce qui a requis contre toi !
reprit-il au bout d'une minute.

—Comment requis ?

—En d'autres termes, qui est-ce qui a demandé aux juges de te condamner ? Ce n'était pas M. du Chesnay ?

—Non. M. le substitut avait laissé la parole au procureur. Ça l'aurait gêné, ce pauvre petit Gérard. Canaille, va.

—C'est étrange. Tu détestes cette famille parce qu'elle te témoigne une bienveillance toute spéciale.

—Qui, dit sèchement le braconnier.

Puis, ayant regardé son fils, il ajouta après un instant.

—Et toi, c'est parce qu'on t'a dit des amabilités à La Jarrie que tu as cet air pleurnichard ?

—Moi, c'est différent, murmura Léon soucieux.

—Monsieur a des peines de coeur, ricana Gimel. Voyons, qu'est-ce que tu as raconté à ta demoiselle ?

—Ce qu'il m'a plu.

—Pas commode, l'amoureux !... Tu sais, je l'ai vue dernièrement. Mes compliments, mon garçon ! C'est une belle fille... Elle passait devant la Renauderie ; j'en ai profité pour lui pincer le menton.

Léon haussa les épaules avec un geste de dégoût.

—Mais, voyons, poursuivit le père, qu'est-ce qui s'est passé entre vous pour que tu aies une mine pareille ?

—Elle m'a infligé un affront sanglant.

—Tu l'as vue seule ?

—Oui. Mme Maupas était absente.

—Alors, bien entendu, tu lui as débité ton boniment ? Et elle t'a repoussé ?

—Oh ! avec une cruauté, un cynisme...

—Pourquoi ?

—Elle aime ailleurs, sans doute. Puis...

que suis-je, moi ? un paysan à peine dégrossi !

—Qu'est-elle donc, elle, sacrebleu ? Une fille sans nom !

—Elle prétend, au contraire que son état civil est régulier. Son père l'a confiée à M. du Chesnay en partant pour la guerre. Quant à sa mère, elle est morte...

—Ça, par exemple, c'est trop fort, je l'ai vue il y a moins de quinze jours.

—Oh ! est-ce possible ?

—J'en suis sûr. Je l'ai vue là, devant moi, comme je te vois. Elle avait encore le petit bonnet et le caraco des détenues de la Charité.

—Comment expliquer sa présence ici ?

—Tu sais bien qu'elle s'est échappée de l'asile : c'est toi-même qui me l'as appris. Elle venait rôder autour de Malicorne pour tâcher de se renseigner. Mais il paraît que je lui ai raconté des choses désagréables... Elle a pris ses jambes à son cou et elle s'est mise à courir comme une perdue vers la route d'Aligny.

—Au fond, ça m'a l'air d'une brave femme et je crois que nous pourrions nous entendre. Elle déteste les du Chesnay autant que moi.

—Pas plus que moi, ajouta Léon d'une voix amère.

—Ah ! ah ! tu y vois clair, enfin.

—L'amour outragé rend clairvoyant et appelle la vengeance.

—Laisse faire, continua le père, elle viendra à son heure, la vengeance. Je la prépare de loin et ce n'est pas parce qu'ils m'ont pris mon fusil que ça m'empêchera d'aller jusqu'au bout... J'en ai un autre fusil, le flingot de ton grand-père est encore bon... Tu te rappelles, ce sanglier que j'ai roulé avec à quatre-vingts pas.

—Ne dis donc pas de bêtises, grommela le jeune clerc en tressaillant. Nous ne sommes plus au temps de la barbarie. Les

vengeances grossières ne sont plus de mise à notre époque.

—C'est bon, répliqua Gimel, je sais ce que je dis... Allons, n'en parlons plus; chacun pour soi, n'est-ce pas?... Tu restes manger la soupe avec moi, Léon?

—Non, je ne puis pas. Il faut que je sois ce soir à Cosne pour rendre compte de ma journée au patron.

—Ah! en ce cas, au revoir!

Une surprise désagréable attendait le jeune homme à sa rentrée chez Me Audouin.

Il avait à peine mis les pieds dans l'étude que le patron qui l'avait vu passer sous ses fenêtres le manda dans son cabinet.

—Vous revenez bien tard, M. Gimel, dit-il d'un ton grognon.

—Monsieur, Mme Maupas était absente. Je l'ai attendue.

—Et vous l'avez vue?

—Non, j'ai été obligé de partir auparavant.

Me Audouin reprit en souriant:

—C'est regrettable, M. Gimel, car vous n'aurez pas l'occasion d'y retourner... J'aurais voulu vous voir employer plus utilement la dernière journée que vous passiez chez moi.

Léon le regarda d'un air ahuri.

—Vous m'avez compris?

—Non, monsieur.

—C'est bien simple, je vous rends votre liberté. Vous cessez, à dater de ce soir, d'appartenir à mon étude. Je vais vous payer le mois courant et vous verser un mois d'indemnité. Nous sommes d'accord, n'est-ce pas?

—Mais, monsieur pourrais-je savoir?

—C'est trop naturel. Eh bien, voici: Je ne puis garder chez moi un employé dont le père traîne sur les bancs de la correctionnelle.

Le jeune clerc resta consterné. Puis, se ressaisissant:

—Oh! un délit de chasse, fit-elle, la belle affaire!

—Sans doute, mais les débats de cette affaire insignifiante en elle-même, ont révélé l'actif de votre père, des antécédents déplorable:

—Je n'en suis pas responsable.

—Evidemment... Néanmoins, je ne puis vous garder chez moi, après ce scandale.

Léon Gimel dut s'incliner; et quelques minutes plus tard, il sortait de chez Me Audouin avec quelques pièces d'or dans la poche, mais absolument désorienté.

TROISIEME PARTIE

Le drame de Malicorne

I

Les voyageurs et les artistes qui ont visité les bords du Rhin, savent que les sites les plus remarquables, les rocs les plus abrupts, les ruines les plus sauvages se trouvent groupés entre Bingen et Coblenz.

Le touriste qui suit ce parcours en bateau marche d'admiration en admirations.

L'impression est saisissante.

On avance ans un vrai défilé de rochers et chaque tour de roue découvre à l'oeil émerveillé un point de vue nouveau, un spectacle inattendu, pittoresque ou grandiose.

C'est d'abord le vieux donjon ruiné d'Ehrenfels, perché sur une arête du Nierdwald.

Bientôt après se dressent sur la gauche,

les ruines pittoresques du château de Falkenbourg et, un peu plus loin, dans un flot minuscule, le curieux château de la Pialz.

A peine a-t-on quitté Oberwersel, que le défilé se resserre encore, et de chaque côté, des rochers tombent à pic, de hauteurs prodigieuses, dans les eaux du fleuve.

Le plus connu est le Lorelei, auquel succèdent immédiatement la forteresse ruinée de la Katz et la jolie petite ville de Saint-Goarshausen.

Une après-midi de décembre de l'année 1885, un voyageur, qui paraissait épuisé par une longue marche, arriva, vers la nuit tombante, dans la vallée qui sépare le Lorelei de cette petite ville.

Malgré le froid, il s'assit sur un éboulis de cailloux, autant pour se reposer que pour se donner le temps de la réflexion, en vue d'une grave décision à prendre.

C'était un homme de taille élevée, fortement charpenté, à qui une longue barbe grise et des cheveux également grisonnants, permettaient de donner une cinquantaine d'années environ.

Le vagabond—car cet homme en avait ou s'en était donné la tournure—était couvert de vêtements misérables; il portait un chapeau de feutre très usagé, une culotte élimée, des bas de laine rouge et une pélerine tout efflochée.

Après avoir médité un instant, accroupi sur son tas de pierres, la tête entre ses mains, le voyageur se releva tout à coup avec un geste énergique.

—Allons, fit-il, à demi-voix, il faut se décider. J'aime mieux chercher à traverser le Rhin ce soir; il me semble que, de l'autre côté, je serai plus près de la France.

Résolument le voyageur s'engagea dans le sentier de chèvres, et effective-

ment quelques minutes après, il parvint au fleuve.

Le spectacle était merveilleux.

A droite, les ruines de la Katz montaient dans le ciel, évoquant les guerres fantastiques du passé.

En face, les murs éboulés du Rheinfels se découpaient sur le fond rouge cuivre d'un crépuscule ensanglanté.

Et, en bas, la ligne écumeuse du Rhin se tordit au fond de son encaissement de rochers avec un sourd grondement.

—Décidément, c'est beau, réellement beau, répéta le voyageur.

Il avait à peine prononcé ces mots qu'un bruit de pas dans le sentier lui fit tourner la tête; il vit une femme qui s'avavançait les yeux fixés à terre, et dans une attitude de profonde lassitude, d'immense désenchantement.

Le chemineau lança du pied un caillou contre le roc pour attirer son attention.

Aussitôt la femme leva les yeux et apercevant un étranger, elle s'arrêta en étouffant un cri d'effarement.

Le vagabond voulut la tranquilliser et dit en allemand :

—Ne craignez rien, je suis un pauvre mendiant bien inoffensif qui implore humblement son gîte et son pain de la charité des gens compatissants.

Ce langage modeste était autorisé par les vêtements élégants et le grand air de noblesse de l'inconnue. Celle-ci en fut-elle vraiment touchée? Ou bien ces paroles, le son de cette voix éveillèrent-ils chez elle une soudaine curiosité?

Mystère!

Toujours est-il qu'elle se rapprocha sans crainte.

Le chemineau put alors l'examiner à son aise et put distinguer son visage autant que le permettait la demi-clarté du crépuscule.

C'était une femme d'une quarantaine d'années environ, aux traits réguliers, aux cheveux grisonnants et aux yeux noirs, ardents.

Elle, à son tour, se mit à le regarder avec une attention inquiète.

Et tous les deux, un instant, gardèrent le silence.

Enfin, elle se décida à parler.

—Si vous êtes un mendiant, dit-elle, pourquoi vous trouvez-vous ici où il n'y a pas d'aumônes à attendre, puisque les chèvres et les hiboux y viennent seuls?

—Pardon, belle dame, je vous y rencontre... Si, d'ailleurs, je suis sur vos domaines, excusez mon ignorance et mon audace... je m'empresserai...

Elle l'interrompt d'un geste autoritaire :

—Répondez-moi plutôt : que venez-vous faire dans ce défilé où les plus braves n'osent pas s'aventurer?

—Mon Dieu, c'est bien simple, je cherche, par ici, une infractuosit  de rocher pour passer la nuit.

—Par ce froid ! Vous êtes fou !

—J'en ai enduré bien d'autres... D'ailleurs je ne tiens pas absolument à ce rocher. Si je trouvais quelque p cheur de bonne volonté pour me faire passer le Rhin, j'irais demander l'hospitalité sur l'autre rive à un brave cultivateur qui m'a déjà témoigné de la bienveillance.

—Vous mentez. Cela est faux. Vous êtes un voleur.

—Moi, un voleur !

—Oui, vous êtes un voleur ; à la faveur de ce déguisement vous  chappez aux recherches de la police après avoir accompli vos exploits.

Ce mot de police fit, malgré lui, frissonner le vagabond.

—Vous voyez, vous tremblez, continuait-elle en s'animant, vous vous sentez pris,

vous avez peur que je vous dénonce... Oh ! Je vous connais, allez ! il y a longtemps que je vous suis et que je vous vois vous acharner à la conquête de ce trésor.

—Moi lacharn ...   la conquête... d'un trésor ! balbutia-t-il décontenancé. Dieu m  pardonne ! cette femme est folle.

—Oui, oui, un trésor, reprit-elle, ne faites pas le naïf ! Vous le connaissez comme moi, ce trésor enfoui avant la guerre, au fond d'un caveau, par mon ancêtre, le comte Mathias.

Le vagabond répéta machinalement de cette voix blanche des hallucinés.

—Le comte Mathias ! le comte Mathias !

Ce fut comme un éclair qui déchira les ténèbres de ses souvenirs.

—Ah ! s'écria-t-il, ce serait trop de bonheur qu'après tant d'épreuves, je... retrouve celle... que j'avais crue morte ! Mais non, ce n'est pas possible et je perds moi-même la raison.

—Hilda n'aurait pas les cheveux blancs ! Mais, comme elle lui ressemble ! Non... non, que viendrait-elle faire dans ce lieu sauvage à moins d'être folle réellement ? Et alors devrais-je me réjouir de l'avoir retrouvée?... Ah ! tant pis !...

Après avoir hésité quelques secondes encore, le vagabond fit un dernier effort ; et de sa gorge contractée par l'émotion, un cri s'échappa, cri d'abandon, d'ardente supplication :

—Hilda ! Hilda !

Mais une clameur d'épouvante lui répondit seule.

L'inconnue, toute p le, les yeux dilatés par une indicible terreur, traça sur sa poitrine un grand signe de croix, comme pour se préserver des atteintes de l'esprit malin, et, tournant les talons, s'enfuit de toute la vitesse de ses jambes, en criant :

—Le fantôme ! le fantôme !

—Hilda ! Hilda ! répétait le malheureux

d'une voix déchirante.

Mais elle n'écoutait pas et courait toujours plus vite sans se retourner.

Il voulut la poursuivre et jeta son manteau pour être plus agile.

Mais à peine avait-il fait quelques pas qu'il trébucha sur un rocher, à fleur de terre et tomba.

Le choc l'étourdit. Il se releva promptement cependant, se frotta les yeux, et prêta l'oreille.

L'inconnue avait disparu; et, rien, pas le plus petit bruit aux alentours, ne révélait la direction qu'elle avait prise.

La nuit venait rapidement.

Se livrer à des recherches dans ce chaos de rochers, e'eût été risquer de se rompre le cou.

Par acquit de conscience, le vagabond lança encore un dernier appel:

—Hilda! Hilda!

Mais l'écho seul lui répondit.

Alors il ramassa son manteau, s'assit sur une roche et pleura.

Tout à coup il tressaillit.

Des pas résonnaient au-dessus de lui, dans le sentier qui gravissait les pentes abruptes du Lorelei.

“Qui était-ce? Elle peut-être!”

Son attente ne fut pas longue.

Dégringolant en deux bonds, comme un vrai chamois, les huit ou dix mètres qui restaient à parcourir un gamin d'une douzaine d'années tomba brusquement sur la plate-forme où se trouvait le mendiant, et, sans marquer le moindre étonnement de la rencontre, demanda tranquillement:

—Vous voulez passer l'eau, n'est-ce pas?

—Qui t'a dit cela? interrogea le chemineau.

—Une belle dame que j'ai rencontrée tout à l'heure.

—La connais-tu cette belle dame?

—Oh! oui, je l'ai déjà vue plusieurs fois.

—Alors, tu sais comment elle se nomme?

—Non.

—Elle habite aux environs?

—Je ne pense pas. J'ai entendu dire qu'elle était arrivée à Saint-Goarshausen il y a environ trois semaines.

—Tu ne sais rien de plus sur son compte?

—Si, on raconte que c'est une folle et qu'elle cherche un trésor caché dans le Lorelei.

—Ah!... Pourquoi t'a-t-elle averti que je désirais passer le fleuve?

—Pour vous rendre service, sans doute. D'ailleurs, elle a payé d'avance le passage, avoua naïvement le gamin en montrant une pièce blanche.

Le mendiant sourit; mais comme il demeurait silencieux, l'enfant ajouta:

—Tout de même, si vous voulez passer ce soir, il faut vous décider. Après, il fera trop sombre, la coulée est dangereuse.

—Mais qui me passera?

—Moi donc!

—Tu as une barque?

—Parbleu!

—Bon. Par où faut-il descendre?

—Je vais vous montrer le chemin.

—Je te suis, dit le vagabond, marche doucement.

Puis, tout bas, il murmura:

“Allons, je quitte ce rocher sans éclaircir le mystère qu'il cache. Lorelei reste bien le roc des légendes... Bah! n'en est-ce pas une que je viens de rêver?... Peut-être!...”

Dix minutes après, le mendiant et son jeune pilote abordaient sur l'autre rive du Rhiin.

—Je ne peux pas te payer, moi, dit tris-

tement le chemineau à l'enfant, je n'ai rien. Mais je n'oublierai pas ce que tu viens de faire pour moi. Tu as rendu un service à un pauvre conscrit... C'est une bonne action dont Dieu te récompensera.

Il fit de la main un signe d'adieu et disparut dans la nuit. A un kilomètre de là, il trouva une ferme et demanda l'hospitalité. Le cultivateur était charitable. Il offrit au vagabond une assiettée de soupe et l'abri d'une étable pour passer la nuit.

Puis, dès la pointe du jour, le malheureux, après avoir remercié ses hôtes, continua sa route et prit la direction de Metz.

Il lui fallut dix jours pour atteindre la vieille ville lorraine, vivant toujours d'aumônes, couchant dans les granges quand les paysans le lui permettaient, ou à l'abri d'une meule de paille quand il ne pouvait faire autrement.

La vue de Metz lui causa un affreux serrement de cœur. La dernière fois qu'il l'avait traversé, c'était encore une terre française, bien qu'envahie déjà par les troupes prussiennes. Aujourd'hui la destinée s'était accomplie.

Le vagabond sentit des larmes lui monter aux yeux.

Vite, pour échapper à cette obsession trop douloureuse, il se hâta de quitter Metz. Il lui tardait de franchir la frontière.

Enfin, après une dernière étape, il arriva à Pagny-sur-Moselle. Cette fois, il était en France.

Il allait enfin pouvoir dire qui il était; raconter son long martyre; et, alors on l'accueillerait avec bienveillance, on lui donnerait les moyens de regagner Paris ou telle autre ville qu'il indiquerait.

N'était-il pas au milieu de ses frères?

D'après ses calculs—car depuis long-

temps il avait réfléchi à l'éventualité qui se présenterait le jour où il toucherait la frontière—le proscrit avait décidé qu'il irait trouver le maire de la plus proche commune et qu'il lui exposerait sa situation, étant convaincu que celui-ci s'empresserait de le rapatrier.

Hélas! la fatalité qui s'acharnait depuis quinze ans après le malheureux ne devait pas encore cesser de le poursuivre.

Le maire du premier village où il s'arrêta après avoir passé la frontière occupait son poste depuis une vingtaine d'années. C'était un petit commerçant retiré après fortune faite, bon homme au fond, et serviable, en général, mais que la dernière guerre, en l'exposant à des pièges constants, avait rendu extrêmement méfiant.

—Comment vous appelez-vous? demanda-t-il d'abord au vagabond.

—Eugène Larcher! répondit celui-ci avec assurance.

—Et que désirez-vous?

Le proscrit expliqua très franchement et avec un accent de parfaite sincérité la position où il se trouvait.

Emmené captif en Allemagne après la capitulation de Sedan, il avait été pour une velléité condamné à quinze ans de bagne. Il était sur le point d'être remis en liberté lorsqu'il avait vu, pour un acte d'indiscipline, sa peine prolongée de deux ans.

Alors, désespéré, n'y tenant plus, il avait tout mis en oeuvre pour s'évader. Il y était parvenu grâce à la connivence d'un de ses gardiens; et, à la faveur d'un déguisement, il avait pu traverser sans encombre, en mendiant son pain, la Hesse, les provinces rhénanes et une partie de la Lorraine.

—Vous voyez, monsieur le maire, ajouta-t-il, en terminant son récit, dans quel-

le profonde détresse je suis. J'espère que vous aurez pitié de moi et que vous ferez le nécessaire pour me permettre de rentrer chez moi et de retrouver ma famille.

Pendant qu'il parlait le maire tournait ses pouces d'un air embarrassé, clignait son oeil malin en homme que les événements ont rendu sceptique, et qui ne se laisse plus prendre à de semblables boniments.

Il en avait tant vu de ces espions, avant, pendant et après la guerre, qui avaient endormi sa vigilance par de pareilles sornettes, qu'il avait secourus, aidés de ses conseils et de son autorité et qui au dernier moment lui avaient filé dans les doigts pour aller porter à l'ennemi les renseignements pris chez lui.

—Mon ami, dit-il après avoir longuement examiné le vagabond, je regrette infiniment de ne pouvoir vous être utile. Mais votre cas ne rentre dans aucun des cas prévu par nos règlements.

—Vous prétendez revenir d'Allemagne où vous aviez été emmené en captivité ; c'est possible. Mais pourquoi, lorsque les prisonniers ont été échangés, n'avez-vous pas été compris dans cette mesure ? Vous étiez en prison ! dites-vous. Hé ! tant pis, mon ami, il ne fallait pas vous y faire mettre... De plus, rien ne m'indique pour quel motif vous avez encouru cette condamnation. Peut-être, est-ce pour un délit de droit commun ? Un vol ? Un meurtre ? Que sais-je ?... Me voyez-vous couvrant de mon autorité un homme de cette sorte, lui assurant aide et protection, lui donnant les moyens de regagner tranquillement ses foyers. Non, vous comprenez bien que je ne puis pas jouer ce rôle et assumer cette responsabilité. Je regrette, je vous le répète, infiniment..."

—C'est moi qui regrette, monsieur le maire, de vous avoir dérangé, dit sèche-

ment Eugène en se dirigeant vers la porte.

Ce ton, cette fierté firent hésiter l'officier municipal.

S'il se trompait, par hasard !

Et, son bon coeur reprenant le dessus, il ajouta :

—Je ne voudrais pourtant pas vous laisser partir ainsi, mon ami. Tenez, prenez ceci, ça vous aidera toujours un peu.

Il tendait au vagabond une pièce de cinq francs.

—Merci, monsieur, répondit durement l'ancien forçat. J'ai mendié en Allemagne parce que je ne pouvais faire autrement. En France, je croyais qu'on m'épargnerait cette honte.

Et tournant le dos au maire ahuri, il s'enfuit.

II

Les hivers sont rudes dans le Morvan. On était à la fin de janvier, et le froid, depuis quelques jours sévissait avec violence. Un matin, une légère détente s'étant produite, quelques flocons de neige voltigeraient et l'on crut que la forêt allait revêtir son grand manteau blanc. Mais, à neuf heures un vent sec et glacial se leva, dissipa les nuages, et le froid reprit de plus belle.

Ce matin-là, toute la famille du Chesnay se trouvait réunie au complet dans la salle à manger de Malicorne.

Gérald, en effet, avait pu s'échapper quarante-huit heures.

Quant à Mme Maupas et à Jeanne, venues la veille pour dîner, comme cela leur arrivait souvent, elles avaient couché au château pour ne pas s'exposer le soir à cette température sibérienne.

Donc, vers dix heures et demie — on déjeune de bonne heure à la campagne — tous les quatre venaient de se mettre à table, lorsque le vieux Bernard entra dans

la salle, la mine toute réjouie, bien qu'un peu ému.

—Ah! ah! mon brave, fit M. du Chesnay, dès qu'il l'aperçut, quoi de neuf au rapport? Une bonne nouvelle?... Je vois cela à ta figure.

—Ma foi, monsieur, c'est bien vrai, commença le garde, et si nous avons de la chance, nous ferons, je crois, une bonne journée, puisque justement M. Gérald est ici... Mais il faut de la chance.

—Allons, vite au fait! interrompit Octave.

—Eh bien, monsieur, voici: tout à l'heure en faisant ma tournée, j'ai relevé le pied de sept loups, deux grands, très forts, un vieux mâle sans doute et une louve avec cinq petits.

—Tu es sûr?

—Absolument, monsieur. Avec la neige qui est tombée à la pique du jour, il ne faut pas être malin pour reconnaître le pied et même suivre la bande à la trace.

—Je les ai reconduits jusqu'au fourré du Feuillot; et pour bien m'assurer qu'ils n'en étaient pas sortis, j'ai fait le tour jusqu'au bois des Têtes-Noires.

—Aucune empreinte de ce côté pas plus que dans la ligne qui sépare Chauffour du bois Prunier.

—Done, ils n'ont pas bougé depuis ce matin et nous les tenons; il n'y a qu'à cerner le Feuillot.

—Cerner! Cerner! C'est très joli, mon ami, mais nous n'avons pas vingt-cinq fusils à notre disposition.

—Peuh! le Feuillot, c'est grand comme la main, monsieur, cinq ou six hectares au plus. Il suffirait d'être quatre en bordure.

—Et nous sommes déjà trois, acheva Gérald.

—Reste à savoir si nos quatre griffons délogeront une pareille nichée et voudront

même se risquer à l'attaquer.

—Dame, reprit Bernard, c'est la première fois qu'ils chasseront ce gibier-là, ils vont peut-être renâcler. Mais j'irai avec eux, je les appuierai.

Jusque-là Jeanne n'avait rien dit, mais une idée lui trotta par la tête, une idée qui lui avait fait monter aux joues le rouge d'une émotion et d'un désir contenus. Tout à coup, elle murmura timidement:

—Papa, si tu voulais me faire un grand plaisir, tu me permettrais... de vous accompagner.

—Toi, interrompit Gérald. Mais tu ne sais pas ce que c'est qu'une battue aux loups!

—Et vous, monsieur le savez-vous? répliqua-t-elle en le regardant avec son petit air de câlinerie mutine.

—C'est évident, ce sera la première fois de ma vie que je me trouverai en face d'un loup en liberté; mais je suis un homme, moi.

—Les femmes ont autant de courage; quelquefois plus...

—Non, bien sincèrement, ma chère enfant, ça ne serait pas prudent, approuva M. du Chesnay.

—Ce serait une pure folie, Jeanne! renchérit Mme Maupas.

—Oh! je serais si heureuse! supplia la jeune fille en adressant à tout le monde un humble sourire.

Il y eut un petit silence. Puis Mme Maupas poussa un soupir de résignation — c'était un acquiescement tacite.

M. du Chesnay pour se tirer d'embaras, adressa la parole à Bernard; Gérald seul osa soutenir la lutte.

—Voyons, petite soeur, je te répète que c'est impraticable pour toi. Tu ne te doutes pas combien peut être dangereuse une chasse aux loups!... Suppose un peu que toute la bande te débouche dans les

jambes pendant que tu serais en faction sur le bord de la forêt. Que deviendrais-tu?... tu perdrais la tête.

—Non, je leur barrerais la route.

—Les loups attaqués sont quelquefois méchants, surtout les louves qui ont des petits à défendre, comme c'est le cas.

—Je saurai me défendre, va, affirma Jeanne d'un air crâne.

—Tu ne peux seulement pas te charger d'une arme: un fusil serait trop lourd pour toi.

—Je prendrai la carabine Colt... Dis, petit père, tu veux bien? continua la jeune fille en se retournant vers M. du Chesnay.

Le châtelain fit un geste de perplexité.

—Ah! j'ai une idée, reprit Jeanne. Il y a un moyen de supprimer pour moi le danger et de nous mettre ainsi tous d'accord. Nous suivrons la chasse à cheval et ça nous permettra au besoin de poursuivre les loups.

—Ma foi, murmura Octave, l'idée n'est pas mauvaise.

La jeune fille battit des mains, triomphante.

—C'est cela! c'est cela! Tous à cheval! Moi je prends Léo. Il est habitué à moi... N'est-ce pas ma petite tante chérie, c'est convenu? On va envoyer quelqu'un à la Jarrie, chercher mon amazone. Oh! quel bonheur!... Une vraie chasse à courre!...

Une heure après, chacun était à son poste sur les deux lisières du Feuillot où le passage des fauves devait le plus probablement avoir lieu. En effet, l'attente ne fut pas longue. Les loups attaqués vigoureusement par les chiens ne songèrent pas à se défendre et s'avancèrent immédiatement du côté où se trouvaient Gérald et son père.

Malheureusement, l'allée qui séparait le Feuillot du reste de la forêt était fort

étroite. Toute la bande la franchit d'un bond; il fut impossible de viser. Gérald tira cependant; mais, quand on courut à la place, on ne trouva rien qui put faire supposer que la balle avait porté. Le jeune substitut, qui avait mis pied à terre pour fouiller le taillis, alail remonter à cheval, lorsqu'il s'avisa d'un fait extraordinaire:

—Que fait donc Jeanne? dit-il. Elle aurait dû venir au coup de fusil.

—C'est vrai, approuva M. du Chesnay. Attends, je vais m'assurer.

Il porta son cheval au trot jusqu'à l'angle du fourré, d'où l'on apercevait toute la seconde lisière et appela:

—Jeanne! Jeanne!

Pas de réponse.

Gérald arriva à son tour et répéta:

—Jeanne! Jeanne!

Silence absolu.

—C'est trop fort, tout de même! dirent-ils tous les deux à la fois, mordus par la même inquiétude.

A ce moment, Bernard, qui était à pied, sortit du fourré en face d'eux.

—Il ne faut pas vous tourmenter, messieurs, observa-t-il. Mlle Jeanne aime la chasse; quand elle aura vu que les chiens suivaient bien, elle aura filé en avant dans l'espoir d'être au passage des loups à la ligne du bois Prunier.

—Mais c'est une folie, ils y sont déjà. Pour les devancer elle aura dû mettre son cheval au galop de charge. Ah! mon Dieu, pourvu qu'il ne lui soit rien arrivé!

—En tout cas, il n'y a pas à hésiter, reprit Gérald. Elle n'a pas pu prendre d'autre allée que celle de Chauffour. Suivons-la.

Aussitôt le père et le fils s'élançèrent dans cette direction. Leur supposition était juste, d'ailleurs, Jeanne était, en effet, partie de ce côté, mais bien involon-

tairement et parce que son cheval, effrayé du coup de feu de Gérard, s'était emporté et l'avait jeté dans un sentier de traverse, presque parallèle à l'allée de Chauffour et aboutissant, comme celle-ci, à la ligne du bois Prunier. Ce sentier, personne n'eût songé à le prendre, bien entendu, car il était impraticable, surtout à cheval, à cause des branches qui s'entrecroisaient à hauteur d'homme.

Jeanne engagée malgré elle dans cette voie ne perdit pourtant pas son sang-froid. Elle se coucha sur sa selle, de façon à ne pas dépasser le cou de sa monture et s'abandonna, pour le reste, à la Providence. Léo n'écoutant ni le mors, ni la voix continuait à filer d'un train d'enfer.

Tout à coup le cheval s'arrêta net, ce qui faillit faire accomplir à l'amazone un superbe panache. Néanmoins elle se cramponna avec tant de force à la crinière qu'elle parvint à rester en selle.

—Ah! Ah! te voilà calmée, vilaine bête, dit tout bas la jeune fille, ou bien— je te connais—tu te prépares à sauter un fossé.

Et, ce disant, elle eut l'imprudence de relever la tête, pour s'assurer du fait. Mal lui en prit. En effet, juste à ce moment, Léo s'enlevait pour franchir l'obstacle, et une grosse branche qui pendait au travers du sentier, heurtant Jeanne à l'épaule, la désarçonna. C'eût été le salut, si elle eût pu, à cet instant, lâcher tout et se laisser tomber par terre où le tapis de feuilles mortes eût amorti sa chute.

Malheureusement, elle ne put, empêtrée dans sa robe, se dégager à temps de l'étrier et elle resta accrochée par le pied dans la situation la plus critique. La pauvre enfant se vit perdue. Et réunissant toutes ses forces, en cette minute suprême où l'instinct de la conservation enfan-

te les prodiges d'énergie, elle poussa un cri déchirant :

—A moi! au secours!

Ce fut un véritable coup de théâtre.

A peine la jeune fille avait-elle lancé son appel désespéré, qu'un homme s'élança du taillis, et une main de fer s'abatant sur le museau de Léo, cloua sur place, immobile, la bête frémissante.

Jeanne, les yeux mi-clos, près de s'évanouir, devina plutôt qu'elle ne vit ce qui venait de se passer. Elle sentit seulement qu'une main avec d'infinies délicatesses, achevait de la dégager de l'étrier et la déposait doucement sur l'herbe. Alors, elle ouvrit les yeux et vit devant elle un homme de haute taille quoique légèrement voûté, dont une longue barbe grise couvrait la poitrine et dont la chevelure également grisonnante, était maintenue par un feutre de couleur sombre.

Le malheureux—il avait toutes les apparences d'un mendiant—avait les joues creuses, et semblait épuisé par la fatigue et les privations.

L'inconnu se tenait debout à une distance respectueuse de la jeune fille, n'osant ni s'approcher ni l'interroger; et il la regardait avec nue expression de douceur et de tendresse intimidées. Enfin, après un silence qui menaçait de s'éterniser, il se risqua à demander :

—Vous n'êtes pas blessée, mademoiselle? Vous sentez-vous mieux?

—Oui, je vais bien, fit-elle à demi-voix... merci, vous m'avez sauvé la vie au péril de la vôtre, je ne l'oublierai pas.

—C'était si peu de chose, mademoiselle, que je suis prêt à recommencer; mais j'espère n'en avoir pas l'occasion... Savez-vous que vous avez commis une grande imprudence?

—Oh! une imprudence involontaire!... Mais, au fait, où est mon cheval?

—Il vous attend

Tournant la tête, elle vit en effet, Léo qui, rendu à la liberté et, complètement calmé, broutait tranquillement, la bride sur le cou, à quelques pas de là.

—Mauvaise bête, va! murmura-t-elle.

—J'espère que vous ne voulez pas remonter maintenant, dit le vagabond.

—Je n'y tiens pas.

—Cependant, si vous habitez loin d'ici.

—J'habite à la Jarrie ou à Malicorne, comme on veut. Connaissez-vous ça? Vous n'êtes sans doute pas du pays.

—Non, articula-t-il péniblement, je ne connais pas. C'est la première fois que je traverse cette contrée.

—Eh bien, continua Jeanne, l'une est la propriété de mon père, l'autre celle de ma tante Nanie. Mais je ne sais pas laquelle est la plus rapprochée d'ici, attendu que je suis complètement perdue dans cette forêt. Oh! je ne suis pas en peine, je me retrouverai bien. D'ailleurs, on a dû s'apercevoir de mon absence, on va me chercher partout... Tenez, justement, n'entendez-vous pas?

—Si, on a appelé.

—Jeanne! Jeanne! n'est-ce pas?

—Alors... Jeanne, c'est votre nom? murmura le chemineau.

—Mais oui, pourquoi?

—Pour rien! Allons, je vous laisse, puisqu'on vient au-devant de vous, vous n'avez plus besoin de moi.

—Restez, au contraire, je vous en prie! je veux que mon père et mon frère puissent vous remercier, ainsi que vous le méritez.

—Non, non... ma conscience me suffit. Comment s'appelle-t-il votre... père?

—Mon père!... Mais c'est M. du Chesnay, parbleu. En voilà une question!... Ah! bon, je comprends votre curiosité... Et bien, vous n'avez qu'à vous faire indi-

quer le château de Malicorne; vous y serez toujours le bienvenu.

—Peut-être, un de ces jours, fit le mendiant; nous verrons...

—Attendez plutôt l'arrivée de ces messieurs; on distingue déjà le bruit des chevaux... Nous rentrerons ensemble.

—Je vous suis reconnaissant de vos louables intentions, vous avez bon cœur, mademoiselle... Mais, non, je vous le répète, mon heure n'est pas venue... Pour aujourd'hui, au revoir!

Le mendiant salua correctement avec une nuance de paternel attendrissement et disparut dans le taillis.

Déjà M. du Chesnay et son fils n'étaient plus qu'à une faible distance. On ne les voyait pas encore, mais on percevait nettement le choc du sabot de leurs montures sur la terre durcie. Enfin, ils apparurent et en voyant Jeanne debout au milieu du sentier qui tenait tranquillement son cheval par la bride, ils poussèrent un cri de délivrance:

—Ah! Jeannette, petite soeur!... ma chère enfant!... Quelle inquiétude tu nous as causée!... Es-tu tombée!... Es-tu blessée?

Les exclamations et les interrogations se croisaient; la jeune fille ne savait à qui répondre.

—Non, non, fit-elle à tout hasard.

—Voyons, qu'est-il arrivé? reprit Gérard. Léo s'est emporté et t'a emballée dans un sentier impraticable?

—Mon Dieu, oui, tout simplement.

—Comment as-tu pu t'en tirer sans avoir le visage et les mains déchirés?

—Tu vois, je n'ai pas une égratignure; je me suis couchée sur la selle; la tête de Léo me garantissait.

—Et ton cheval s'est arrêté tout seul? demanda M. du Chesnay, ou bien tu es parvenue à le maîtriser?

Jeanne, à cette question, se trouva toute gênée. Après une seconde d'hésitation, elle murmura en baissant les yeux, honteuse de son mensonge

—Je ne sais pas si Léo s'est calmé de gré ou de force, toujours est-il qu'il s'est arrêté par ici et que j'ai pu descendre tout à mon aise.

Gérald hocha la tête d'un air qui signifiait :

—Voilà une explication qui ne me paraît pas bien naturelle.

Tout haut, il dit :

—Tu as peur de remonter maintenant ?

—Oh ! mais non, s'écria la jeune fille ; si tu veux m'aider !...

Le jeune substitut s'empressa de lui offrir la main, et lorsqu'elle fut en selle, ils reprirent à la file indienne le chemin du château. La chasse totalement oubliée, se terminerait comme elle pourrait.

Pendant cette scène, le mendiant n'était pas loin. Néanmoins, tout en percevant vaguement le bruit de la conversation, il ne pouvait pas suivre le dialogue. Lorsque les trois cavaliers furent partis, il ressortit du bois, fit quelques pas dans le sentier et, après avoir longuement regardé la place où il avait accompli son acte de dévouement, il murmura :

—Les desseins de Dieu sont impénétrables. Allons, du courage, je touche au but !

Il allait s'éloigner, lorsqu'il entendit tout à coup, derrière lui, les feuilles mortes bruire sous un pas léger.

Il se retourna et vit en face de lui un grand gaillard, frisant la cinquantaine, maigre, osseux, au visage blafard, à l'oeil sournois.

Le nouveau venu portait une casquette de fourrure, un tricot de laine brune et sous son bras ballottait un fusil à piston sur les cheminées duquel brillaient des

capsules neuves.

—Alors, c'est vous, comme ça, dit-il, qui avez arrêté le cheval et la demoiselle ?

Cette question, posée avec un ton d'extrême dureté, surprit et blessa le mendiant.

—Vous étiez donc là ? répliqua-t-il.

—Faut croire, puisque je vous ai vu.

—Eh bien, oui, j'ai arrêté ce cheval ; et quel mal y a-t-il à cela ?

—Il n'y a pas de mal. Moi, je ne l'aurais pas fait, voilà tout. D'ailleurs, j'aurais pu le faire ; il est passé tout près de moi ; je ne me suis pas dérangé.

—Vous avez eu tort. Si je ne m'étais pas trouvé là, il aurait pu arriver malheur à cette jeune fille.

—La belle affaire, quand elle se serait cassé un bras ou une jambe.

—Vous n'avez pas de coeur.

—Non, pas pour ceux qui me font du mal. Je voudrais voir toute cette race de vipère anéantie.

—Qui ça ?

—Tous les du Chesnay, père et fils... Ah ! vous n'êtes pas du pays, je vois ça à votre costume. Vous ne pouvez pas savoir...

Le mendiant était si ému que, pendant un instant, il lui fut impossible de parler.

—Effectivement, répondit-il enfin, en s'efforçant d'être calme, je ne suis qu'un pauvre diable, un vagabond, un roulant ; je ne sais rien de ce qui se passe par ici. Pourtant...

—Vous allez peut-être les défendre !

—Non ; puisque vous les accusez, ils sont coupables, sans doute. Mais tout ce que je puis vous dire, c'est que cette jeune fille a l'air très doux, très bon...

—Oh ! oh ! Elle vous a donc payé bien cher ?

—Le service que j'ai rendu est de ceux qui ne se paient pas. Pour qui me prenez-

vous ?

—Pour un pauvre diable, c'est vous-même qui l'avez dit ; un pauvre diable qui ne doit pas cracher sur un louis de vingt francs... Lorsqu'on mendie son pain, on n'a pas lieu d'être si fier.

—Vous qui le gagnez honnêtement, sans doute, vous ne devriez pas m'adresser ce reproche. Les circonstances qui m'ont contraint momentanément à cet'e humiliante besogne, sont assez cruelles déjà!...

—Voyons, petit père, ne nous fâchons pas, je vois que vous êtes un brave homme au fond, quoique un peu vif. C'est aussi mon défaut. Mais nous n'allons pas nous prendre aux cheveux pour des gens qui ne nous sont rien, en somme. Tenez, votre besace me paraît bien plate ; votre ventre est peut-être plus vide encore. Vous feriez mieux d'accepter un morceau de pain. C'est de bon coeur, vous savez...

En même temps, le paysan sortit un gros morceau de pain bis qu'il tendit au vagabond.

—Non, merci, dit ce dernier.

—Allons, ne faites donc pas tant de cérémonies, reprit le paysan ; je vois que vous avez faim. Il ne faut pas boudier contre son estomac. Je vous ai choqué ? Eh bien, c'est fini, quoi ! Sans rancune, n'est-ce pas ! Et mangez-moi ça tout de suite !

Le voyageur, qui mourait littéralement de faim, se décida à prendre le pain et se mit à le dévorer à belles dents, gloutonnement. Le paysan le regardait faire en souriant :

—Ça va mieux, hein ?

—Oui, merci ; je vois que vous avez le coeur meilleur que la tête.

—Bien sûr. Ah ! dame, sur les du Chesnay faut pas me contrarier... Si vous étiez du pays... Mais vous n'êtes pas du pays.

—Eh bien ?

—Eh bien, vous sauriez qu'entre eux et Alexandre Gimel, c'est une haine à mort.

—Pourquoi donc ?

—Comment, pourquoi donc ? Vous voudriez que je leur pardonne tout ce qu'ils m'ont fait ? Je suis un honnête homme ; je braconne, c'est vrai...

—Sur leurs terres ?

—Oui, mais je vis tranquillement de mon métier. Qu'on me laisse la paix ! Voilà-t-il pas au contraire, qu'il y a quelques semaines ils se sont imaginé de me faire passer en correctionnelle. J'ai eu une amende et on m'a confisqué mon fusil.

—Je vois que vous en avez un autre.

—C'est mon cousin Amédée qui m'a donné le sien, celui de mon père ne valait rien. Heureusement ! Qu'est-ce que je serais devenu sans cela ?

Tout en marchant ils avaient fait du chemin. Tout à coup, ils se trouvèrent dans une grande allée, longue, à perte de vue.

—Où est-ce, Malicorne ? demanda le mendiant.

—Là ! fit Gimel, en étendant la main dans la direction de l'ouest. Vous avez l'intention d'y passer ?

—Oui et non, j'hésite... C'était pour savoir simplement.

—Allons, moi je vous quitte, reprit le braconnier, je vais à mes affaires. Voilà le jour qui tombe ; j'ai une tournée à faire du côté du Feuillot. Si vous voulez aller à Malicorne, suivez par ici, toujours tout droit.

III

Gérald, dont les quarantehuit heures de congé étaient expirées, quitta Malicorne le lendemain, de grand matin, pour regagner son poste. Quant à Mme Maupas et à Jeanne, elles devaient rester à déjeuner avec M. du Chesnay et retourner à la

Jarrie seulement dans l'après-midi. Mais vers neuf heures du matin, une nouvelle d'une extrême gravité vint tout à coup déranger les projets et jeter le trouble dans la paisible famille.

Ces dames étaient encore dans leurs chambres et M. du Chesnay seul, en bas, dans son cabinet de travail, dépouillait son courrier, lorsque la femme de chambre entra sans frapper, effarée, bouleversée.

—Monsieur, monsieur, on vient d'assassiner Bernard.

—Que dites-vous, Emilie? Vous êtes folle!

—Non, non, monsieur!... C'est Claude, le garde de la Jarrie, qui l'a trouvé tout à l'heure dans la grande allée de Chauffour. Il a couru chercher du secours, deux hommes y sont allés et ont transporté le pauvre vieux dans sa chambre, au-dessus des écuries...

—Il n'est pas mort?

—Non, monsieur, mais il paraît qu'il ne vaut guère mieux.

M. du Chesnay, très impressionné, s'empressa de se rendre à la chambre du garde.

Bernard était étendu sur son lit, le visage blême comme celui d'un mort.

Le garde Claude et Prosper, le palefrenier, lui soutenaient l'un la tête, l'autre l'épaule, tandis qu'une femme de la ferme, agenouillée près de lui, s'efforçait d'étancher le sang qui coulait de sa blessure — un trou large et profond sous l'aisselle.

Tous trois s'écartèrent pour faire place au maître.

—Selle un cheval immédiatement, commanda ce dernier au garçon d'écurie, et va chercher le docteur Chalbert.

Et s'adressant à la femme de chambre qui l'avait suivi, il ajouta :

—Emilie, courez jusqu'à ma chambre,

vous prendrez la boîte à pharmacie dans le placard près de la cheminée. Surtout, dans le cas où ces dames vous interrogeraient, n'allez pas les effrayer, soyez prudente... Dites que Bernard s'est blessé, par hasard, en déchargeant son fusil.

Emilie fit signe qu'elle avait compris et s'esquiva. Néanmoins, lorsqu'elle revint quelques minutes après avec la boîte réclamée, elle était accompagnée de Mme Maupas, très émue.

—Ah! mon Dieu mon Dieu, gémissait la vieille dame, il est arrivé un malheur!...

—Mais non, mais non, ma tante, interrompit M. du Chesnay; Bernard a commis une maladresse, il en a pour huit jours de lit, voilà tout. Tenez, pour le moment, aidez-nous plutôt à faire le pansement.

—Seigneur, une blessure pareille!

—Je vous en prie, ma tante, ce n'est pas l'heure des lamentations, il y a mieux à faire... Passez-moi l'iodyforme et le colodion... Merci!... Lorsque le docteur arrivera, il examinera la plaie; en attendant, ce qu'il faut empêcher, c'est que le sang continue à couler.

Lorsque ce pansement sommaire fut terminé, le blessé parut s'assoupir. M. du Chesnay se pencha à l'oreille de Claude.

—Qui a commis le crime? murmura-t-il à voix basse.

—Qui? Qui? Dame, monsieur, ce n'est pas facile à deviner.

—Avez-vous quelque indice? Bernard a-t-il parlé quand vous l'avez relevé dans l'allée de Chauffour?

—Oui et non... c'est-à-dire que...

—Comment, c'est-à-dire?... Expliquez-vous!

—Pour lui, naturellement, il n'a rien vu, il n'a pas eu le temps de voir; on a dû l'attendre, affûté dans quelque coin, et lui tirer ce coup de fusil par surprise, puis détalier aussitôt après. Tout ce qu'on

peut faire, c'est de soupçonner tel ou tel.

—Pour moi, fit M. du Chesnay, ça ne peut être qu'un braconnier pris en flagrant délit de maraudage !

—Que monsieur me pardonne, répartit Claude, je ne suis pas de son avis. Bernard n'avait pas d'ennemis parmi les braconniers, car il n'a jamais été méchant pour eux.

—Qui voulez-vous que ce soit, mon ami ?

—Monsieur sait comme moi qu'il n'y a pas que des braconniers, mais bien souvent aussi des vagabonds, des rôdeurs, des gens de rien sur cette allée de Chauffour, qui raccourcit beaucoup pour rejoindre la route d'Alligny !

—Quel motif invoquer ? On n'assassine pas sans rime ni raison. Il faut un mobile : le vol, la vengeance... À moins que ce crime ne soit le résultat d'une méprise... Auquel cas... Non, jusqu'à plus ample informé, je m'en tiens à mon interprétation. Votre opinion ne se discute pas... C'est une idée à vous, mon pauvre Claude.

—A moi, moi, et un peu à mon collègue.

—Alors, il a parlé ?

—Non, monsieur ; mais justement, hier, nous avons vu rôder dans le bois un individu de vilaine mine qui, de toute la journée, n'a pas quitté les environs, comme s'il préparait un mauvais coup. Je me souviens que je l'ai fait remarquer à Bernard et qu'il m'a répondu :

—“Où, ce bonhomme-là ne m'inspire pas grande confiance, je le surveillerai. Tu ne trouves pas, Claude, qu'il est drôlement habillé avec sa houppelande et son chapeau pointu et qu'il a des allures extraordinaires ?”

“Bernard me disait cela, je me le rappelle bien, en rentrant, hier au soir à la tombée de la nuit. Ce vagabond à qui il avait parlé d'ailleurs, lui avait raconté

qu'il arrivait de loin, d'Allemagne, je crois, et qu'il venait dans le pays chercher un enfant qu'il avait laissé depuis longtemps.”

Le châtelain semblait rêver. Au bout d'une minute de silence, il répondit :

—Tes soupçons, mon ami, ne reposent sur aucun fondement. Enfin le parquet appréciera... et espérons que son enquête lui permettra de démêler la vérité. Pour l'instant, puisque Bernard dort, laissons-le reposer. L'un de nous va simplement rester pour le veiller.”

—Moi, monsieur ! dit la paysanne.

—Si vous voulez... Nous autres, retirons-nous.

Tout le monde obéit.

Mme Maupas, qui était la plus près de la sortie, se dirigeait vers la porte, lorsque celle-ci s'ouvrit et Jeanne apparut toute pâle.

—Comment, tu étais là ? s'écria la vieille dame.

—Je vous cherchais, balbutia la jeune fille d'une voix que l'émotion étrangeait. Emilie m'a dit que vous étiez ici, je suis venue.

—Tu connais le motif qui nous a amenés ?

—Oui, murmura Jeanne en baissant les yeux avec embarras, Emilie m'a raconté cela, à peu près... C'est affreux !

La vérité, c'est qu'Emilie n'avait rien raconté du tout, mais que la jeune fille se trouvait derrière la porte depuis cinq minutes, qu'elle avait entendu d'un bout à l'autre le récit de Claude.

“Or, qui accusait-on du crime !

“Un vagabond aperçu la veille dans les bois d'alentour.

“Mais ce vagabond n'était-il pas précisément celui-là même qui avait si courageusement risqué sa vie pour arrêter le cheval de Jeanne emporté ?

“ Le signalement donné concordait d'une façon frappante... Nul doute, c'était lui ! Et tout d'un coup, l'idée qu'on soupçonnait cet homme bouleversa la jeune fille autant que la nouvelle même de l'attentat commis contre Bernard.

“ Ce chemineau coupable !... Allons donc !... Est-ce qu'un homme capable d'assassiner un de ses semblables peut risquer sa vie avec la plus généreuse abnégation pour opérer un sauvetage périlleux ? Non... par conséquent, ce mendiant était certainement innocent...

Plus la jeune fille y réfléchissait, plus cette conviction s'affermissait dans son esprit.

En voyant Jeanne figée dans son attitude douloureuse, Mme Maupas s'empressa :

— Voyons, ma Jeannette, ne te laisse pas impressionner !... Tu n'aurais pas dû venir... Eloignons-nous !... Comme tu es pâle ! Es-tu malade ?

— Mais non, ma tante, articula péniblement la jeune fille.

— Qu'as-tu ?

— Rien... rien...

M. du Chesnay intervint :

— J'espère bien que vous ne retournerez pas ce soir à la Jarrie ; il serait imprudent de traverser la forêt aujourd'hui.

Mme Maupas se rangea à cet avis. Mais Jeanne ne répondit pas. Elle avait son idée et, voulait la mettre à exécution coûte que coûte.

Comment s'y prit-elle ? Nul ne fut dans le secret.

Toujours est-il que, vers deux heures de l'après-midi, comme on cherchait Mlle Jeanne partout, on ne la trouva nulle part.

A quatre heures elle rentra tranquillement.

— Eh bien, en voilà une escapade, ma-

demoiselle, s'écria Octave, moitié riant, moitié fâché. D'où viens-tu, s'il te plaît ?

— Tu n'as donc pas pensé, s'exclama Mme Maupas, que ton absence nous causerait de cruelles angoisses ?

Jeanne, confuse, baissa la tête sous les reproches. Puis lorsque l'orage fut passé :

— Cher papa, bonne tante Nanie, dit-elle, je vous demande pardon, mais ce n'est vraiment pas la peine de me gronder pour si peu de chose. Je n'ai pas songé, c'est vrai, à l'inquiétude que pourrait vous inspirer ma disparition : c'est mon seul tort. A part cela, je ne suis pas bien coupable. Je suis allée à La Jarrie tout bonnement, pour soigner mes serins.

— C'était bien utile, en vérité, de te déranger pour cela !

— Evidemment et vous m'auriez ri au nez si je vous avais mis au courant de mes tracas. C'est pourquoi je suis partie sans prévenir personne.

— Allons, n'en parlons plus, puisque c'est fini.

— Et Bernard, comment va-t-il ? interrogea la jeune fille pour changer de conversation.

— Assez bien, répondit Octave. Le docteur Chalbert vient d'arriver, il est près de lui en ce moment. Son opinion est que la blessure n'est pas mortelle, mais exigera beaucoup de soins et que Bernard, vu son grand âge, se rétablira lentement.

Juste à cette minute, le docteur Chalbert entra dans le salon. Il avait laissé son malade dans les meilleures conditions possibles : il confirma donc entièrement son premier diagnostic. Puis, après avoir fait quelques recommandations concernant le blessé et échangé quelques mots avec ses hôtes, il salua pour se retirer.

Mais M. du Chesnay qui avait sur le cœur une arrière-pensée, voulut le reconduire jusqu'à sa voiture ; et lorsqu'ils

furent seuls :

—Voyons, docteur, dit-il, pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu tout de suite de l'évasion de cette malheureuse Hilda?

—Mon cher monsieur, je n'en ai été averti que longtemps après vous.

—L'a-t-on recherchée? demanda le châtelain.

—Mais certainement et très activement. Toutes les investigations sont restées sans résultats.

—C'est désolant, car cette femme est folle.

—Oh! folle, bien peu, interrompit le docteur. Elle allait beaucoup mieux ces derniers temps. Mon collègue de la Charité se demandait s'il n'y avait pas lieu de la remettre en liberté.

—En ce cas, c'est parfait, ajouta M. du Chesnay, elle n'a fait que devancer l'heure fixée par la science.

Le médecin qui paraissait ne tenir que fort médiocrement à poursuivre cette conversation, tendit la main au châtelain :

—A demain! fit-il et veillez à ce qu'on observe mes prescriptions!

—Soyez tranquille... Ah! dites-moi, la justice vous convoquera sans doute pour vous prier de faire un rapport sur la nature de la blessure. Comment présenterez-vous l'affaire?

—En exposant la vérité, parbleu! murmura M. Chalbert. Je dirai que Bernard a été atteint d'un coup de fusil chargé à plomb. Et c'est tout, je n'ai pas à m'occuper d'autre chose.

Octave approuva d'un signe de tête, pendant que le docteur, pressé de s'éloigner, fouettait son cheval.

Le soir deux gendarmes arrivèrent au château pour prendre des renseignements avant de se mettre en campagne. Mais comme la nuit tombait, ils durent se borner à dresser procès-verbal. Les indica-

tions qu'on leur fournit à Malicorne se réduisaient naturellement à peu de chose. Lorsque M. du Chesnay eut dit tout ce qu'il savait, il ajouta :

—Et vous, messieurs, avez-vous de votre côté quelque indice qui vous permette de suivre une piste sérieuse?

—C'est-à-dire, répondit le brigadier, que nous n'avons reçu aucune dénonciation sur la culpabilité de tel ou tel individu. Mais la gendarmerie de l'Yonne nous signale à la date actuelle, le passage dans ces contrées, d'un vagabond qu'on suppose à la solde de l'Allemagne, il est probable que M. le procureur de la République, prévenu du fait, dirigera son enquête dans ce sens.

M. du Chesnay sourit.

—La gendarmerie de l'Yonne, demanda-t-il, vous signale-t-elle aussi que ce vagabond porte un fusil de chasse, et que ce fusil est chargé de plomb de telle ou telle grosseur?

Mais le brigadier ne saisit pas l'ironie et poursuivit, imperturbable :

—Il paraît que cet espion est entré en France par Pagny-sur-Moselle, il y a environ trois semaines et qu'il a poussé l'audace jusqu'à vouloir se faire rapatrier gratuitement. Il se donnait comme soldat français emmené en captivité après la guerre et condamné à la prison pour indiscipline. Mais l'officier municipal, auquel il s'est adressé, n'est pas tombé dans le piège et l'a mis à la porte.

—Ah! murmura Octave rêveur.

—M'est avis, reprit le gendarme, que ce maire aurait dû faire mieux.

—Quoi donc?

Mettre tout de suite cet individu sous les verrous pour l'empêcher de nuire.

—Diable, vous êtes sévère, brigadier, riposta le châtelain.

IV

En réparant La Jarrie, l'architecte de Mme Maupas qui ne trouvait pas dans la vieille habitation bourgeoise les proportions suffisantes pour édifier un semblant de château, avait voulu racheter cette exiguité de dimensions par l'élégance des détails. Il avait fait un chalet, avec un toit en auvent et un balcon en bois rustique.

La chambre qu'occupait Jeanne était à droite au premier étage immédiatement après celle de Mme Maupas, et s'ouvrait comme cette dernière, sur le balcon.

A la suite, il y avait encore une grande pièce qui servait de débarras et où la jeune fille logeait ses serins pendant l'hiver. Une porte-fenêtre permettait également de passer de cette pièce sur le balcon et de descendre de là directement dans le jardin, car le balcon était muni, vers l'une de ses extrémités, d'un escalier extérieur, sans préjudice, bien entendu, de l'escalier intérieur de l'habitation. De cette portefenêtre on avait une assez jolie vue : le regard s'étendait sur une partie de la forêt, après s'être arrêté d'abord sur un vieux débris de muraille tapissée de lierre qui provenait d'une des nombreuses tours formant jadis l'enceinte du château féodal, dont La Jarrie était une dépendance.

Au ras de terre, un trou d'un mètre carré, donnait accès dans l'intérieur de cette tour ; et la voûte du premier étage étant demeurée intacte, on se trouvait, par le fait, comme dans une véritable maison.

Là finissait le petit parc qui entourait La Jarrie et commençait la forêt. Une simple haie, soutenue par une palissade en mauvais état, séparait l'une de l'autre.

Le jour où Jeanne crut de son devoir d'agir en faveur d'un malheureux qui lui

avait rendu service, elle songea tout de suite, pour la réalisation de ses projets, à choisir cette tour, dont l'accès était rendu assez difficile par l'enchevêtrement de ronces.

Six jours s'étaient écoulés depuis la tentative d'assassinat commise sur Bernard : et si déjà le blessé commençait à aller mieux, la justice, par contre, n'était pas encore parvenue à lever le plus petit coin du voile qui recouvrait le mystérieux attentat.

Ne possédant aucune autre piste, les magistrats — Gérard du Chesnay le premier, car c'était lui qui avait été chargé de l'enquête avec le juge d'instruction — s'entêtaient à considérer comme coupable le vagabond suspect signalé par le maire de la frontière lorraine. Les recherches furent donc dirigées dans ce sens.

Mais alors que, auparavant, on avait relevé presque jour par jour le chemin parcouru par le prétendu espion, on avait depuis le matin du crime, perdu absolument sa trace. Cette circonstance d'ailleurs, ne faisait que corroborer les soupçons. Evidemment, s'il n'eût rien eu à se reprocher, le voyageur aurait continué tranquillement sa route comme précédemment, couchant dans les fermes, s'arrêtant dans les bourgades et les villages, pour demander l'aumône. Puisqu'il était devenu invisible, c'est qu'il était certainement coupable. Il n'y avait plus qu'à l'arrêter.

En attendant, le parquet se montrait très énervé de sa déconvenue ; tout particulièrement Gérard qui avait mis son amour-propre à conduire l'affaire rapidement. Pendant ce temps, Jeanne, tour à tour sombre, triste, abattue ou exaltée, endurait le plus affreux des supplices.

— Six jours, donc, s'étaient écoulés depuis l'attentat commis contre Bernard, et,

depuis ce temps, la jeune fille n'avait pas goûté un instant de repos.

—Mais, qu'as-tu, ma chère enfant? interrogeait à toute heure Mme Maupas. Tu es toute pâle! Tu maigris! Un tremblement nerveux t'agite sans cesse!

—Je ne sais pas, je ne ressens aucun malaise particulier, répondait Jeanne en rougissant.

Ce qu'elle avait! Elle fût morte plutôt que de le dire. C'était son secret : il ne lui appartenait pas de le livrer.

Le soir de ce sixième jour, les deux femmes se retirèrent, comme d'habitude, dans leur chambre, vers neuf heures.

Mais Jeanne ne se coucha pas. Elle s'installa près du feu avec un livre et attendit que Mme Maupas fut endormie. Lorsque, l'oreille collée à la serrure, elle perçut le bruit régulier de la respiration lui indiquant que la vieille dame était plongée dans un profond sommeil, elle jeta une mante sur ses épaules, se munit d'une boîte d'allumettes et d'une lanterne et après avoir pris un panier caché dans le bas d'un placard, elle ouvrit tout doucement la porte qui faisait communiquer sa chambre avec la pièce de débarras.

Alors, marchant sur la pointe des pieds, elle traversa cette pièce, ouvrit la porte vitrée qui donnait sur le balcon et descendit dans le jardin par l'escalier extérieur. A voir les précautions que prenait la jeune fille, on eût dit une vieille conspiratrice.

Parvenue au bas de l'escalier, elle hésita une minute, tant la nuit était noire autour d'elle. Puis, courageusement elle s'enfonça dans les ténèbres à travers les massifs. Quand elle eut marché une cinquantaine de mètres, elle se heurta à une haie. Elle s'arrêta une seconde, prêta l'oreille pour s'assurer que personne ne pouvait la surprendre et, écartant les bran-

ches d'épines, elle se faufila en dehors du parc. Elle était à ce moment juste au pied de la vieille tour ruinée. Les mains en avant, elle tâtonna un instant, puis, ayant trouvé l'ouverture qu'elle cherchait, elle s'accroupit et se glissa par la brèche ouverte au milieu des pierres éboulées.

—Vous êtes là, mon bon ami? murmura-t-elle.

—Ah, que vous êtes bonne! répondit une voix brisée.

Tout en allumant sa lanterne qu'elle accrocha à une saillie du mur, Jeanne continua :

—Vous seul êtes bon, et vous jugez les autres par vous-même. Non, je ne suis qu'une égoïste, moi, et je paie bien mal l'immense dette de reconnaissance que je vous dois!

—Oh! que vous me devez!...

—Ne serais-je pas morte sans vous?

—Chère enfant!

—Au surplus, reprit-elle, la cause est entendue, n'est-ce pas? Pour le quart d'heure, il y a mieux à faire qu'à discuter. Je vous apporte votre dîner, vous allez le manger, pour me faire plaisir, tout de suite.

—Rien ne presse, je préfère profiter de votre présence et manger quand vous ne serez plus là — le temps est si long, seul!

—Comme vous voudrez!... Vous vous souvenez d'ailleurs que nous avons aujourd'hui à traiter de graves, de très graves sujets.

Le mendiant redressa sa haute taille et répéta tandis qu'un frisson le secouait :

—Oui, de graves, très graves sujets!

—Vous avez froid? interrompit Jeanne.

—Non, fit-il; grâce aux couvertures que vous avez eu la gentillesse de m'apporter, je me garantis assez bien...

—Pauvre ami! murmura la jeune fille. Voyons, ajouta-t-elle, après une seconde

de silence, parlons sérieusement. D'abord.

—D'abord, je vous dois, ce soir, n'est-ce pas, une réponse sur la décision que je compte prendre ?

—Dites.

—Eh bien, ma chère... demoiselle, ma décision irrévocable est que je ne veux pas faire peser plus longtemps sur vous la responsabilité que vous assumez en me cachant ici.

—Je m'y attendais, soupira-t-elle, mais nous verrons

—Lorsqu'il y a six jours, poursuivit le vagabond, vous m'avez trouvé après une heure de recherches dans un sentier de la forêt et que, m'ayant expliqué l'accusation dont j'étais l'objet, vous m'avez offert de me soustraire aux perquisitions de la justice, je vous ai suivie, parce que j'ai eu peur ; j'ai déjà tant souffert !...

—Ah ! j'ai eu assez de peine à vous entraîner.

—Mais, depuis, j'ai réfléchi. Je ne puis pas, je le répète, engager plus longtemps votre responsabilité ; cette situation a déjà trop duré. Il faut que je m'éloigne. Si on m'arrête, je suis prêt à me soumettre à tous les interrogatoires, à l'emprisonnement préventif, en un mot à tout ce qu'ordonnera le parquet ; car, n'ayant rien à me reprocher, je n'ai rien à craindre de lui.

Lorsqu'il eut achevé, Jeanne se haussant sur la pointe des pieds, posa ses deux mains sur les épaules du vagabond :

—Et moi, dit-elle avec énergie, je m'oppose formellement à votre départ. Ah ! non, non, je ne vivrais plus si je vous savais de nouveau exposé à tomber entre les griffes de la justice ! Un de ces jours nous aviserons, mais pas maintenant !

Le mendiant poussa un soupir de découragement et demeura silencieux.

—Pourtant, continua la jeune fille, je

consentirais peut-être à vous rendre votre liberté, mais à une condition, une seule...

—Laquelle ?

—C'est que vous me promettiez d'aller dire de suite aux magistrats que vous connaissez le coupable, qu'il se nomme de telle façon, qu'il habite à tel endroit, que vous en êtes sûr, puisque vous avez été témoin de son crime...

—Ce que vous me demandez là est impossible, vous le savez, répondit le vieillard. Le hasard, il est vrai, m'a fait assister à la tentative de meurtre dont Bernard a failli être victime. Mais celui qui l'a commise avait eu pitié de moi quelques heures auparavant ; j'avais faim quand je l'ai rencontré dans la forêt ; il l'avait deviné et m'avait offert généreusement la moitié de son souper. Lorsqu'après avoir accompli son forfait, il se retourna et me vit près de lui, il eut peur. Je ne lui lançai que ce seul mot : lâche ! Et il recula. Il eût pu me tuer alors, — il avait un fusil, je n'avais qu'un bâton — pour faire disparaître le seul témoin de son action infâme ; mais il me dit simplement :

“ C'est toi qui me traites de lâche, toi qui as mangé mon pain ! ”

A mon tour, je reculai et je baissai la tête.

“ Ecoute, reprit l'assassin, ta vie est entre mes mains, mais je ne veux pas abuser de ma supériorité : je vais seulement te demander quelque chose.

—Quoi ?

“ Voici ; tu as accepté mon pain quand tu tombais de fatigue, et que tu mourais de faim. En revanche, tu “oublieras” ce que tu viens de voir, nous serons quittes ! Jure-le.

“ Et je le jurai. J'eus tort peut-être ; mais le serment est fait ; je le tiendrai.

Jeanne étouffa un soupir de résignation.

—Allons, fit-elle, il n'y a plus qu'à attendre du ciel ou de la clairvoyance des magistrats le dénouement de la situation. Mais je ne suis pas engagée par serment, moi, je puis éclairer leur perspicacité.

—Ne faites pas cela, je vous en prie, s'écria le mendiant,, je serais désolé...

—Je ne promets rien, je verrai...

Après un court silence, le vagabond reprit :

—Vous oubliez que je vous dois, pour ce soir, une autre explication, une confiance plutôt?

—J'allais vous rappeler votre promesse, car, depuis trois jours, cette perspective est un vrai cauchemar pour moi. Parlez donc vite.

Le vieillard se recueillit une minute et, après avoir regardé longuement la jeune fille, il dit, d'une voix qui tremblait :

—Vos souvenirs, mademoiselle Jeanne, remontent-ils loin, bien loin? Vous rappelez-vous à quelle époque, à la suite de quels événements, vous êtes venue dans le pays?

—Non, reprit la jeune fille, j'avoue sur ce point mon ignorance... Je ne saurais rien ou presque rien de mon enfance si quelqu'un ne s'était chargé récemment de m'éclairer.

—Ah! quelqu'un s'est chargé...

—Oui, le voile a été déchiré, partiellement, du moins : et ce mince rayon de lumière m'a permis de préciser, de coordonner des réminiscences vagues que je n'aurais pas été certaine, autrement, de pouvoir attribuer au rêve ou à la réalité. Voilà comment...

—Et ces réminiscences vagues, interrogea le vagabond, à quelles circonstances se rapportaient-elles?

—Elles se rapportaient à deux ou trois faits, les plus marquants sans doute, de ma toute première jeunesse... D'abord,

j'étais dans une grande ville où il y avait beaucoup de bruit et beaucoup de monde.

—Et encore, demanda le mendiant.

—Encore!... je me rappelle qu'un soir, j'ai quitté cette grande ville pour venir habiter Malicorne ; puis, qu'une méchante femme, quelque temps après, ayant voulu m'emmener, je fus conduite chez tante Nanie que je n'ai plus quittée depuis.

—La personne qui s'est chargée de vous faire connaître votre passé ne vous a rien révélé de plus? ajouta le vagabond.

—Si, si, fit-elle les larmes aux yeux. Attendez, je ne puis plus...

Il y eut une minute de silence.

Après quoi, Jeanne poursuivit :

—Je m'étais crue jusqu'alors la fille de M. du Chesnay, la soeur de Gérald. Ce fut pour moi une surprise bien pénible quand Gérald m'apprit le contraire...

—Ah! c'est lui?...

—Lui-même. Ce jour-là, il m'expliqua tout. Ma mère était morte, dit-il...

—Dieu seul le sait, interrompit le mendiant.

La jeune fille eut un geste de défiance irritée et s'arrêta net.

—Achevez, ma chère enfant, supplia le vagabond. M. Gérald ne vous parla-t-il pas de votre père?

Cette question était posée avec tant de douceur, tant de délicatesse, que la jeune fille hésita.

—Si, répondit-elle enfin, Gérald m'a dit que mon père m'avait confiée à M. du Chesnay a umoment de partir pour la guerre, avec l'espoir de me reprendre bientôt, mais qu'il n'était jamais revenu.

—Et jamais vous n'avez espéré qu'il reviendrait, votre père?

—J'étais gâtée, choyée, entourée d'affection, dans la famille qui m'avait adoptée, je ne pensais pas souvent au passé. Cependant, j'aurais été heureuse, oh! oui,

bien heureuse de pouvoir presser mon père dans mes bras!

z

Le mendiant s'était efforcé jusque-là de paraître calme. Mais à ce moment, de grosses larmes d'attendrissement roulèrent sur ses joues. Pourtant, il eut encore l'énergie de demander :

—M. Gérard a-t-il prononcé le nom de ce pauvre père que la guerre avait séparé de son enfant?

—Oui, répondit-elle, je sais que je m'appelle Jeanne Larcher.

—Jeanne Larcher! répéta le vagabond. Combien de fois ce doux nom de Jeanne murmuré pendant mes longues nuits d'insomnie ou les rudes travaux du baigne, n'a-t-il pas soutenu mon courage et ranimé mon espoir! Ah! sans lui, sans la chère créature qu'il évoquait, que serais-je devenu?

“ L'épreuve était si lourde que je commençais à douter de la justice de Dieu... Mais, non, l'épreuve est terminée, Dieu a eu pitié, puisqu'il permet que je sois enfin réuni à mon enfant!”

La jeune fille s'était reculée, épouvantée, l'oeil hagard, prise soudain d'une peur atroce; la peur que ce mendiant ne fût réellement un être dangereux ou ne fût devenu fou.

—Ma fille chérie, continua l'exilé, tu as dit que tu serais heureuse de presser ton père dans tes bras. Eh bien, ton désir est exaucé. Viens sur mon coeur?... Non? tu t'éloignes! Je te fais horreur? Tu ne me reconnais pas? Me reconnaître! Comme si c'était possible!... Tu me repousses?... Hélas! c'était inévitable... Un individu qui court les chemins en mendiant son pain! Un vagabond ridiculement affublé de vêtements loqueteux!... Faire de cela ton père! Oh! j'aurais dû prévoir cette réulsion toute naturelle!... Mon enfant! Ma chère petite Jeanne!... J'ai pourtant

là de quoi prouver vingt fois que je suis Eugène Larcher, ton père... Octave du Chesnay, s'il était ici, n'hésiterait pas, lui... Mais j'aurais voulu que toi, tu me reconnusses... naturellement; j'aurais voulu que l'impulsion de ton coeur seule te jetât dans mes bras sans hésitation, sans crainte, sans restriction.

Le vieillard prononçait d'une voix sourde ses phrases hachées par l'émotion.

Et pendant ce temps-là, Jeanne anéantie, défaillante, se cramponnait, les doigts crispés, aux saillies de la muraille pour ne pas tomber.

—Ah! mon Dieu! mon Dieu! soupira-t-elle.

Un frisson d'angoisse la secouait.

Puis, tout à coup, un élan irrésistible la poussa vers le mendiant.

—Mon père, murmura-t-elle, mon pauvre père, je vous crois!

Et elle éclata en sanglots.

Le visage du malheureux exilé s'épanouit. Il prit les mains de la jeune fille, mit sur son front un long et tendre baiser, et lorsqu'elle fut calmée, il ajouta :

—Ecoute-moi, maintenant. Je veux que tu saches ce qu'a été la vie de ton père depuis le jour où cette guerre néfaste l'a forcé de t'abandonner.

Il raconta rapidement sa triste odyssée, les souffrances de la captivité, les tortures du baigne; puis son évasion au bout de quinze ans de geôle et son lent acheminement vers la frontière de France. Cette frontière une fois franchie, il espérait qu'il allait trouver partout secours et protection. Cruelle désillusion! Ses compatriotes, eux aussi, le repoussaient comme un paria. C'est alors qu'il avait résolu de terminer son voyage à pied.

A ce point, Jeanne l'interrompit :

—Pourquoi, de Pagny, n'avez-vous pas écrit à papa... à M. du Chesnay? Il serait

allé vous chercher ou vous aurait envoyé de l'argent..

—J'y ai pensé, ma chère enfant ; après réflexion, je me suis abstenu. Cette réapparition après quinze ans d'absence était tellement anormale, inexplicable, que j'ai craint qu'on ne m'accusât de supercherie. De plus, il ne me déplaisait pas d'arriver à l'improviste dans ce pays où j'espérais bien, en effet, te rencontrer.

—Me rencontrer, acheva Jeanne, comme on se rencontre dans les romans.

—J'avoue que les circonstances furent extraordinaires. Mais je m'en félicite, puisqu'elles m'ont donné l'occasion d'apprécier la bonté, la générosité de ton cœur.

—Seulement, objecta la jeune fille, si vous aviez traversé la France en chemin de fer au lieu de la traverser à pied, un bâton à la main, on ne vous accuserait pas aujourd'hui d'avoir tenté d'assassiner Bernard... Pauvre justice!

—Bah! reprit Larcher, au bout d'une minute de silence, à la grâce de Dieu! tout s'arrangera.

Ils se turent tous les deux et restèrent un instant absorbés dans leurs pensées.

Enfin le père reprit :

—Ma chère enfant, il est temps de te retirer.

—Jamais, par exemple! s'écria-t-elle.

—Tu ne peux pourtant pas passer la nuit ici. Ce serait pour toi une fatigue inutile et d'ailleurs une imprudence : ton absence serait remarquée.

Jeanne fit un signe de dénégation énergique.

—Alors, continua Eugène Larcher, tu vas me forcer à compromettre le succès de tes fameux plans. Si tu ne consens pas à regagner ta chambre tout de suite, je vais me promener à la barbe des gendarmes.

—C'est affreux, voyons, de me placer

dans une pareille alternative ; ou vous laissez ici exposé au froid pendant que j'irai, moi, me dorloter dans un lit bien chaud, ou...

—N'as-tu pas trouvé tout naturel d'agir ainsi depuis six jours?

Elle baissa les yeux et ne put rien répondre à l'objection.

—Ah! te voilà prise! murmura l'ancien forçat. Va, ma chère mignonne, ton silence ta ton embarras me causent plus de joie que toutes les mauvaises raisons que tu pourrais imaginer pour expliquer tes nouvelles dispositions. C'est un aveu! Ne t'en défends pas. Et il m'est si doux, cet aveu!

Jeanne n'osait ni lever les yeux ni parler.

—Allons, continua Eugène Larcher, suis mon conseil ; rentre et couche-toi. Demain, nous verrons à aviser.

Elle hésita une seconde encore, puis se décida.

—Au revoir, mon père, dit-elle en tendant ses joues au mendiant. Demain, en effet, nous agirons ; j'agirai plutôt, ajouta-t-elle entre ses dents.

V

Jeanne, dès son lever, fut trouver Mme Maupas.

—Tante Nanie, dit-elle, veux-tu que nous allions à Cosne aujourd'hui?

—A Cosne! Pourquoi faire?

—Tu disais l'autre jour que tu avais une foule de choses à acheter...

—Sans doute, mais ces acquisitions ne pressent pas à la minute, et je ne vois pas pourquoi, aujourd'hui qu'il fait si froid, nous nous exposerions...

—C'est que, interrompit la jeune fille, je serais contente de voir Gérard, j'ai quelque chose à lui dire.

—Fi, mademoiselle. Une intrigue des cachotteries! Cela m'inquiéterait presque, si Gérald n'avait été ton... frère avant d'être ton fiancé.

—Oh! mon fiancé! soupira Jeanne.

—Pourquoi pas? Tu le rendrais, si heureux, le pauvre garçon!

—Vrai?

—C'est peut-être moi qui te l'apprends, fine mouche! Ose donc prétendre que tu ne sais pas à quoi t'en tenir sur ses sentiments!

—Que me parles-tu de cela, maintenant, tante Nanie? reprit-elle; puisque j'ai promis à Gérald de réfléchir!

—C'est qu'il trouve, ma chérie, que tu... réfléchis un peu longuement. Mets-toi à sa place, tu comprendras son impatience

—N'avons-nous pas le temps de songer à l'avenir?...

—Voyons, murmura la vieille dame, qu'as-tu à communiquer à Gérald?

—Ça, je ne puis te le dire, c'est un secret.

—Un secret pour moi! Et pas pour lui.

—Oui, c'est un secret... professionnel, dit la jeune fille avec un air de fierté. Tu comprends?

—Non.

—Ça ne fait rien, ma petite tante chérie, tu viendras à Cosne avec moi, n'est-ce pas? et tu me laisseras voir Gérald seule, toute seule... il le faut... secret professionnel.

—Allons, acquiesça Mme Maupas, avec une soupire de résignation, je n'ai plus qu'à m'incliner...

Les deux femmes montèrent en voiture aussitôt après le déjeuner.

En arrivant à Cosne, Jeanne dit :

—Veux-tu me conduire jusqu'au palais de justice, tante Nanie? Tu reviendras m'y chercher dans une heure, lorsque tu auras fait tes courses.

—C'est entendu, ma chère enfant, je te laisse à tes affaires, approuva Mme Maupas, avec une pointe d'ironie.

En se trouvant seule dans le vestibule de cette lourde bâtisse blanche qui abrite le tribunal de première instance de la ville de Cosne, Jeanne, malgré le peu de solennité du monument, fut, tout de même quelque peu intimidée. Enfin, elle avisa le concierge et lui demanda si M. du Chesnay était à son cabinet.

—Oui, mademoiselle, mais il y a quelqu'un. Si vous voulez vous asseoir, en attendant, ce ne sera pas long, je pense. Faut-il dire votre nom?

—Non, non, c'est inutile, je ne su's pas pressée.

On la fit entrer dans une grande pièce nue, froide, qui servait de salle des pas perdus, et vide en ce moment, attendu qu'il n'y avait pas d'audience ce jour-là. Le cabinet du substitut était au bout de cette pièce. Un quart d'heure se passa; puis Gérald apparut sur le seuil, reconduisant son visiteur. Dès qu'il aperçut la jeune fille, il eut un sursaut de surprise inquiète.

—Toi, ici, Jeanne! s'écria-t-il, qu'est-ce qui t'amène, mon Dieu? Mais au fait, je suis peut-être indiscret. Est-ce à moi d'abord que tu en veux?

—Parfaitement. J'en veux à M le substitut du procureur de la République.

—En ce cas, mademoiselle, donnez-vous la peine d'entrer par ici. Asseyez-vous là, dans ce fauteuil, près du feu... Mais, voyons, Jeanne, qu'est-ce qu'il y a? Tu as un air de mystère!... Tu n'es pas, au moins, messagère de quelque mauvaise nouvelle?... Mon père ne serait pas malade?...

—Non, sois tranquille à cet égard. J'ai vu mon... ton père hier; il se porte fort bien.

—Ma tante, peut-être?
—Ta tante est en ville, en train de faire des emplettes.

—Qu'est-ce donc, alors?

—Eh bien, reprit gravement la jeune fille, il s'agit simplement d'un service, d'un grand service que l'amie, la soeur de M. Gérard du Chesnay vient demander à M. le substitut du procureur.

—C'est un piège que tu veux me tendre là, ma chérie!! Tu sais que M. le substitut et M. du Chesnay sont deux hommes distincts, que les relations, les amitiés de l'un ne doivent jamais influencer les décisions de l'autre.

Jeanne n'était pas familiarisée avec les roueries de la diplomatie; elle se mit tout de suite à supplier:

—Mon petit Gérard, tu me rendrais si heureuse!... Si tu savais? Une chose dont dépendra ma vie entière!...

—Oui, oui réfléchis bien avant de répondre... C'est ma vie qui est entre tes mains!... Ah! mon Dieu, mon Dieu, est-ce possible de souffrir ainsi?...

—Allons, ma chère enfant, calme-toi! fit Gérard décontenancé. Qu'est-il survenu tout à coup dans ta paisible existence!

—Si tu savais, mon ami, si tu savais!

—Je ne sais pas, justement... Voyons explique-toi! Ne me laisse pas dans cette épouvantable perplexité.

—Promets-moi donc!

—Que veux-tu que je te promette ma chérie? Puis-je m'engager au hasard, en aveugle? Suis-je certain que ta requête ne sera pas en contradiction avec mon devoir? Non, je risquerais de ne pas pouvoir tenir ma parole, je ne veux pas...

Il y eut un silence; puis Jeanne, se levant, vint s'asseoir près du jeune homme.

—Autrefois, murmura-t-elle de son ton le plus câlin, tu ne cherchais qu'à me faire plaisir.

—Mais c'est encore mon seul objectif, ma chère mignonne.

—Quand ton devoir ne s'y oppose pas. C'est bien facile de se retrancher derrière son devoir...

—Tu devrais pourtant comprendre qu'en acceptant la situation que j'occupe, j'ai assumé certaines responsabilités vis-à-vis de la société.

La jeune fille fit une petite moue d'ennui.

—Gérard, reprit-elle, tu m'aimes bien encore un peu?

Le substitut soupira

—Ah! si je t'aime!... Mais il me semble, d'ailleurs, que je n'ai pas attendu la présente occasion pour te le dire, ajouta-t-il visiblement ému.

—C'est vrai, un jour, je me souviens... Ne parlons par de cela maintenant!

—Parlons-en, au contraire, et puisque tu as si bonne mémoire, rappelle-toi l'engagement que tu avais pris...

—Méchante!... Penserai-tu à m'imposer un ultimatum: que je remplisse d'abord mes engagements pour que tu t'engages à ton tour?

—Oh! loin de moi, Jeannette, une pareille pensée! Je en veux pas devoir ma femme à un vil marchandage.

—Eh bien, tiens, interrompit tout à coup la jeune fille, jouons carte sur table... Je vais tout dire... Tu agiras ensuite ensuite pour le mieux, comme j'ai fait.

—J'écoute, dit Gérard en essuyant la sueur qui perlait à son front.

—Ce n'est pas à moi de t'apprendre, n'est-ce pas? poursuivit Jeanne, les diverses circonstances grâce auxquelles le mystère le plus absolu plane encore sur la récente tentative de meurtre commise contre Bernard.

—Tu es cruelle, ma chère amie, mais enfin la vérité m'oblige à confesser que

jusqu'à présent, en effet, le succès n'a pas couronné nos efforts.

—La justice — toi, le premier — ne trouvant personne à accuser dans le pays a porté ses soupçons sur un vagabond, aperçu la veille dans les bois de Chaufour.

—C'est exact et tout porte à croire effectivement, . . .

—Donc, bien convaincus de la culpabilité de ce vagabond, vous avez mis immédiatement en campagne toutes les brigades de gendarmerie des alentours dans l'espoir de l'appréhender. Et vous n'avez rien trouvé.

—Nous n'avons rien trouvé ; c'est juste.

—Ça ne me surprend pas. Ce malheureux a été caché, caché par moi dans un lieu où je défie bien toutes les gendarmes de la Nièvre de le dénicher.

Le substitut se leva comme un ressort qui se détend .

—Tu as caché cet individu ? Toi, toi, tu as fait cela ? Mais tu es folle, Jeanne ! Ignores-tu donc que tu deviens, par le fait, complice de cet homme, complice d'un crime odieux ?

—Ah ! c'est possible, fit la jeune fille d'un air plus étonné qu'effrayé. En tout cas, je ne savais pas . . .

—Que tu le saches ou non, ma pauvre enfant, ton acte n'en est pas moins répréhensible. La justice est pour tout le monde. Que l'on vienne à connaître ce détail, tu es arrêtée, oui, arrêtée . . . Mais pourquoi as-tu fait cela, mon Dieu, pourquoi as-tu fait cela ?

—Je te le dirai, si tu veux bien me laisser achever.

Gérald se rassit dans une attitude accablée

—Eh bien, continua Jeanne, j'ai fait cela parce que la veille du jour où Bernard a été frappé, cet individu que vous accusez du crime avait risqué sa vie pour

sauver la mienne. Mon cheval emporté venait, après une course folle, de me désarçonner. Le pied pris dans l'étrier, j'allais être traînée et tuée infailliblement, quand un homme s'est jeté à la tête de la bête affolée, l'a arrêtée net et m'a déposée sur l'herbe de ce sentier où vous m'avez trouvée quelques minutes plus tard. Cet homme n'était autre que votre soi-disant assassin. Il m'a semblé qu'un tel dévouement méritait une certaine reconnaissance. Voilà pourquoi, le lendemain, quand j'ai entendu dire qu'on soupçonnait ce mendiant, je suis allée le chercher, moi toute seule dans la forêt. J'ai eu le bonheur de le rencontrer et je l'ai mis à l'abri de vos gendarmes. Ai-je mal fait ? . . .

—Non, murmura Gérald.

—Je ne me suis pas occupée de savoir, reprit Jeanne, si cet individu était coupable ou non. Je ne songeais d'abord qu'à payer ma dette envers lui. Mais au fond de ma conscience, une voix me criait qu'un homme capable de tant d'héroïsme ne pouvait être un assassin.

Le substitut ébaucha un geste de scepticisme.

—Et j'avais raison, ajouta la jeune fille en s'animant.

—Je veux bien le croire, fit Gérald en souriant, je crois tout ce qu'on me raconte, même les choses les plus invraisemblables.

—Mon récit n'est peut-être qu'un tissu de mensonges ?

—Je n'en conteste pas un mot.

—Eh bien, oui, poursuivit Jeanne, j'avais raison, ce pauvre malheureux est innocent, d'abord parce qu'il n'a jamais eu de fusil à sa disposition, ensuite . . .

—Oh ! ça suffit., interrompit Gérald ironiquement.

—Non pas, répartit la jeune fille. Quand on a affaire à des entêtés comme vous, il

ne suffit pas de prouver qu'on ne peut pas être coupable. Il est bon de démontrer qu'un autre est coupable, qu'un autre a été pris en flagrant délit... Or, c'est le cas de mon protégé. Il a vu l'assassin commettre son crime, et...

—Il n'avait qu'à venir le dénoncer : c'était la meilleure manière de se disculper lui-même.

—Sans doute, mais il avait reçu du meurtrier un grand service : en échange, il a promis le secret...

—Voilà un échange malheureux ! dit Gérald avec son même sourire ironique. Jeanne se tut, désorientée.

Ce parti pris de scepticisme lui était atrocement pénible et elle se demanda si elle aurait le courage d'achever son récit.

—Je te remercie de tous ces détails, dit le substitut. Voilà qui va permettre à l'instruction d'entrer dans une phase plus décisive.

La jeune fille s'éroula sur une chaise et se mit à sangloter.

—Ma pauvre Jeannette, je suis désolé de te causer tant de chagrin. Mais je ne peux cependant pas agir contre ma conscience, contre mon devoir. Mets-toi à ma place ! Quelle ligne de conduite adoptera's-tu ?

—Je ne sais pas, la situation est de celles qui ne se dénouent que par des coups de tête... Ah ! Gérald, tu ne connais rien encore !!

Pour le coup, le visage du substitut exprima le plus complet effarement.

—Je ne connais rien ! Je ne connais rien !! répétait-il, après tout ce que tu m'as raconté !

—Non, tu ne t'imagineras jamais ce qu'il te reste à apprendre... Quel âge avait mon père lorsque la guerre éclata ? Pourrais-tu te rappeler approximativement ?

—Ma foi, je ne l'ai jamais su, répondit le jeune homme très intrigué. Néanmoins, je crois me souvenir qu'il s'était marié fort jeune, et, d'autre part, tu n'avais, à cette époque, que quatre ans et demi.

—Pauvre père, murmura Jeanne, les années d'exil et de baigne sont donc bien terribles pour l'avoir vieilli de la sorte !

Le substitut fixa sur la jeune fille un regard plein d'angoisse, comme ceux qu'on laisse tomber par pitié sur les fous.

Mais Jeanne soutint ce regard avec beaucoup de tranquillité.

Alors le jeune homme craignant d'avoir été dupe de ses sens, dit à tout hasard :

—Je ne comprends pas.

—Moi non plus, répliqua-t-elle, je ne comprenais pas d'abord, tant ce que j'entendais était loin de ma pensée ! Cependant, peu à peu, la lumière se fit dans mon esprit. Je me souviens de tout ce que tu m'avais révélé, il y a quelque mois, sur ma naissance, ma famille, mon arrivée à Malicorne. La concordance de ces diverses révélations me frappa jusqu'à l'évidence. Et quand le pauvre vagabond s'écria : " Je suis Eugène Larcher ; je suis ton père ! " je ne songeais pas une minute à en douter. Oui, mon père, échappé par miracle aux balles prussiennes et qui, après quinze ans d'exil, vint à pied d'Allemagne pour chercher sa fille !

Gérald se leva avec un geste d'effroi auquel succéda un grand éclat de rire moqueur.

—Ma pauvre Jeanne, murmura-t-il, dans quel guêpier t'es-tu fourvoyée ! C'est un roman, un vrai mélodrame de théâtre populaire que tu me contes-là ! L'as-tu rêvé ? Ou te l'a-t-on fourré dans la tête ! Je ne saurais le dire ; mais, je te le répète, c'est de la pure fantaisie. Il faut que tu sois folle, ou que cet individu soit fou lui-même, à moins qu'il ne soit un très ha-

bile charlatan ayant voulu abuser de ta naïveté! Etrange manière, en tout cas, de reconnaître le service que tu lui as rendu!

La jeune fille demeura bouche close, décontenancée. Néanmoins, elle se ressaisit vite et de nouveau affirma sa croyance avec courage :

—Cet homme est mon père, Gérald, je le sens. Et en le niant, tu ne cherches qu'à te donner le change, parce que l'évidence te blesse, que la réalité t'importune !

—Je ne vois pas pourquoi...

—Cette résurrection peut gêner tes projets.

—Oh! Jeanne, murmura le substitut d'un ton de reproche, as-tu réfléchi à tes paroles? Me prêter à moi, ton frère, ton ami le plus dévoué, de pareils sentiments! En quoi donc, d'ailleurs, ton père — si toutefois c'est lui — en quoi ton père serait-il un obstacle à mes projets?

—Pardon, balbutia la jeune fille en cachant de ses mains ses yeux pleins de larmes, pardon, mon ami, je ne suspecte pas tes intentions... Mais, tout à l'heure, tu t'es montré si froidement sceptique, que j'avais cru... que... je ne savais plus que penser.

Il y eut un court silence. Puis Jeanne demanda :

—Que comptes-tu faire?

—Mon devoir, parbleu, grommela le substitut entre ses dents.

—Qu'est-ce à dire?

—Un crime a été commis. Forcément quelqu'un en est l'auteur. Or, l'opinion publique désigne comme tel un vagabond dont la police nous dit que c'est un malfaiteur dangereux. Qu'en conclure? Sinon que, pour une fois, l'opinion publique semble avoir été juste.

—Gérald, je t'en conjure, ait pitié d'un pauvre homme qui, après avoir passé quinze ans loin de sa patrie, vient de re-

trouver sa famille et qu'une triste méprise accable, au moment où il croit jouir du repos!...

—J'ai une consigne, il faut que je l'observe !

—Le coeur est plus fort que toutes les consignes, Gérald !

M. du Chesnay secoua la tête.

—Non, fit-il en se raidissant, j'irai jusqu'au bout.

—Tu ferais arrêter cet infortuné?

—Oui.

—Tu le traînerais devant le tribunal ! Et moi, je serai la fille d'un assassin !

—Si cet homme n'a rien à se reprocher, comme tu le prétends, balbutia le jeune magistrat, il se disculpera facilement

—Le saura-t-il se disculper? Le voudra-t-il, puisqu'il a refusé de me livrer, à moi, le nom du coupable?

—L'innocence éclate toujours tôt ou tard.

—Peut-être, mais après des débats dont la boue laisse une tache ineffaçable sur ceux qui les subissent. Et que mon père soit condamné parce qu'il vous faut une victime ; qu'il soit absout faute de preuves, il n'en restera pas moins le héros tristement célèbre du drame de Malicorne.

—Hélas! je n'y puis rien changer, fit Gérald la tête basse.

—Tu peux tout, au contraire, répliqua la jeune fille. Dirige les perquisitions d'un autre côté, fouille le pays, remue ciel et terre ; tu finiras bien par découvrir la vérité... Mais, de grâce, je t'en supplie, évite-nous ces souillures... Non?... Tu refuses!... Tu persistes dans ton entêtement?

—Je vois devant moi un coupable... présumé. Il faut que je l'atteigne d'abord.

—C'est bon, s'écria Jeanne exaspérée, tu chercheras longtemps avant de l'at-

teindre.

—Je pense, au contraire, que je ne chercherai pas longtemps ; ta confiance renferme des indications précieuses.

La jeune fille, se levant avec un geste de colère, se dirigeait vers la porte, lorsque celle-ci s'ouvrit :

—Je ne suis pas indiscret, mes enfants ? demanda Mme Maupas.

—Ah ! ma tante, quelle bonne surprise ! dit Gérard en changeant aussitôt de ton...

—Ça va bien ? interrogea la vieille dame... Je ne connais pas, mes amis, l'objet de votre discussion, mais tout de même, vous en faites un tintamarre ; on vous entend de chez le concierge.

—Oh ! !fit celui-ci, nous parlions de choses... insignifiantes. En dernier lieu, le crime de Malicorne était en cause : nos opinions, sur ce sujet, sont, en effet, quelque peu divergentes.

—A propos ! rien de neuf, toujours ? questionna Mme Maupas.

—Absolument rien,, ma tante, répondit le jeune homme.

—Tant pis !... Eh bien, ma chère petite, reprit la vieille dame, si tes communications sont achevées, nous allons dire au revoir à M. le substitut et regagner La Jarrie.

—Tu n'as plus de courses à faire ? insinua la jeune fille.

—Aucune... A bientôt, Gérard ! Viendras-tu passer la journée, dimanche ?

—Je ne sais pas, ma tante, répartit le jeune magistrat. Ça dépendra de mon travail, des événements...

—Evidemment, tu n'es plus ton maître.

Les deux dames sortirent. Le substitut les accompagna jusqu'à la rue. Puis une fois rentré dans son bureau, la tête dans ses mains, il essaya de voir clair dans l'imbroglio où il se débattait depuis une heure.

PLUS FORT QUE LA HAINE

I

—Eh bien, comment ça va ? dit Léon Gimel en poussant la porte de la maison où son père, sur un coin de la table, achevait de déjeuner d'un morceau de pain et de fromage.

—Pas mal ! Et toi ? grogna le braconnier, trouves-tu de l'ouvrage ?

Depuis que Léon avait été remercié par son patron, il faisait la navette entre la Renauderie et les petites villes voisines, cherchant à se caser dans une autre étude de notaire ; mais, jusqu'à présent, ses démarches n'avaient pas abouti.

Et ce n'était pas sans un certain sentiment d'aigreur qu'Alexandre, après un nouvel échec, voyait son fils revenir s'installer au foyer et partager son pain.

Ce jour-là, Léon, sans daigner répondre à la question acerbe du braconnier, s'assit, prit un morceau de pain et se mit à manger, l'air sombre et préoccupé. Puis, au bout d'un instant, il demanda :

—Bernard, le garde du château, comment se porte-t-il, aujourd'hui ?

—Est-ce que je sais ? bougonna le père.

—On dit qu'il s'en tirera.

—Possible.

—Et l'assassin on ne l'a pas encore pris ?

Alexandre Gimel se leva, un flot de sang aux pommettes, z

—L'assassin ! l'assassin ! répéta-t-il. Non, on ne l'a pas encore pris. Qu'est-ce que ça te fait ?

—Au fond, pas grand'chose, c'était pour savoir seulement... Je serais heureux de le connaître... Ce doit être un malin, cet individu-là, qui tire un coup de

feu sur un autre, en plein jour, sur un chemin fréquenté et qui trouve ensuite le moyen de disparaître sans laisser de trace!...

—Bien sûr que c'est un malin! ricana le braconnier en se rasseyant, plus calme. Oh! si c'est le mendiant qui a rôdé toute la journée dans les environs, il ne doit pas en être à son coup d'essai.

—Pourquoi soupçonnes-tu cet homme?

—Dame! on dit partout que c'est lui.

Moi, je n'en serais pas surpris...

—En voilà une raison "On le dit partout!" comme si l'opinion publique était infaillible!

—Enfin, conclut Alexandre, que ce soit le mendiant ou un autre on n'est pas près de l'arrêter, tant qu'il y aura un imbécile comme M. du Chesnay pour diriger l'enquête

—Prends garde!

—A quoi?

—Je ne parle pas pour toi... Mon opinion est simplement que M. du Chesnay y voit peut-être plus clair dans l'affaire que tu ne le supposes.

—Tant mieux! Quoique ce vieux maniaque de Bernard ne m'inspire pas beaucoup de sympathie, je suis d'avis que le crime doit être puni.

—Laisse faire, ça viendra tôt ou tard.

—En attendant que le Parquet découvre le coupable, reprit le braconnier, je voudrais bien que tu trouves une place, toi!

—Ce n'est pas facile. Cependant, à courir le pays depuis quelques jours, je n'ai pas perdu mon temps.

—Oui, j'ai appris que le vagabond sur qui les soupçons se sont portés n'était certainement pas le meurtrier de Bernard.

—Voilà une découverte intéressante! ricana le braconnier; pourrais-tu m'expliquer comment tu l'as faite?

—Non, c'est mon secret.

—Tu l'as vu, ce vagabond? interrogea Gimel. Tu lui as parlé?

—Je ne lui ai pas parlé; mais je l'ai vu, vu de mes yeux.

—Où ça?

—Tu ne devinerais jamais!

—Je n'essaierai pas. Raconte.

—Tu sais, les amoureux qu'on rebute sont les plus entreprenants. Je suis retourné à La Jarrie.

—Ah bah!

—Pendant que j'étais à rêver par le beau clair de lune de jeudi dernier, sous les fenêtres de Mile Jeanne, je vis tout-à-coup celle-ci sortir sur le balcon du premier étage, prendre l'escalier de bois extérieur et descendre dans le jardin. Tu penses si je fus étonné. Vite, je me jetai derrière un massif et j'observai.

—Elle hésita une minute, puis, après s'être assurée que personne ne la surveillait, elle s'éloigna très doucement, à travers le parc, dans la direction de la forêt.

—Avec d'infinies précautions, je la suivis de loin, en me dissimulant autant que possible dans l'ombre des arbustes. A la lisière du bois, je la perdis de vue. Je m'enfonçai alors en rampant et j'atteignis ainsi la tour ruinée que tu connais bien. Là, je m'arrêtai, car j'entendais des chuchotements tout près de moi.

—A ce moment, j'éprouvai, je l'avoue, une émotion atrocement cruelle, faite de rancune et de jalousie. Si j'avais été armé, je me serais élané, j'aurais frappé au hasard: car je ne m'imaginai pas que cette promenade nocturne pût avoir d'autre raison qu'un rendez-vous d'amour. Néanmoins, voulant me convaincre, je parvins, avec beaucoup d'efforts, à glisser sans bruit jusqu'au bord opposé de la tour.

—Une ouverture circulaire, au ras du

sol, y était pratiquée, par laquelle le regard pouvait plonger à l'intérieur du caveau qu'éclairait une lanterne. Et, à ma grande surprise, je distinguai, au milieu de ce caveau, Mlle Jeanne causant amicalement avec un vieillard dont la longue barbe grise, la physionomie et les vêtements correspondaient absolument au signalement que tu m'as donné du mendiant accusé d'assassinat."

Gimel, l'air anxieux, voulut interrompre.

—Attends, dit le jeune homme, quand j'aurai fini, tu feras tes réflexions.

Les deux hommes se regardèrent, silencieux et défiants. Puis, Léon reprit :

—Done, tranquilisé sur le but du voyage de Jeanne, j'écoutai leur conversation.

—Ah! ah! que se disaient-ils?

—Des choses graves, très graves. La jeune fille suppliait le vagabond d'aller trouver les magistrats et de faire tomber l'injuste accusation pesant sur lui, en révélant le nom du coupable.

—Té, comme s'il le connaissait! ricana Gimel.

—Il faut croire... En tout cas, le vieillard a répondu qu'il pourrait, en effet, détruire facilement les charges accumulées contre lui, parce que le hasard l'ayant fait assister au meurtre, il connaissait parfaitement le coupable, mais...

—C'est un menteur! clama le braconnier.

—Pcurquoi, menteur? Es-tu donc mieux renseigné que lui sur ce point?

—Non, balbutia Gimel. Pourtant je pense que celui qui a fait le coup n'a pas été chercher de témoins.

—Les témoins peuvent se présenter sans qu'on les cherche, répliqua le jeune homme. D'ailleurs, sois tranquille, le mendiant est d'une discrétion, d'une délicatesse... il s'est engagé par serment à ne

pas divulguer le nom du meurtrier, dût-il être condamné à sa place

Le braconnier branla la tête en poussant un grognement qui était un soupir de soulagement. Léon, qui ne perdait pas son père des yeux, esquissa un sourire sournois, et, après un court silence, poursuivit :

—Ah! nous allons rire. Je tiens enfin ma vengeance. Mlle Jeanne apprendra qu'il n'est pas toujours prudent de se moquer d'un adorateur...

—Comment feras-tu?

—C'est bien simple. Pour le quart d'heure il n'y a pas, aux yeux de la justice, d'autre coupable que ce mendiant. J'irai donc, bien que je le sache innocent, déclarer où il a été caché, par qui il a été caché. Mlle Jeanne sera considérée comme complice.

Le braconnier étendait les bras dans une attitude suppliante lorsqu'un tressaillement subit le secoua.

—Tiens, qu'est-ce qui a passé devant la porte? fit-il. As-tu vu, Léon?

—Je n'ai rien vu du tout; je crois que tu as des hallucinations et ça ne m'étonne pas.

Le père, tout de même, alla jusqu'à la porte pour s'assurer, et, après un regard jeté de côté et d'autre, n'ayant rien découvert, il vint se rasseoir près de la table.

—Léon, reprit-il en regardant son fils fixement. Tu ne feras pas cela?

—Quoi?

—Tu n'iras pas déclarer à la justice que le mendiant est caché dans la tour?

—Je ne m'explique pas la raison...

—Tu n'as pas besoin de t'expliquer... Crois-moi : ce serait un malheur. Il faut au contraire que cet individu disparaisse du pays, n'ait pas affaire avec le Parquet, parce que... autrement...

—Mais enfin, interrompit le jeune homme, ou tu te moques de moi, ou tu perds la tête. Qu'est-ce que ça peut te faire que ce vagabond comparaisse devant les magistrats ?

—Non, non, non, cria Gimel... on ne sait jamais ce que les juges sont capables de faire dire à un accusé.

—Puisque le mendiant a juré de se faire ! D'ailleurs, en admettant qu'il faiblisse...

—C'est justement ce qu'il faut prévoir... Ce serait notre perte ! avec une réputation comme la nôtre dans la contrée, détestés de ces du Chesnay qui ne seraient pas fâchés de trouver un prétexte pour se débarrasser de nous, tu penses à tout ce qu'on pourrait dire sur notre compte... Et alors... alors...

Tout à coup, au dehors, une voix retentit :

—N'est-ce pas ici chez M. Alexandre Gimel ?

Ce fut une telle surprise au milieu de ce troublant entretien, qu'ils demeurèrent cois tous les deux. La personne qui avait prononcé ces mots était une femme d'une quarantaine d'années, aux traits réguliers, fort élégamment vêtue. Elle s'avancça sur le seuil, la tête haute, et comme on ne lui répondait pas, elle renouvela sa question :

—Est-ce ici chez M. Alexandre Gimel ?

—Oui, balbutia enfin le braconnier.

—Bon, fit-elle ; pourriez-vous me donner un renseignement ?

—Tout de même, si c'est possible.

—Il y a une huitaine de jours, il a été commis un crime dans le pays ? On a tenté d'assassiner un garde de M. du Chesnay ?

—Je vois, ma petite dame, que vous n'avez pas besoin de mes lumières, dit Alexandre ; vous en savez aussi long que moi.

—Attendez, ce n'est pas tout. Qui accuse-t-on du meurtre ?

—Ça, c'est une autre affaire. La justice n'a encore arrêté personne.

—Je vous demande sur qui pèsent les soupçons ?

—Dame, on prétend que c'est un mendiant qui se trouvait ce jour-là dans la contrée et qui, d'après la police, serait un espion allemand.

—Ah ! voilà donc une première indication, reprit l'inconnue. Vous autres, les gens de la campagne, que pensez-vous de cette accusation ?

—Oh ! nous pensons, murmura Gimel, nous pensons que cet individu peut bien être, en effet, l'auteur du crime.

—Voyons, poursuivit l'inconnue, y a-t-il un de vous deux qui ait vu ce mendiant ?

—Moi, répondit Gimel. La veille du crime j'avais causé avec lui. Même je lui avais donné un morceau de pain, parce qu'il paraissait mourir de faim.

—Donnez-moi un peu le signalement de ce vagabond, interrogea la nouvelle venue.

Et tout en posant la question, elle sortit de sa poche un élégant porte-cartes, d'où elle tira un billet de cent francs qu'elle froissa dans sa main. Le mouvement n'avait pas échappé aux deux hommes. Leurs yeux s'allumèrent et ils échangèrent un regard de convoitise.

—C'est pour vous, déclara l'inconnue, si vous me dites ce que vous savez.

—Hé ! bonne dame, soupira le braconnier, nous ne savons rien de plus que les autres sur l'assassinat...

—C'est ce que l'avenir éclaircira. Mais je vous ai demandé tout à l'heure de me donner le signalement du mendiant.

—Pardi, c'est un homme comme un autre : grand, un peu voûté, avec une belle barbe grise et des yeux encore vifs.

—Comment est-il vêtu?

—Il avait une espèce de grande pèlerine en drap brun et un chapeau de feutre.

—C'est bien, fit l'inconnue.

Puis, comme elle restait à rêver, le braconnier poursuivit :

—Voilà tout ce que nous savons.

—Je vous remercie, M. Gimel, conclut l'inconnue, et au révoir, car nous nous reverrons prochainement.

—M'est avis, d'ailleurs, s'écria tout à coup le braconnier, frappé d'un souvenir, que ce n'est pas la première fois que nous nous voyons.

—En effet, M. Gimel! Croyez-vous donc que j'aurais trouvé votre repaire et imaginé votre nom, si le hasard ne m'avait conduite déjà chez vous, il y a quelques semaines! Non, ce n'est pas la première fois que nous nous voyons et ce n'est pas la dernière, je vous le répète. Tenez, voici le prix de vos mensonges!

Elle jeta sur la table le billet de cent francs et Gimel mit prestement la main dessus, craignant que Léon ne s'en emparât.

—C'est bien de la bonté, madame, grogna-t-il. A ce prix-là, il n'en coûte pas de dire la vérité.

II

Le soir du voyage à Cosne, Jeanne fit son habituel pèlerinage à la vieille tour. Cependant, ne sachant pas le résultat qu'aurait sa démarche auprès de Gérard, elle n'osa rien en dire au vagabond. Mais les yeux d'un père sont perspicaces.

Eugène Larcher n'eut pas de peine à deviner, malgré le silence de la jeune fille, qu'elle avait éprouvé du fait de cette situation atroce une nouvelle et grave émotion. Toutefois, il eut la délicatesse de ne pas l'interroger. Jeanne avait dit qu'elle voulait agir. Il ne fallait la gêner

dans ses projets, ni par un conseil, ni par une remontrance.

En rentrant dans sa chambre la jeune fille fut prise d'une faiblesse soudaine.

Depuis quelques jours, elle se surmenait physiquement et moralement : ses forces étaient à bout. En se sentant défaillir, elle eut l'énergie de n'appeler personne à son secours, pour ne pas trahir le secret de son équipe nocturne. Elle se traîna comme elle put jusqu'à son lit et se coucha avec un grand frisson de fièvre. Mais le lendemain, quand elle voulut se lever, impossible! Ses yeux papillotaient, ses oreilles bourdonnaient, ses jambes refusaient de la porter. Forcée lui fut alors de prévenir Mme Maupas.

Tout de suite, la vieille dame, qui ne s'expliquait pas cette subite indisposition, perdit la tête. Elle envoya chercher M. du Chesnay d'abord, le médecin ensuite.

Jeanne, ne voulant pas du docteur Chalbert, ce fut le docteur Lenoir, de Cosne, qui vint. Médecin de l'ancienne école, le vieux père Lenoir, toujours optimiste, traitait toutes les maladies par une médication plutôt morale. Il déclara que ce ne serait rien, une grande fatigue, une simple courbature...

Néanmoins, il condamna Jeanne à garder le lit.

Or, pendant que la jeune fille se rongea d'impatience et d'angoisse, ce qui se passait dans la vieille tour était pire que tout ce qu'elle pouvait craindre.

Le substitut, d'accord avec le procureur et le juge d'instruction, avait en effet dirigé de nouvelles perquisitions dans la voie que lui avaient ouverte les révélations de Jeanne — tout en laissant ignorer à ses collègues le nom de la dénonciatrice, avec des renseignements d'une telle précision, c'était procéder à coup sûr. Aussi, le même jour, vers trois heures de

l'après-midi, les gendarmes découvrirent-ils le mendiant au fond de son caveau.

Eugène Larcher, en voyant apparaître les défenseurs de l'ordre, ne manifesta ni surprise, ni frayeur. Pour lui, ce n'était que la délivrance, et n'eût été le chagrin qu'il redoutait pour sa fille, il eût été complètement heureux de ce dénouement. A l'injonction du brigadier lui annonçant qu'il avait l'ordre de l'arrêter sous l'inculpation de meurtre, il répondit simplement avec résignation et douceur :

—Je suis prêt à vous suivre

Lentement, le prisonnier et ses deux geôliers s'acheminèrent vers Cosne ; ils y arrivèrent à la nuit close. Néanmoins, le juge d'instruction interrogea le vagabond le soir même.

—Comment vous appelez-vous ?

—Eugène Larcher.

—Votre profession ?

—Hélas ! monsieur, je n'en ai plus. J'ai été emmené captif en Allemagne après la capitulation de Sedan ; j'y suis resté, ayant été condamné à quinze ans de bagne...

—C'est du moins la fable que vous avez débitée au maire d'un village de la frontière, interrompit le juge en souriant. Reste à savoir si cette histoire est exacte ; auquel cas votre situation serait évidemment intéressante...

—Ah ! plutôt au ciel qu'elle ne fût pas vraie, cette histoire ; mais malheureusement...

—Enfin, là n'est pas la question pour le moment... Vous êtes accusé d'avoir tenté, la semaine dernière, d'assassiner le nommé Bernard, garde de M. du Chesnay. Qu'avez-vous à répondre ?

—Monsieur, je suis totalement étranger au pays. Pourquoi aurais-je tué cet homme que je ne connais pas ? On m'accuse, dites-vous. Qui m'accuse ?

—Tout. Voyons, procédons par ordre. D'abord, de quoi vivez-vous ?

—Depuis que je ne mange plus l'ordinaire du bagne, je vis d'aumône, monsieur le juge, et l'un n'est pas plus agréable que l'autre, je vous le jure.

—Bon ! vivant d'aumône et devant, par conséquent, rechercher de préférence les lieux fréquentés, que faisiez-vous dans le bois de Chaufour, à rôder des journées entières autour du château de Malicorne ?

—Sur ce point, monsieur je ne crois pas pouvoir vous répondre. Un motif tout personnel, que je dois taire, m'amenait là...

—Voulez-vous que je vous dise, moi, ce que vous veniez faire ? Vous veniez préparer le mauvais coup que vous avez exécuté le jeudi matin.

—Oh ! monsieur !

—Eh bien, pourriez-vous alors me donner l'emploi de votre temps pendant cette matinée — un emploi qui justifiât votre présence ailleurs ? — Non ? vous ne pouvez pas ? Et pourquoi ? Parce que vous étiez bien, ce matin-là, dans cette allée de Chaufour, où vous avez accompli votre forfait !

—C'est vrai, j'étais ce jour-là tout près de Malicorne.

—Pardieu ! vous avez même couché dans une ferme de M. du Chesnay.

—C'est possible.

—Vous le voyez, tout vous accable. Vous étiez donc là, dans ce chemin du bois, posté dès l'aurore, à attendre votre victime, le fusil à la main.

—Je n'ai jamais eu de fusil, monsieur..

—A d'autres !... Me prenez-vous pour un naïf ? Vous n'aviez pas de fusil à votre entrée en France ; vous n'aviez pas de fusil quand vous avez demandé l'hospitalité dans cette ferme de M. du Chesnay. C'est possible. Mais lorsqu'on veut commettre un crime et que l'on n'a pas de fusil, on

s'en procure un, ce n'est pas long ; on le vole au besoin... Puis, le coup fait, on jette l'instrument du meurtre dans un fourré, en plein bois.

—Est-ce que quelqu'un, dans le pays, s'est plaint qu'on lui avait volé son fusil ?

—Sans doute, répliqua le magistrat avec une pointe d'embarras, nul n'a réclamé ; par une raison bien simple : la personne lésée craignait que sa réclamation ne parût louche et ne lui valût d'abord quelques jours de prévention... jusqu'à ce qu'on eût découvert votre retraite.

L'ancien forçat sourit tristement.

—Grâce à Dieu, poursuivit le juge, la gendarmerie a eu vite fait de vous dépisser. Votre ingénieuse cachette n'a pas pu vous soustraire longtemps aux investigations... Il est probable, maintenant, que la plainte dont nous parlions ne tardera pas à se produire. Ce sera contre vous un argument définitif.

—Je l'attends de pied ferme cette plainte, répondit tranquillement Larcher.

Le magistrat eut un geste de colère.

—Je vous conseille, dit-il, de ne pas faire le fanfaron ; cela ne servirait pas votre cause. Quand un prévenu se voit accablé par des charges comme celles qui pèsent sur vous, il a tout avantage à se montrer humble et repentant. L'arrogance n'est pas un argument... Allons, laissez-moi plutôt vous donner un conseil... d'ami.

—Volontiers, monsieur le juge.

—Eh bien ! entrez tout de suite dans la voie des aveux : c'est votre seule sauvegarde.

—Enfin, monsieur, dit le prévenu, je ne puis pourtant pas m'accuser d'un crime que je n'ai pas commis.

—Ah ! Ah !... tous les mêmes ! Ils ne savent rien ! Ils n'ont rien fait ! ils n'ont rien vu !... Quel entêtement !... C'est

bien !... je vous laisse pour ce soir à vos méditations, nous reprendrons demain cet interrogatoire... Peut-être, après avoir réfléchi, serez-vous mieux disposé ! Au surplus, si la réflexion ne suffit pas, nous avons d'autres moyens. Bernard, votre victime, se lèvera prochainement ; nous le ferons venir et nous verrons si, en sa présence, vous ne vous trahirez pas.

—En attendant, monsieur le juge, risqua le prévenu, me serait-il permis de vous adresser une requête ?

—Laquelle ? Parlez.

—M. Octave du Chesnay, le propriétaire de Malicorne, est mon intime ami d'enfance. Je serais heureux de le voir et de lui parler, ici même, en votre présence, monsieur le juge, si vous le désirez.

Le magistrat eut un sursaut de surprise.

—Cet individu est fou ! fit-il en lui-même.

Eugène Larcher devina sa pensée.

—Cela vous étonne, monsieur, reprit-il. Je le comprends. Cependant, si vous consentez à donner suite à ma proposition, vos étonnements se dissiperont ; et du même coup, je m'espère, le mystère de ce drame s'éclaircira.

Le juge d'instruction réfléchissait, n'osant se prononcer tout de suite.

Le prévenu poursuivit :

—M. Gérald du Chesnay est, je crois, substitut de M. le procureur près le tribunal de Cosne. Si vous voulez lui transmettre ma prière, il pourra prévenir son père.

Il y eut encore un silence.

Enfin, le magistrat répondit :

—Il sera fait suivant votre désir. Vous verrez M. du Chesnay demain probablement. Pour le moment, regagnez votre cellule, je n'ai plus rien à vous dire.

III

—Tiens, ma chère enfant, voici une lettre pour toi, dit Mme Maupas, qui remontait avec le courrier à la main... Eh bien, comment te trouves-tu ce matin?

—Beaucoup mieux, tante Nanie, murmura Jeanne, en soulevant péniblement sa tête sur l'oreiller.

—Tu peux me tranquilliser, reprit la vieille dame; mais tu as une mine de déterrée... Ah! mon Dieu! quand ces médecins prétendent... Enfin!

—D'où vient-elle, cette lettre?

—Voici, ma chérie, regarde toi-même... surtout, ne prends pas froid en lisant?... Je reviens à l'instant: je vais chercher ton déjeuner.

Quand Mme Maupas fut sortie, Jeanne déchira l'enveloppe, courut à la signature et ne put retenir un cri en déchiffrant: "Léon Gimel".

Voici ce que contenait cette lettre:

"Mademoiselle,

"En m'écrasant de vos dédains, vous vous étiez crue assurée de l'impunité et voici que le jour de la revanche est venu, venu plutôt que je ne l'espérais.

"Oui, celui pour lequel vous m'avez repoussé, celui pour l'amour duquel vous m'avez brisé, ne pourra pas, malgré toute son hypocrite habileté, cacher votre honte, taire votre infamie. Et s'il vous épouse jamais, il aura à couvrir de son nom un nom déshonoré.

"N'essayez pas de nier, je sais tout, je vous ai suivie jeudi dernier dans votre promenade nocturne jusqu'à la tour ruinée, j'ai assisté à votre entretien avec l'assassin de Bernard dont vous êtes la complice. Demain M. le procureur de la République sera informé de tout. Et l'on

vous arrêtera pour avoir tenté de soustraire un criminel à la justice: et vous serez traînée devant la Cour d'assises. Et celui qui devra, en appliquant la loi, répandre sur vous cette boue, c'est celui-là même que vous aimez...

"Je vous laisse, je suis généreux au fond; je juge inutile de retourner, par avance, le poignard dans la blessure que votre orgueil et vos préjugés vous ont faite...

"Un dernier mot, cependant: réfléchissez, il en est temps encore, je vous donne vingt-quatre heures pour prendre une décision dont la mienne dépendra.

"Je vous salue.

"Léon Gimel."

La jeune fille eut un geste de dégoût. Puis, elle demeura étourdie, anéantie par cette nouvelle épreuve. Ensuite, les larmes lui montèrent aux yeux, et un cri de désespoir lui échappa:

—Ah! mon Dieu, qu'il est donc difficile de faire son devoir!

Des pas résonnèrent dans l'escalier. C'était tante Nanie.

Jeanne, d'un geste rapide, dissimula la lettre sous son oreille.

Les pas se ralentirent, et la jeune fille eut perçue des chuchotements dans le couloir. Personne n'entrait. On continuait à causer tout bas, derrière la cloison, de choses qu'elle ne devait sans doute pas entendre.

Enfin, la porte s'ouvrit pour livrer passage à Mme Maupas, suivie de M. du Chesnay. Le châtelain semblait soucieux. Toutefois, devant Jeanne, il voulut affecter quelque gaieté

—Eh bien, ma chère petite, comment vas-tu aujourd'hui?... Mieux, n'est-ce pas? Ta tante vient de me dire que tu avais passé une bonne nuit!...

—Oui, ça va bien, répondit la jeune fille.

—Je voulais être fixé avant de partir; car je me rends à Cosne; j'en aurais profité pour avertir le médecin si cela avait été nécessaire.

—Tu vas à Cosne?

—Hé! oui! toujours pour cette triste affaire de meurtre, Gérard m'a envoyé ce matin un exprès pour me demander de venir immédiatement. On a besoin de moi, paraît-il, au parquet.

—Ah! fit-elle sans pouvoir réprimer un léger frisson.

—Alors, que faudra-t-il dire au docteur Lenoir?

—Qu'il ne se dérange pas! je me sens très bien, je me lèverai ce soir.

—Surtout ne fais pas d'imprudences. Allons, au revoir, ma chérie, la voiture m'attend.

—Bon voyage, petit père!

Quand Mme Maupas remonta, elle ne devina rien du terrible assaut que sa chère enfant avait subi. D'ailleurs, elle ne songea même pas à lui reparler de la fameuse lettre. Elle était trop préoccupée de ce qu'Octave venait de lui apprendre pour penser à autre chose. Et, en effet, les quelques mots du message adressé le matin par Gérard à son père annonçaient des événements tellement extraordinaires, qu'il était difficile de n'être pas bouleversé.

Voici ce que le jeune substitut écrivait:

“Le mendiant que nous croyons être l'auteur de la tentative de meurtre commise sur Bernard, prétend se nommer Eugène Larcher et implore la faveur de te voir. Viens vite, il faut faire cesser au plus tôt cette pénible situation.”

Et, depuis qu'Octave avait lu ces lignes, son imagination affolée se noyait

dans un océan de suppositions tour à tour consolantes ou douloureuses.

Le chemin de la Jarrie à Cosne dura une heure—un siècle.

—Où faut-il conduire monsieur? demanda le cocher.

—Au tribunal, tout de suite!

M. du Chesnay sauta de la voiture à peine arrêtée et il courut plutôt qu'il ne marcha vers le cabinet de son fils.

Gérard l'attendait.

—Tu arrives à peine, dit-il en lui serrant les mains avec une effusion particulière. L'affaire va être réglée séance tenante. Le mendiant est justement au palais en ce moment. On vient de l'extraire de la prison pour la suite de son interrogation. Mais le juge d'instruction étant occupé, le malheureux se morfond entre deux gendarmes dans la salle des délibérations. Nous avons le temps de le voir avant que le juge le fasse appeler.

—Quelle est ton opinion? risque Octave.

—Je n'en ai pas, murmura le substitut. Toi seul peut démêler l'imbroglio. D'ailleurs, tu seras bientôt fixé. Assieds-toi, je vais dire qu'on amène le prévenu ici dans mon cabinet.

Gérard sonna et dit quelques mots à voix basse à l'huissier de service. Quelques secondes s'écoulèrent, et la porte se rouvrit. La buffleterie jaune des gendarmes apparut, encadrant la haute taille du mendiant.

Le prévenu s'arrêta sur le seuil, les mains croisées, cherchant du regard, son regard doux et résigné, l'ami qu'il attendait.

M. du Chesnay se leva, poussé par une force irrésistible, et s'avança.

Alors les deux hommes, à trois pas de distance, en pleine lumière, se fixèrent un instant les yeux dans les yeux.

Puis, Octave ouvrit les bras et un grand cri s'échappa de sa poitrine haletante :

—Eugène! Mon pauvre Eugène!

Mais le vagabond ne bougea pas. Était-il figé par l'émotion? Retenu par un scrupule? Non, il pleurait!

—Eugène! Eugène! répéta M. du Chesnay, ne me reconnais-tu pas?

L'ancien forçat balbutia quelques mots inintelligibles, et cette fois, vaincu, tomba en sanglotant dans les bras d'Octave.

Gérald, violemment ému, se détourna pour cacher les larmes qui, malgré lui, montaient à ses paupières. Et les deux gendarmes, tout remués, ne savaient quelle contenance garder.

—Quelle rencontre, mon pauvre ami! Quel voyage! Quel retour! gémissait Octave. Qu'es-tu devenu après la guerre? Nous t'avions cru mort!...

—Ah! murmura Eugène, c'eût été préférable; j'ai tant souffert!... Mais tout est effacé, puisque je vous retrouve.

—Raconte-nous...

—Non, non, plus tard: ce serait trop long, aujourd'hui... Parle-moi plutôt de ma fille, de ma chère petite Jeanne.

—Oh! ta petite Jeanne est une grande jeune fille, aussi belle que bonne.

Gérald intervint.

—Monsieur Larcher, dit-il, permettez-moi d'abord de vous serrer la main. Comme fils de votre ami, j'ai entendu parler de vous assez souvent pour apprendre à vous estimer et à vous aimer.

Le prévenu s'inclina en prenant la main qu'on lui tendait.

—En second lieu, continua le substitut, voulez-vous me donner l'autorisation de révéler à mon père ce que Jeanne m'a confié avant-hier à propos de vous?

—Non, non, se récria l'exilé. Jeannette est trop bonne; elle vous aura raconté sur mon compte des choses... exagérées...

—Je ne prétends pas, répliqua Gérald, que votre modestie ne doive pas souffrir de ce récit; mais votre réel mérite y trouvera sa récompense... Je commence.

—Non, je vous en prie!

—Tant pis! Je passe outre. Il est bon que mon père connaisse d'abord l'acte sublime de dévouement que vous avez accompli, il y a huit jours, en sauvant sa... votre fille.

—Comment cela? interrompit Octave.

—Oui, poursuivit le substitut, en arrêtant le cheval de Jeanne, emporté, au moment où la pauvre enfant désarçonnée et prise dans l'étrier allait être trainée et tuée infailliblement.

—C'est toi qui as fait cela! Jeanne qui n'avait rien dit!...

—Ensuite, ajouta le jeune homme, il faut que personne n'ignore le mérite que vous avez en vous laissant emprisonner à la place du coupable, alors que vous connaissez, paraît-il, son nom.

Eugène était gêné par tous ces compliments. Pour cacher son trouble, il reprit aussitôt:

—Est-ce là tout ce que Jeanne vous a révélé?

—Chut! fit Gérald en mettant un doigt sur ses lèvres, c'est tout ce que j'ai voulu entendre. Le reste... je l'ignore!

M. du Chesnay secoua la tête.

—Je ne comprends rien, murmura-t-il, à toutes vos réticences. Mais Jeanne est malade aujourd'hui; il pourrait bien se faire que...

—Jeanne est malade! s'écria le mendiant... Ah! mon Dieu, je m'en doutais... L'autre soir, je craignais... Il ne manquait plus que cela!

—Mais enfin, qu'est-ce à dire? interrogea le châtelain, que signifie ce mystère?

Gérald fit signe à son père de ne pas insister. Néanmoins, ce dernier se dispo-

sait à répliquer lorsqu'il fut interrompu par l'entrée de l'huissier qui vint parler tout bas à l'oreille du substitut.

—M. Larcher, dit alors Gérard, M. le Juge d'instruction vous attend.

Octave eut un geste de désappointement. Il s'imaginait déjà naïvement que l'identité du prévenu étant reconnue, cela suffirait à établir son innocence, et qu'on allait le relâcher tout de suite, lui permettre de l'emmener, séance tenante, à Malicorne.

Eugène comprit le sens de ce geste.

—Ah! mon pauvre ami, soupira-t-il, tu oublies que, jusqu'à preuve du contraire, je suis l'assassin de ton garde Bernard!

—Mais c'est inique, c'est absurde! déclara M. du Chesnay.

Restés seuls, Gérard et son père gardèrent d'abord le silence.

Puis, Octave demanda tout à coup:

—Jeanne est venue ici! Quand?

—Avant-hier.

—Dans quel but? Par quel hasard est-elle mêlée à cette affaire?

Le substitut fit un geste d'embarras.

—Je t'en prie, insista M. du Chesnay, mets-moi au courant, je tiens à voir clair dans tout cela.

Alors, Gérard se décida: et en quelques mots il expliqua à son père, au prix de quels efforts, Jeanne, afin de prouver sa reconnaissance à son sauveur, l'avait caché dans la tour ruinée: et par suite de quelles circonstances Eugène Larcher avait révélé à la jeune fille le lien qui les unissait.

Octave n'en croyait pas ses oreilles.

—Ça ressemble à un roman, cette histoire, murmura-t-il; et pourtant, c'est la vérité!... Pauvre Eugène! je ne m'étonne plus qu'elle soit tombée malade...

Un coup discret, frappé à la porte, les fit tressaillir.

—Entrez! dit Gérard.

—Monsieur, commença le concierge, en s'avancant la casquette à la main, c'est une dame qui désire vous parler!

—Quelle dame? Elle ne nous a pas donné son nom?

—Non, monsieur; elle l'a refusé de le dire.

Le jeune homme manifesta une légère impatience.

—C'est la première fois, interrogea-t-il, que vous voyez cette personne? Depuis quand est-elle au palais?

—Depuis une heure à peu près. C'est elle qui a conféré si longuement avec M. le juge d'instruction.

—Ah! s'écria Gérard, c'est différent. Dites-lui d'entrer.

Octave se leva pour se retirer. Mais il n'en eut pas le temps. A peine le concierge avait-il disparu, que la porte se rouvrit et la visiteuse entra. Déjà le substitut s'inclinait, montrait un siège, lorsque ses yeux, par hasard, se portèrent sur M. du Chesnay, et il vit celui-ci tellement pâle, qu'il poussa un cri: "Mon père! Mon père!"

Le visage de l'étrangère exprima une confusion, une douleur profonde.

—Ah! monsieur du Chesnay, s'écria-t-elle, si vous saviez dans quelles dispositions je me présente aujourd'hui, loin d'éprouver de la répulsion pour moi, vous n'auriez que de la pitié et de l'indulgence pour la pauvre Hilda.

"Je comprends votre émotion en me revoyant. je vous ai fait tant souffrir! Mais, moi aussi, allez, j'ai bien souffert, et mon cœur est changé, et je viens maintenant implorer le pardon de ceux à qui j'ai fait du mal... Me croirez-vous! Me pardonnerez-vous!

Enfin, Octave put se ressaisir et dit simplement:

—Je n'ai aucun motif, madame, de ne pas vous croire sincère. Et je n'ai rien à vous pardonner.

—Si, si, reprit-elle, j'ai besoin de toute votre indulgence. A la suite de mon internement, je m'étais imaginée que, d'accord avec votre médecin, vous m'aviez fait passer pour folle, afin de vous débarrasser de moi. Plus tard, lorsque ma raison se réveilla, je reconnus mon erreur. Loin de désarmer, cependant, ma haine s'en accrut, car le médecin de l'asile ne voulait pas admettre ma guérison; les tortures que j'endurai alors, je vous les devais :

—Je tiens à affirmer, madame, murmura Octave, que j'ai agi dans les meilleures intentions du monde.

—Oh! je sais que vos intentions étaient bonnes, interrompit Hilda, et je reconnais maintenant que je suis seule responsable de toutes les catastrophes qui se sont produites. C'est ma faute, si, mon mari étant parti pour la guerre, ma fille est restée orpheline—recueillié heureusement par vous qui avez été pour elle le plus dévoué des pères; ma faute si Eugène, après avoir été prisonnier en Allemagne, se trouve aujourd'hui sous le coup d'une accusation d'assassinat.

—J'ai péché par orgueil. Je suis punie par l'orgueil! Car, n'est-ce pas la plus grande des humiliations que de voir son mari, couvert de haillons, obligé de répondre devant un juge d'une accusation déshonorante?"

Les deux hommes approuvèrent d'un signe de tête.

—Ah! continua Hilda—et dans ses yeux passa comme une lueur de folie—j'ai refusé, jadis, me croyant au-dessus de tout, de me soumettre aux usages de votre civilisation. Et maintenant, puis-je refuser de m'y soumettre? Puis-je empêcher mon mari de subir l'effet de vos lois? Puis-je

l'arracher à la justice sous le prétexte que, moi, je n'accepte pas vos gendarmes, vos prisons, vos tribunaux? Ah! la leçon est dure. Elle me servira. Non, la vraie grandeur, la véritable indépendance consiste à vivre comme tout le monde.

Lorsqu'elle se tut, Gérald demanda :

—Vous avez vu M. le juge d'instruction, madame? Lui avez-vous exprimé le désir d'être mise en présence de M. Larcher?

—Oui, oui, M. le juge va nous confronter tout à l'heure, après l'interrogatoire. Oh! je lui ai tout dit, au juge d'instruction; je lui ai dit le nom du coupable; j'ai pu le savoir, heureusement.

—Ce matin, à huit heures, j'étais aux environs de Malicorne, près d'une maisonnette où habite un sieur Gimel. J'ai surpris une conversation, entre lui et son fils, qui ne laisse aucun doute. C'est lui l'assassin, j'en suis certaine. Je le proclamerai devant le tribunal, en m'accusant avec lui, hélas! Car, c'est à mes instigations probablement qu'il a commis son crime."

Octave et le substitut firent un geste d'effroi.

—Oui, poursuivit Hilda, à l'époque où je m'échappai de l'asile, je rôdai quelque temps autour de Malicorne et je rencontrai Gimel.

—Il me parla de sa haine contre la famille du Chesnay, je lui dis que je la partageais, et que s'il voulait agir, nous venger tous les deux, je le ferais riche, riche... J'étais encore un peu folle à ce moment-là, exaltée tout au moins par une pensée de vengeance. Mais je ne nie pas ma responsabilité, je suis coupable, aussi coupable que le meurtrier; je le dirai... La justice est pour tous, je tiens à ma part d'expiation.

Les deux hommes échangèrent un regard d'angoisse. Ils se demandaient si un

nouvel accès de folie n'avait pas frappé la malheureuse femme.

—Voilà, conclut Hilda plus calme, tout ce que j'avais à vous dire. J'ai été heureuse de profiter de l'occasion pour que vous entendiez tous les deux ma confession. Sans doute, je n'ai pas réparé encore tout le mal que j'ai commis : mais je vous devais tout d'abord cet aven.

—Maintenant, Monsieur du Chesnay ajouta-t-elle en se tournant vers Octave, permettez-moi de voir ma fille, ma fille que j'aime bien, quoique je ne l'aie guère prouvée. Elle ne m'aimera jamais, elle, la pauvre enfant que j'ai fait orpheline par mon égoïsme... Ce sera mon châtement ! Cependant, je serai désormais si douce, si bonne, si affectueuse pour elle, que, peut-être, elle oubliera...

Les yeux d'Octave se mouillèrent.

—Madame, dit-il, vous pourrez voir Jeanne quand vous voudrez. Toutefois, je dois vous prévenir qu'aujourd'hui, elle est assez souffrante des émotions qu'elle vient de traverser et qu'il serait imprudent d'y ajouter de votre brusque retour !

—Alors qu'elle vous croit morte ! acheva Gérard.

Et M. du Chesnay ajouta :

—Retrouver en trois jours son père et sa mère, lorsqu'on se figure les avoir perdus pour jamais, c'est trop. Ce serait, je le crains, abuser des forces de la chère petite.

Hilda allait répondre quand un gendarme entra, portant un pli cacheté qu'il remit à Gérard.

Le substitut le lut et son front se rembrunit.

—Ah ! c'était à prévoir ! grommela-t-il entre ses dents.

Puis, tout haut, il reprit en s'adressant à Hilda :

—Eugène Larcher continue à affirmer

son innocence ; mais il s'obstine à taire le nom du coupable et refuse même de dire s'il le connaît. A la question spéciale : "Est-ce Gimel, le braconnier ?" il a tréssailli, mais n'a pas voulu donner une réponse catégorique.

La pauvre femme était devenue toute pâle et frémissante d'impatience.

—Monsieur le substitut, je vous en prie, s'écria-t-elle, obtenez que M. le juge d'instruction me reçoive immédiatement. Une pareille situation ne peut se prolonger... Qu'on m'autorise à voir mon mari tout de suite : je me charge de lui arracher l'aveu qui le sauvera.

Joignant le geste à la parole, Hilda se dirigea vivement vers la porte.

Gérald la suivit, autant pour condescendre à son désir que pour l'empêcher de commettre une maladresse. Mais ce qu'il avait prévu et redouté se produisit avant qu'il eût le temps d'intervenir.

Juste au moment où Hilda sortait de son cabinet, Eugène Larcher sortait de celui du juge d'instruction. Alors ce fut une scène tragique, grandiose, tellement saisissante et attendrissante qu'aucun des spectateurs ne songea à s'interposer.

Eugène, le premier, avait vu la comtesse et un cri rauque s'était échappé de ses lèvres :

"La folle du Lorelei !"

—Oui, la folle du Lorelei ! répéta Hilda : c'est-à-dire une pauvre femme abandonnée qu'une dernière atteinte de folie poussait à une entreprise extravagante ; mais que le doigt de Dieu conduisait tout de même puisque le Lorelei devait se trouver sur le chemin suivi par son mari.

Le prévenu se couvrit le visage de ses mains et tout son corps frémissant vacilla sous le choc trop violent, trop imprévu...

—Mais aujourd'hui, continua Hilda, la folle de Lorelei n'est plus qu'une mère

raisonnable et repentante qui vient supplier son mari de lui pardonner.

Et elle tomba en saglotant aux pieds du mendiant.

Le malheureux pleurait, mais il se ressaisit vite, releva Hilda et ouvrit ses bras où elle se jeta.

Tout ce tapage avait attiré quelques personnes.

—Que se passe-t-il donc? demanda tout à coup le juge d'instruction en apparaissant sur le seuil de son cabinet.

Il vit le groupe et ne put dissimuler un geste d'impatience. Puis, apercevant le substitut, il l'interrogea du regard.

Celui-ci répondit par un signe d'impuissance. Aussitôt le juge d'instruction s'avança :

—Voyons, madame, dit-il, avec une douceur relative, pourquoi n'avoir pas attendu jusqu'à ce soir? Je vous avais promis une entrevue avec votre mari, dans les meilleures conditions... M. Larcher eût été préparé...

Mais Hilda, toujours dans les bras d'Eugène, ne parut tenir aucun compte de ces paroles.

Alors, le juge, agacé, se tourna vers les gendarmes.

—Allons, ordonna-t-il, que cette scène finisse; elle compromet la majesté de la justice.

Les gardes exécutèrent l'ordre, ils éloignèrent la comtesse et poussèrent le prévenu dans le couloir au bout duquel stationnait la voiture cellulaire.

L'attroupement se dispersa. Hilda demeura seule avec Octave et Gérard.

—Que puis-je pour vous, madame? murmura le substitut. Mettez-moi à contribution, s'il m'est possible de vous être utile...

—Merci, pour le moment, je n'ai qu'à attendre que M. le juge d'instruction

veuille bien m'autoriser à revoir mon mari.

—Ce ne sera peut-être pas avant ce soir ou demain matin.

—Tant pis! je resterai ici où à l'hôtel. Il faudra bien qu'on finisse par reconnaître l'innocence d'Eugène et qu'on me le rende.

Gérald eut un geste de scepticisme.

—J'ai peur, dit-il, que vous ne vous fassiez une illusion. On ne vous rendra pas votre mari avant d'avoir mis la main sur le coupable.

—Alors, madame, interrogea Octave, je dois renoncer à l'espoir de vous emmener à Malicorne... à La Jarrie plutôt?

—Non, non, pas aujourd'hui!... Ah! ma fille, pourtant!... Non, monsieur, merci... Demain, seulement!...

IV

Après le départ de l'inconnue, Alexandre Gimel et son fils restèrent un instant silencieux, n'osant pas se regarder...

Puis Léon, se dressant tout à coup, grogna :

—Je veux ma part de cet argent!

—Je n'ai pas de monnaie, mon garçon, ricana le braconnier.

—Tu en feras.

—Depuis quand donne-t-on des ordres à son père?

—Veux-tu me donner, oui ou non, la moitié de cet argent? répéta Léon.

—Non.

Le jeune homme se rapprocha, l'air agressif.

—Retiens bien ceci : Si je n'ai pas dans une heure ce que je demande, tu t'en repentiras.

—Ça signifie?...
...

—Que je n'ai qu'un mot à prononcer pour te faire coffrer immédiatement. Et

alors, adieu le billet! Je n'en profiterai pas, mais toi non plus.

—Me faire coffrer! reprit le braconnier; comme tu y vas, mon garçon! Et pourquoi, s'il te plaît?

—Tu le sais mieux que moi. Tu me crois donc bien naïf? Tu te figures peut-être que, depuis le jour où Bernard a failli être assassiné, je ne connais pas celui qui a fait le coup.

—Faut le déclarer, tu rendras service à la justice, répondit Gimel avec beaucoup de calme.

—Eh bien, dans une heure le procureur de la République saura que c'est toi le meurtrier de Bernard.

Il y eut un grand silence, terrible; puis brusquement le braconnier éclata:

—Ah! c'est comme ça que tu le prends! Eh bien, oui, c'est moi l'assassin de Bernard, et je m'en vante. Mais j'ai manqué mon coup: je ne regrette que cela. Ce n'était pas lui que je voulais tuer: c'était son maître, l'Octave du Chesnay... je savais que, tous les matins, à cette heure-là, l'homme de Malicorne faisait sa promenade de ce côté. J'ai cru que c'était lui... Cet imbécile de Bernard avait justement une vieille veste de son maître... J'étais gêné par les branches, j'ai mal vu... Ah! tonnerre de tonnerre! Te voilà renseigné, maintenant! Va chercher les gendarmes... Tu verras comme je les recevrai!

Mais le jeune homme ne répondit pas; il semblait changé en statue.

—Allons, allons, en route! Sors d'ici, en tout cas! ordonna Gimel.

Alors, Léon, livide, les yeux hagards, traversa la chambre d'un bond et, sans regarder son père, s'enfuit au hasard, par le premier sentier qui se perdait sous bois.

Pendant que ces événements se pas-

saient à la Renauderie, avait lieu à Cosne l'entrevue que nous avons racontée entre Hilda, Octave et Eugène.

A la suite de cette entrevue, M. du Chesnay était rentré tout de suite à La Jarrie. Il s'agissait, de concert avec la bonne tante Nanie, de préparer Jeanne aux surprises qui l'attendaient. Ce n'était pas chose facile. Mais la vieille dame s'acquitta de sa mission avec une habileté, un tact, une délicatesse qui sont, généralement, le privilège exclusif des mères.

Elle lui dit, d'abord... l'arrestation du mendiant. La jeune fille n'en fut pas extrêmement contristée. C'était moins effrayant de le voir en prison que de le croire, comme elle se le figurait, sans nourriture depuis deux jours.

Ensuite tante Nanie raconta la reconnaissance du mendiant par Octave. Cela, bien entendu, n'étonna pas la jeune fille. Tout de même elle en pleura de joie.

Vint enfin le récit de l'arrivée de Hilda se jetant aux genoux d'Eugène Larcher, implorant le pardon de ses fautes et dénonçant le coupable pour sauver son mari. Mme Maupas n'était guère rassurée sur l'effet de cette dernière révélation. Quel accueil Jeanne allait-elle faire à cette mère qui lui tombait du ciel, ayant renié autrefois ses devoirs, abandonné son mari et son enfant.

L'accueil fut excellent, Jeanne, bien disposée par les deux nouvelles précédentes, se montra pleine d'indulgence. Hilda apparut, d'ailleurs, en ce moment, non pas comme une mauvaise mère, mais plutôt comme une libératrice dont l'intervention bienfaisante mettait fin à leurs angoisses.

—Ah! je voudrais bien la voir, ma chère maman... Que ne vient-elle tout de suite! fut la seule réponse de la jeune fille.

La même pensée tracassait sans doute Hilda, car vers le soir, elle arriva à l'improviste à La Jarrie.

Ce fut Octavé qui la reçut et se chargea de l'introduire dans la chambre de Jeanne.

La malade, en l'apercevant, dit simplement : Maman ! Maman ! Et une douce et longue étreinte les unit. Puis, tout de suite, la pensée de la chère enfant se reporta vers Eugène Larcher.

—Et papa, demanda-t-elle, quand viendra-t-il ?

—Demain, sûrement, ma fille. Il sera libre après l'arrestation du coupable. Or, la gendarmerie et le parquet sont partis cet après-midi pour s'emparer de Gimel.

A six heures, la jeune fille voulant dîner avec tout le monde, obtint la permission de se lever ; elle se sentait mieux, d'ailleurs. Et, comme ils descendaient tous dans la salle à manger, ce fut une nouvelle surprise :

Gérald avait accompagné les gendarmes dans leur mission à la Renauderie et il profitait de l'occasion pour passer quelques heures en famille. Mais il venait d'assister à une scène tellement atroce, qu'il était encore tout bouleversé. On s'inquiéta, on le pressa de questions et il dut raconter ce qu'il avait vu.

Gimel, en apercevant les gendarmes, s'était tout de suite douté de ce qui l'attendait. Il avait immédiatement barricadé sa porte et, de sa fenêtre grillée de gros barreaux, il avait parlementé.

—Que me voulez-vous ?

—Vous arrêter !

—Pourquoi ?

—Parce qu'on vous accuse d'avoir assassiné Bernard.

Alors il avait nargué :

—Oui, oui, c'est moi l'assassin... Mais je me fiche de vous... je démolis le pre-

mier qui essaie d'entrer.

Et comme le brigadier passait outre, il avait braqué son fusil sur lui.

Le second gendarme avait alors saisi sa carabine et fait feu. La balle n'avait pas atteint Gimel, mais brisé le chien de son fusil, au moment où il allait tirer.

Le braconnier avait poussé un cri de rage. Cependant, il n'était pas à bout de ressources. En effet, pendant que les gendarmes essayaient d'enfoncer la porte, nous vîmes tout à coup les flammes s'élaner de tous les côtés par la fenêtre, par les lucarnes du toit. Gimel avait mis le feu à sa bicoque avec l'intention ou de s'échapper dans le désarroi ou de s'ensevelir sous les ruines.

L'incendie, comme s'il eût été préparé d'avance et alimenté avec de l'amadou, se propagea rapidement. Bientôt toute la maison flamba, depuis les poutres du plancher jusqu'à la couverture en chaume.

La porte, enfin, céda.

Trop tard. Parmi les décombres, le braconnier gisait atrocement carbonisé.

Lorsque l'impression de tristesse provoquée par ce récit se fut un peu dissipée, Gérald s'approcha de Jeanne qui était seule à ce moment-là :

—J'ai bien des torts envers toi, ma chère amie, dit-il, si j'avais agi suivant tes conseils et comme tu m'en priais, j'aurais évité toutes les épreuves qui nous ont frappés depuis deux jours... Me pardonneras-tu ?

—C'est fait depuis longtemps, murmura-t-elle ; ta conduite a été dictée par ta conscience... D'ailleurs, moi aussi j'ai beaucoup à me faire pardonner... Si tu veux, nous serons quittes.

—Comment ?

Elle l'entraîna près du piano, et, tirant de son corsage la lettre de Léon, la lui tendit :

—Lis, fit-elle, tu me répondras ensuite. Gérard lut la lettre, devint un peu pâle, et, à la fin, murmura :

—Mais, au contraire, je n'ai rien à pardonner. Voilà qui prouve que ton... affection pour moi a pu exciter des jalousies... Donc, elle... existe... C'est la réalisation de mon vœu le plus cher.

—Que complotiez-vous donc là ? dit tout à coup Hilda en s'approchant.

—C'est un complot, en effet, madame, murmura le substitut, un complot qui dure depuis quinze ans. Il est temps qu'il éclate. Voulez-vous être des nôtres ?

—Mais... volontiers.

Il s'agit simplement pour Mlle Jeanne Larcher de devenir la femme de M. Gérard du Chesnay.

—Ah ! j'y souscris de grand cœur, s'écria la comtesse. Seulement, ce n'est pas à moi, c'est au père de Jeanne qu'il appartient de se prononcer en dernier ressort.

—Nous le posséderons enfin demain, ce pauvre père, répondit Gérard, heureusement pour lui et pour nous !

En effet, Eugène Larcher fut remis en liberté le lendemain matin.

Octave était venu le chercher en voiture et le ramena sur le champ à La Jarric. Et, tout de suite, après les premiers épanchements, l'ancien forçat entra gaiement dans le vif de la question :

—Je propose, déclara-t-il, de passer l'éponge sur ces quinze dernières années. Rien ne sera changé. Seulement, Jeanne, après avoir été orpheline, aura désormais deux pères et deux mères. Voilà tout !

—Quant à son frère ?... interrogea Gérard.

—Son frère ! son frère ? dame... fit Eugène en se grattant la tête, je ne vois qu'un moyen...

—C'est d'en faire son mari ! acheva le substitut.

—J'allais vous le dire... Mes chers enfants, si vous êtes d'accord, je n'ai qu'à ajouter mes vœux pour votre bonheur.

—Songez, murmurait de son côté M. du Chesnay, causant avec Hilda, que, si notre malentendu avait cessé plus tôt, vous seriez peut-être devenue ma femme !

—Croyez bien, mes chers amis, interrompit Eugène en se rapprochant, que je ne serais pas jaloux, car cette situation tragique eût été le résultat d'événements indépendants de votre volonté. Et cette solution vous eût assuré, ma chère amie, à l'avenir que je ne saurais vous donner maintenant.

Hilda se tut un instant ; puis, avec un geste de fierté tempérée par un sourire plein de douceur :

—Eugène, reprit-elle, vous m'avez témoigné jadis assez de bonté et de dévouement, c'est à mon tour d'agir... Cet avenir que vous avouez si modestement ne pouvoir m'assurer—puisque en effet votre carrière est brisée—cet avenir, moi, je vous le donne...

—Je suis riche, non pas des trésors fantastiques dont mon cerveau détraqué poursuivait la chimérique découverte, mais grâce à la fidélité d'un vieil intendant qui, pendant ces quinze ans d'absence, a toujours défendu et administré consciencieusement ma fortune et vient de me la rendre, capital et intérêts accumulés depuis cette époque.

—Raison de plus pour que, étant pauvre, je me fasse un scrupule...

—Vos scrupules se dissiperont, mon ami, je le veux... Cette fortune est à vous... je vous demande comme une grâce de l'accepter.

Eugène, sans oser rien objecter, mit sa main dans celle de Hilda.

—On parle d'argent? demanda Jeanne en s'avancant.

—Oui, mademoiselle, répondit sa mère, nous parlions de votre dot.

—Oh! Gérard n'en veut pas, il me l'a dit.

—Je suis sûre, reprit Hilda, qu'il ne refusera pas celle que je veux te donner, ma chère enfant, car ce n'est pas de l'argent et cela vaut beaucoup mieux que de l'argent.

Et comme tous, intrigués, se taisaient, elle ajouta :

—Eh bien, ta dot, ma chérie, ce sera un conseil: médite-le et suis-le; il est plus précieux que tout l'or du monde: Rappelle-toi que l'orgueil d'une mère consiste à se consacrer tout entière à ses enfants, à faire litière de sa fierté naturelle, de ses goûts personnels, de ses idées égoïstes, du culte même de sa race, pour se vouer sans partage à l'amour de son époux d'abord, puis à l'amour et à l'épanouissement de ces belles fleurs animées, intelligentes et douées de coeur, que Dieu fait éclore au sein des familles pour en constituer la joie, la force et la splendeur.



FINIS..

LES COMBATS DE BETES

DANS beaucoup de pays, on se passionne pour les combats d'animaux, même chez les peuples civilisés. Tout le monde a entendu parler des combats de taureaux en Espagne, des combats de grillons en Chine, des combats de poissons à Java, des combats de coqs, etc.

Au sujet de ces derniers, voici le récit d'une séance à Séville.

« Presque au milieu de la ville, non loin de la place de los Descalzos, un peu au-delà du marché, dans une rue étroite, on pénètre dans une maison simple d'apparence et dépourvue d'enseigne. A la porte, dans un couloir, un gardien perçoit un droit de 20 cents, et l'on entre de suite dans une salle ronde, renfermant au milieu une petite arène élevée au-dessus du sol.

Quatre rangées de gradins en amphithéâtre, pouvant contenir 50 à 60 personnes, entourent cette arène. Au-dessus de l'arène est suspendue une balance dont les plateaux sont remplacés par des crochets. Le sol est couvert de terre et de sciure de bois. Un combat de coqs va commencer.

Deux éleveurs entrent chacun avec son coq. On passe une anse de gros fil sous les ailes des coqs et l'on suspend les deux animaux aux crochets qui représentent les plateaux de la balance. On constate ainsi que les deux coqs ont le même poids, ce qui a, à ce qu'il paraît, une très grande importance.

C'est ici le lieu de dire que les coqs ne sont pas à leur état naturel. Elevés dans le but du combat, on leur a coupé la crête frontale et les deux crêtes qui pendent

sous leur bec. Le cou est déplumé jusqu'aux orifices des oreilles. Il ne reste plus à la queue que quatre plumes. Les ailes sont coupées à la moitié, et le train postérieur est entièrement déplumé. En réalité, cela est fait pour que les coqs ne puissent s'envoler hors de l'arène et ne puissent cacher leur tête sous leur plumage. Il n'y a aucune armure attachée aux ergots.

Lorsque les coqs sont pesés, on les place dans l'arène et l'on ferme les portes. Les deux coqs prennent alors l'attitude commune du combat, le cou tendu, tête-à-tête et le bec ouvert, pendant environ 10 secondes. Puis ils s'élancent tous les deux à la fois, les pattes relevées et les ergots en avant, toujours à la hauteur de la tête de l'adversaire. Les coups se succèdent rapides, pattes contre pattes d'abord, puis on voit un des deux coqs sauter plus haut, tantôt l'un tantôt l'autre.

A un moment donné l'un des deux coqs fléchit en arrière sur ses deux pattes et s'assied sur son croupion. Il se relève pourtant et attaque son ennemi, mais ses coups portent moins haut.

A ce moment ce coq est vaincu, et, en l'examinant, on voit qu'il est blessé à la tête, au cou ou sous le bec. Il saigne et les amateurs, qui sont sur le premier gradin, relèvent alors des toiles disposées à cet effet, pour n'être pas éclaboussés par le sang.

Le combat continue néanmoins; mais il est inégal. L'animal blessé passe sa tête entre les barreaux de la grille de l'arène. Mais l'autre coq va le chercher, le prend par les plumes de la tête et le ramène

dans l'arène. Le coq ainsi ramené se défend encore, mais les coups sont faibles, tandis que ceux de son adversaire sont toujours aussi énergiques. Le coq blessé s'affaisse; et l'autre coq ne cesse de frapper et ne s'arrête que quand le vaincu laisse tomber son bec sur le sol. Alors le vainqueur ne frappe plus et chante, quelquefois, son chant de triomphe; le combat est fini, les éleveurs viennent chercher le mort et le victorieux.

Sur les quatre combats qui ont eu lieu devant nous, le premier a été longtemps incertain, le deuxième l'a été moins: l'un des coqs, blessé au cou se massait et cachait sa tête. Mais son adversaire venait le secouer sans pouvoir le frapper; alors celui-là se relevait furieux, et portait de formidables coups d'ergot; mais il n'atteignait que la poitrine de son ennemi, tandis que celui-ci frappait toujours à la tête; enfin le bec du vaincu toucha terre. Le troisième combat a été égal pendant cinq à six minutes. Mais, après un coup violent, l'un des deux coqs fléchit, tomba; il avait un oeil crevé. néanmoins, il se releva, se défendit encore, mais mollement; quelques coups de désespoir, et c'était tout; cependant, il essaya de se reprendre: il se mit à tourner circulairement et son adversaire eut quelque peine à le rejoindre. Pourtant, il parvint à le saisir et le frappa durement. Le coq atteint s'assit sur ses ergots, reçut encore quelques coups et s'affaissa.

Le quatrième combat présenta dans toute son horreur le spectacle de la férocité du coq. Dès le troisième choc, l'un des deux adversaires tomba sur son erou pion, battit des ailes et se releva péniblement. Il avait reçu le coup mortel: un coup d'ergot dans l'œil gauche. (C'est toujours cet oeil qui est crevé le premier, le coq est sans doute droitier.) Peut-être

l'ergot avait-il pénétré dans le crâne.

Il y avait deux minutes que le combat avait commencé. Le coq blessé, appuyé sur la balustrade de l'arène, encore debout, restait immobile. Pendant les huit minutes qui ont suivi, le coq vainqueur vint, plus de quinze fois, saisir les plumes de la tête du coq vaincu et le frapper à la tête, avec ses ergots, de toutes ses forces. Le malheureux coq ne répondait à aucune attaque et recevait les coups sans



Combat de coqs

pouvoir les parer. Son cruel adversaire l'achevait; enfin, le bec du coq vaincu toucha terre et le triomphateur entonna le chant de victoire. Ce combat nous écoœura et nous sommes partis.

Ce spectacle, dans un coin de la séduisante Séville, serait une tache, si la population éclairée s'y rendait. Ce n'est un spectacle de hasard que pour les gens de passage comme nous. Et ils n'ont nulle envie d'y retourner. C'est un jeu; les artisans, les fermiers des environs de Séville, les petits négociants vont jouer le dimanche aux combats de coq et y engagent même de grosses sommes. On a parié devant nous 10 douros pour un coq. Sé-

ville n'a probablement que ce moyen de jouer : en effet, dans les cafés, on ne joue ni aux cartes, ni au billard. Et c'est précisément parce qu'il s'agit d'un jeu, d'un pari, et qu'il faut éviter toute supercherie, que ces combats ont un cachet de férocité qui répugne. Il faut qu'un des deux coqs soit bien mort, et devant tout le public. C'est pour cela, qu'au quatrième combat on a attendu que le coq vainqueur achevait son adversaire blessé qui ne se défendait plus.

Chose curieuse : pendant toutes les péripéties de ces combats, à part les paris à haute voix, le silence le plus complet règne dans cette petite salle. Pas une réflexion, pas une marque d'émotion ou de surprise. Il n'y a plus que le jeu. Une dernière remarque doit encore être faite. Les femmes ne vont pas à ce spectacle, et c'est sans doute tout à fait par hasard que nous en avons vu une seule, le jour de Pâques, et ce n'était pas une Espagnole."

—

Dans l'Inde on s'adresse à des animaux plus volumineux, ainsi que le montre le récit suivant :

La cour des Guicowars est la seule de l'Inde qui ait conservé jusqu'à nos jours les anciennes coutumes du moyen âge dans leur splendeur primitive.

Les luttes d'athlètes ou d'animaux sont de tous les divertissements ceux que le Guicowar préfère ; il y dépense des sommes énormes. D'un caractère ardent et sanguinaire, il aime avec passion ces jeux palpitants et cruels dans lesquels la vie des hommes est toujours en danger. Il organise lui-même ces fêtes avec une générosité qui va jusqu'à l'extravagance. Ses paires renferment un grand nombre d'éléphants, employés spécialement pour les

combats, et une semaine se passe rarement sans un de ces spectacles. L'éléphant qui est en général un animal d'une grande douceur, peut être amené par un système de nourriture excitante à un état extrême de rage, que les Indiens appellent "musth", il devient alors furieux et attaque tout ce qui se présente à lui, hommes ou animaux. Les mâles seuls peuvent devenir "musth" ; il faut le nourrir pendant trois mois de sucre et de beurre pour obtenir ce résultat.

Le Maharajah m'annonça un jour, avec un bonheur évident que le lendemain aurait lieu un combat d'éléphants. Nous allâmes voir les animaux qu'on allait mettre aux prises et sur lesquels de nombreux paris étaient déjà engagés. Ces deux énormes bêtes, chargées de chaînes en fer d'un poids considérable, étaient enfermées chacune par une clôture épaisse. Une foule compacte se pressait tout autour, louant ou critiquant les qualités ou les défauts de chaque animal.

Le roi allait et venait au milieu des courtisans comme un simple particulier, gesticulant, criant et pariant avec les autres.

De gracieux jeunes gens, presque nus, se promènent par groupes ; ce sont les "satmariwallahs", qui remplissent ici le même rôle que les "foréadors" dans les combats de taureaux et qu'on ne permettra d'appeler "éléphantadors."

Ils ne portent qu'un léger turban de couleur et un petit caleçon très collant, qui ne doit donner aucune prise à la trompe de l'éléphant. Les plus agiles ont pour seules armes une cravache en nerf de boeuf et un voile de soie rouge ; d'autres sont munis de longues lances, et enfin un petit nombre portent une fusée placée au bout d'un bâton et une mèche allumée.

Ces derniers ont la mission la plus gra-

ve; ils doivent se porter dans différents points de l'arène et accourir pour sauver l'éléphantador en danger. Ils se placent devant l'animal en furie et font éclater sur lui leur fusée l'éléphant effrayé recule et on peut alors secourir le blessé. Mais il ne leur est permis d'user de ce moyen que lors d'un danger pressant ; pour chaque méprise ils sont réprimandés et s'ils laissent tuer l'éléphantador, ils sont punis sévèrement. Tous ces jeunes gens, généralement choisis parmi les plus beaux et les mieux faits, sont d'une agilité surprenante.

Quelques instants après nous, le Guicowar pénétra dans la loge et prit place entre le grand veneur et moi; le signal fut donné et l'arène évacuée pour le "kousti" (lutte). Les mahouts prennent place sur le cou de leurs éléphants; les chaînes sont enlevées et les deux animaux se trouvent en présence. Après un instant d'hésitation, ils marchent l'un vers l'autre, la trompe levée et rugissants.

La rapidité de leur course va en augmentant et la rencontre a lieu au centre de l'arène. Leurs fronts se heurtent avec un bruit formidable et la violence du choc est telle que leurs pieds de devant perdent terre et qu'ils restent arc-boutés l'un contre l'autre. Chacun d'eux voit avec fureur le conducteur de son adversaire et tâche de le saisir. La lutte s'engage, les trompes s'enlacent comme des bras, et les cornacs ont quelquefois à se défendre avec leurs piques.

Pendant quelques minutes, les éléphants restent front contre front, jusqu'à ce que l'un d'eux faiblisse et sente qu'il va être vaincu. Ce moment est critique, car l'animal sait bien que pour fuir, il doit présenter le flanc à son ennemi qui peut le percer de ses défenses ou le renverser. Aussi le vaincu, réunissant toutes ses for-

ces, repousse d'un seul bond son adversaire et prend la fuite. Le combat est décidé, des clameurs éclatent de tous côtés et les assistants s'occupent plus de leurs paris que des éléphants.

Il s'agit alors d'emmener le vaincu et laisser le champ libre au vainqueur. Des hommes arrivent portant de grandes pinces en fer dentelées et dont les manches très longs sont réunis par un ressort. Ils lancent avec adresse une de ces pinces à un pied de derrière de chaque animal ; par l'effet du ressort, cette pince reste fixée, les longs manches s'engagent entre les jambes de l'animal et les dents entrant à chaque pas un peu plus dans la peau, l'éléphant s'arrête court. Immédiatement,



Tête d'éléphant des Indes

le vaincu est entouré, enchaîné, lié et conduit par une troupe d'hommes armés au dehors de l'arène. Le vainqueur y reste seul, son mahout en descend, la pince est retirée et le "satmani" commence.

C'est le second acte, c'est-à-dire le combat entre l'éléphant et les hommes. Les éléphantadors et les porte-fusées accourent de tous côtés en criant. L'animal, ahuri, par cette invasion subite, reste indécis, mais bientôt il reçoit un coup de cravache sur la trompe, des lances le piquent de toutes parts, et furieux il s'é-

lance sur l'un des assaillants. Un autre passe devant lui en agitant son voile rouge, l'éléphant le poursuit, mais, continuellement taquiné, il change souvent de course et ne saisit personne.

Après un quart d'heure d'efforts inutiles, il comprend enfin son erreur, et changeant de tactique, il attend. Alors un des meilleurs éléphantadors s'avance vers l'animal, lui donne un vigoureux coup de cravache et bondit de côté au moment où la trompe va le saisir. Mais l'éléphant ne le quitte plus; cette fois il a choisi son ennemi et rien ne peut le lui faire abandonner; il ne reste plus au coureur qu'à gagner une des petites portes et à sortir de l'arène. L'animal, aveuglé par la furie, vient frapper la muraille et, se figurant tenir enfin son assaillant, piétine le sol avec rage.

Enfin les trompétés sonnent et les éléphantadors disparaissent par les petites portes. L'éléphant ne comprend pas cette fuite soudaine et paraît s'attendre à quelque attaque imprévue. Une porte s'ouvre et un cavalier maharate entre dans l'arène, la lance au poing, monté sur un élégant cheval dont la queue est coupée très court afin de ne pas donner de prise à l'éléphant. Celui-ci accourt avec fureur, en dressant la trompe afin d'écraser l'être qu'il hait le plus. Il a en effet pour le cheval une aversion toute particulière, qu'il manifeste même dans ses moments de plus grande douceur.

Ce troisième acte du combat est le plus gracieux. Le cheval, admirablement dressé, ne bouge que sur l'ordre du cavalier, et celui-ci permet à l'éléphant de le toucher presque avec sa trompe, avant de bondir de quelques pas. Il attaque de sa lance l'énorme bête, tantôt en arrière, tantôt sur les flancs; il l'amène au paroxysme de la rage; mais en ce moment

même l'éléphant manifeste son intelligence extraordinaire; feignant de ne plus s'occuper du cavalier, il se laisse approcher par derrière, et, faisant volte-face avec une étonnante rapidité, il est sur le point de saisir le cheval qui ne se sauve que par un bond désespéré. Enfin le combat est terminé, le cavalier s'éloigne. Les porteurs de pinces, accueillis par les huées de la foule, entrent pour reprendre l'éléphant. Ces pauvres gens ont fort à faire, car l'animal les charge et ils ne l'arrêtent qu'avec difficulté.

Le roi fait amener le porte-fusées qui a sauvé la vie au pauvre "satamariwallah" et lui donne en récompense une pièce d'étoffe brochée et une bourse de cinq cents roupies (environ 240 dollars.)



Un autre genre de combat, quoique moins beau et moins grandiose, ne manque pourtant pas d'originalité: c'est celui du rhinocéros. On a enchaîné à des extrémités opposées de l'arène les deux animaux qui doivent combattre. L'un d'eux est peint en noir et l'autre en rouge, afin qu'on puisse toujours les reconnaître.

A notre arrivée, les deux vilains animaux sont mis en liberté et parcourent la place d'un trot disgracieux et en poussant des rugissements. Leur vue paraît être très mauvaise, car ils se croisent plusieurs fois sans s'arrêter; enfin, ils se rencontrent et s'attaquent avec rage. Corne contre corne, ils font des séries de tierces, de quarts, de feintes, absolument comme avec une épée, jusqu'à ce que l'un d'eux réussisse à passer sa corne sous la tête de son ennemi. C'est du reste là le seul point vulnérable; aussi, celui qui se trouve dans cette mauvaise position, tourne-t-il subitement la tête, de manière à ce que la poin-

repose sur l'os de sa mâchoire au lieu de lui traverser la gorge.

Ils restent ainsi immobiles quelques minutes, puis se séparent et l'un d'eux prend la fuite. Pendant une heure, ils combattent, à plusieurs reprises, avec une fureur croissante. Leurs cornes se heurtent avec bruit, leurs énormes lèvres sont couvertes d'écume et leur front est ensanglanté. Des valets les entourent et leur jettent des baquets d'eau pour les

l'éléphant. Mais la plus bizarre de toutes les luttes est celle que je vis une fois dans l'hâghur de Baroda, entre un âne et une hyène, et, qui le croirait? c'est à l'âne que resta la victoire. La vue de l'hyène l'avait rendu tellement furieux, qu'il l'attaqua aussitôt et l'eut promptement mise hors de combat par ses ruades et ses coups de dents. Couvert de guirlandes et de fleurs, il fut emmené au milieu des bravos de la foule."



Combat de rhinocéros dans les Indes

rafraîchir et leur permettre de soutenir la lutte. Le Guicowar ordonne enfin de faire cesser le combat; une fusée les sépare, puis ils sont attachés, levés et emmenés.

Dans les combats d'animaux, les buffes aussi montrent une fureur terrible. Leurs cornes énormes sont une arme redoutable que redoute le tigre lui-même, et leur agilité les rend bien plus dangereux que

Il y a quelques années, on a tenté, en Europe, de faire battre ensemble un taureau et un lion; mais le spectacle a été si écoeurant qu'il a soulevé des protestations unanimes. Ces luttes sanglantes ne s'accordent pas avec notre délicatesse moderne de sentiments et d'idées. Et puis nous avons bien assez à faire de nous occuper de notre propre lutte pour la vie....



Comment se Construisent les Grandes Cheminees d'Usines

NOS lecteurs connaissent ces hautes cheminées qui dominent les diverses manufactures et déversent parfois, sur les villes, de véritables torrents de fumée âcre et épaisse.

Cela n'a rien d'agréable mais durera sans doute encore longtemps.

Bien qu'on ait considérablement augmenté les conditions dans lesquelles on brûle le charbon dans les usines, au moyen d'une injection d'air qui ressemble à une espèce de soufflet, il s'en faut que l'on soit encore au moment où l'on pourra se dispenser de ces très grandes cheminées.

Il ne s'agit pas seulement d'assurer un bon tirage à la cheminée; il s'agit aussi et surtout d'évacuer les fumées et les gaz qui s'échappent des foyers à une hauteur suffisante pour qu'ils ne retombent pas en masse sur la tête des habitants dans le voisinage de l'usine.

C'est ainsi que nous verrons tout à l'heure, par l'exemple le plus caractéristique qu'on puisse donner de ces constructions, que, dans les usines métallurgiques où l'on fait fondre des minerais ou des métaux, on est souvent obligé d'évacuer dans l'atmosphère, à une très grande hauteur, des volumes considérables de gaz nuisibles résultant du traitement de ces minerais ou de ces métaux.

Il faut naturellement que le fût de la cheminée présente une stabilité suffisante,

qu'il résiste à l'action du vent, qu'il soit assez large intérieurement pour laisser échapper dans de bonnes conditions soit les gaz, soit les fumées; sans compter que l'on doit prendre des précautions pour que ces gaz qui s'échappent à l'intérieur du fût, gaz toujours nuisibles lors même qu'il ne s'agit simplement que de ceux qui résultent de la combustion du charbon, n'attaquent pas trop rapidement les matériaux dont est fait l'intérieur de la cheminée.

La plus haute cheminée qui existe sans doute dans le monde entier, se trouve actuellement aux Etats-Unis; on sait que les Américains aiment faire bien plus grand, plus gigantesque qu'ailleurs, et cette fois ils semblent l'avoir emporté de beaucoup.

La cheminée dont il s'agit, appartient à des usines métallurgiques qui se trouvent à Great Falls, dans l'état du Montana.

Ces usines métallurgiques traitent des minerais de cuivre et d'argent. et pour augmenter leur puissance actuelle, il a fallu les doter d'une cheminée pouvant évacuer par minute le volume formidable de 112,000 verges cubes de gaz à une température énorme.

On a construit cette cheminée sur une éminence naturelle, qui domine de 230 pieds environ les fours servant au traitement du métal. Comme la cheminée par

elle-même a une hauteur de plus de 500 pieds au-dessus du niveau du sol, on arrive à évacuer les gaz nuisibles assez haut dans l'atmosphère pour que cela ne nuise pas à la végétation, ni même à la vie animale dans les environs de l'usine.

Il va sans dire que, dans ces conditions, le tirage des fours se fait au mieux. A sa base, la cheminée a un diamètre intérieur de près de 25 verges; à sa partie supérieure son diamètre dépasse encore 15 verges. L'épaisseur de ses parois varie de 5 pieds $\frac{1}{2}$ à la base à 1 pied $\frac{1}{4}$ au sommet.

Bien que son diamètre extérieur soit de bien près de 24 verges à la base, il a fallu lui donner une fondation particulièrement solide et large, dans laquelle on a employé 5,200 barils de ciment, 1,500 verges cube de sable, et 3,000 verges cubes de laitier broyé.

Cette cheminée est construite de briques d'une forme spéciale; on en a utilisé un poids de 13,000 tonnes. Intérieurement, on a enduit le fût de ciment à l'épreuve des acides.

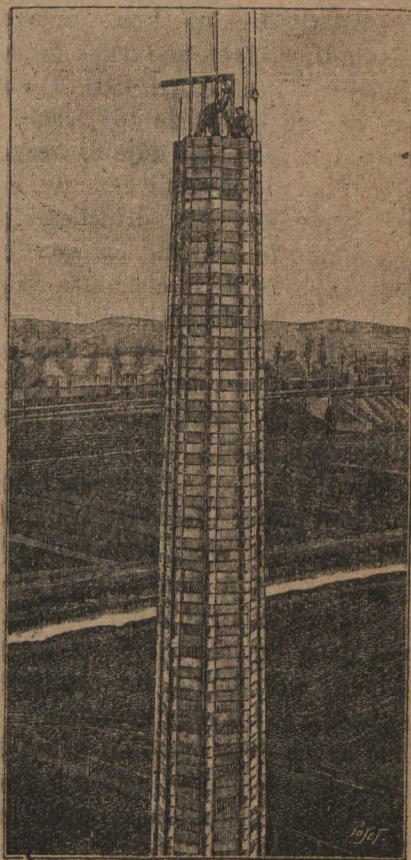
On doit bien penser qu'une cheminée de pareilles dimensions représente avec ses fondations une dépense très élevée. Il s'en faut d'ailleurs que les briques soient un matériel bon marché, surtout quand il est nécessaire de les employer de très bonne qualité. C'est pour cela que les grandes cheminées d'usine sont souvent faites en tôle.

Ce mode de construction s'est étrangement perfectionné depuis quelques années, et l'on réussit à élever des cheminées extrêmement hautes entièrement en tôle, sans qu'on soit dans la nécessité de les soutenir par des haubans, c'est-à-dire des fils métalliques inclinés, allant prendre appui de côté et d'autre.

Le plus généralement, à l'heure actuelle, les cheminées métalliques sont faites

en tôles d'acier ayant plus d'un quart de pouce d'épaisseur. Dans la partie inférieure, elles sont garnies de briques réfractaires pour empêcher que les gaz sortant des foyers ne viennent rapidement ronger ces tôles.

D'ailleurs, celles-ci doivent être peintes



Construction d'une haute cheminée moderne.

au moins tous les trois ans, et dans ce but on dispose, extérieurement à la cheminée, des poulies et des câbles métalliques grâce auxquels on pourra hisser les ouvriers peintres chargés de passer la couche de peinture protectrice.

Une cheminée en tôle ne coûte environ

que le huitième d'une cheminée en briques. Pour 100 dollars on peut se payer une cheminée métallique de 30 verges de haut, et il ne faut guère plus d'un mois pour la monter entièrement.

Rien n'est plus simple enfin que d'exhausser une cheminée métallique, de lui ajouter une nouvelle section à sa partie supérieure. C'est ce que l'on a fait encore aux Etats-Unis, dans une usine de cuivre de Douglas, (Etat d'Arizona). On n'exhaussa pas de moins de 18 verges une cheminée qui dépassait déjà 61 verges de haut; et l'opération se fit dans des conditions particulièrement difficiles, parce que, pendant le travail, les gaz continuaient de sortir de la cheminée déjà existante, qu'il fallait prendre des précautions spéciales pour en préserver les ouvriers ou pour leur permettre de redescendre rapidement l'échafaudage quand la situation était réellement intenable.

Aujourd'hui, c'est surtout en béton armé que l'on prétend faire les grandes cheminées, espérant ainsi construire beaucoup plus vite et à bien meilleur marché. Des exemples existant déjà de cheminées élevées dans ces conditions et avec ces matériaux, ont donné les résultats les plus sérieux et les plus heureux.

Nous avons déjà parlé du béton armé, ce béton dans lequel on noie des tiges ou des poutrelles métalliques; nous avons dit les avantages qu'il offre.

Du haut en bas, une cheminée construite de la sorte formera un véritable monolithe, qui s'exécute très rapidement. Le poids en est très faible, si bien que la cheminée ne nécessite pas de fondations extrêmement importantes et coûteuses.

Le béton armé ne craint pas les différences de température, et il résiste parfaitement à l'influence du feu, ou du moins des gaz extrêmement chauds qui

constamment passent dans les hautes cheminées d'usines. D'autre part, on trouve pour ainsi dire partout du sable pour fabriquer le béton, et il est assez simple d'apporter le ciment et les barres ou tiges d'acier qui serviront à constituer l'armature.

Cette construction même se fait dans des conditions particulières et fort avantageuses. Elle ne nécessite aucun échafaudage, et elle s'effectue avec une rapidité curieuse.

On y emploie des sortes de plaques, faites de béton dans lequel on a noyé des tiges d'acier fabriquées dans des moules en fonte aux abords du chantier.

Toutes ces plaques, que l'on monte très facilement au sommet de la plate-forme sur laquelle travaillent les ouvriers, se relient les unes aux autres au moyen de rainures, et aussi au moyen d'armatures qui les solidarisent entre elles.

Les ouvriers travaillent à l'intérieur de la cheminée, en montant leur échafaudage au fur et à mesure de l'avancement du travail. On loge, au fur et à mesure aussi, une échelle métallique au moins dans l'intérieur de la cheminée, ce qui leur permet de se rendre très facilement ou d'en descendre.

Les Américains, qui aiment les besognes rapidement faites, n'ont pas été longs à pratiquer la construction des hautes cheminées en béton armé.

Les plus grandes que l'on ait construites, à la vérité, n'atteignent pas les dimensions de ce tuyau d'usine monstre dont nous parlions tout à l'heure. Cependant, nous pouvons citer une entreprise minière, qui se trouve dans l'Etat du Montana également, dont la cheminée en béton armé s'élève à près de 107 verges au-dessus de la terre, avec un diamètre intérieur de

5 verges $\frac{1}{2}$. La partie inférieure de la cheminée est constituée de deux enveloppes, écartées l'une de l'autre de 3 pouces, et faites toutes les deux de béton armé. On a donc réservé entre elles un espace vide dans lequel peut circuler de l'air, et qui ménage l'influence des gaz très chauds à la construction extérieure.

La fondation même de cette cheminée est en béton armé. C'est une espèce d'immense dalle, de plancher fait de barres

métalliques noyées dans du béton, qui donne l'appui le plus solide à la cheminée de la Colusa Parrot Mining Company. Il existe aux Etats-Unis des entrepreneurs spécialistes de cheminées en béton armé, qui dès maintenant ont exécuté plus de 300 de ces cheminées, dont 50 ont plus de 600 verges de haut, et dont quelques-unes atteignent et dépassent même la hauteur de 250 pieds.

AIEULE

L'aïeule dans son grand fauteuil,
Lasse d'avoir donné la vie,
D'un regard attendri convie
La jeunesse à franchir son seuil.

Jeunesse aujourd'hui son orgueil,
Tremblez que vous soit ravie
L'aïeule dans son grand fauteuil
Lasse d'avoir donné la vie.

Que votre coeur soit le cercueil
Où sur des fleurs, dorme assouvie,
Après l'âpre route gravie,
Cette âme qui survit au deuil:
L'aïeule dans son grand fauteuil.

Emile ROCHARD.

ABONNEZ - VOUS — A — LA REVUE DE LA MODE

Le Seul Journal de Mode en Français

POUR

50 cts par an.

VOUS AVEZ DROIT

à 12 Cahiers de Mode en couleur, grand format 14 x 10. 20 pages illustrées, 40 à 50 modèles de nouveaux patrons chaque mois. Renseignements sur la Mode. Cours pratique de Coupe, Musique, Coiffure, Chapeaux, Recettes de Cuisine.

AVIS IMPORTANT

Les abonnées seulement ont droit pour chaque achat de patrons à un **COUPON PRIME** d'une valeur de 5 cents à échanger contre des articles de fantaisie. (Catalogue de Prime adressé gratis.)

A LIRE ATTENTIVEMENT

Sur réception de 5 cents il est adressé un No. Spécimen de la **REVUE DE LA MODE** à toute personne nous en faisant la demande.

ADRESSEZ VOS COMMANDES

LA REVUE POPULAIRE,

DEPARTEMENT DES PATRONS,

200, BOULEVARD ST-LAURENT, MONTREAL.

COUPON-MODE 'REVUE POPULAIRE'

Ci-inclus veuillez trouver la somme de 50 cts pour un an d'abonnement à **La Revue de la Mode**. L'abonnement commence le mois suivant celui où l'ordre est envoyé.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Adresse

.

Abonnez-vous a
La Revue Populaire

Magazine mensuel illustré de 132 pages
pour \$1.00 par an, ou 50 cents pour 6 mois

—○—
Poirier, Bessette & Cie, Editeurs-Props.,
200, Bid St-Laurent, Montréal.
—○—

Chaque numéro contient d'intéressants articles très documentés sur les moeurs des peuples peu connus, les animaux étranges, les monuments remarquables ou les faits curieux du monde entier.

Vous y trouvez également des nouvelles sentimentales et humoristiques choisies avec soin.

A chaque fois, également, un beau roman complet et qu'il serait souvent difficile de se procurer ailleurs.

Le tout, dû à une collaboration choisie, est illustré de nombreuses et superbes gravures.

L'abonnement pour un an est le plus avantageux pour vous, il vous fait gagner deux numéros puisque pour un dollar vous recevez douze numéros à dix cents.

N'hésitez pas à découper et à envoyer le coupon ci-dessous.

COUPON D'ABONNEMENT

Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$1.00 pour un an, 50c pour six mois, (rayer les mots inutiles) d'abonnement à la **Revue Populaire**.

Nom M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité).

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200 Boul. St-Laurent, Montréal.

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 pages de texte humoristique, sentimental,
dramatique et instructif.

Plus de soixante gravures par numéro.

Les plus beaux romans d'auteurs célèbres.

Concours avec beaux prix, etc.

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edit-Propriétaire,
Poirier, Bessette & Cie, 200 Blvd. St-Laurent, Montreal

COUPON D'ABONNEMENT

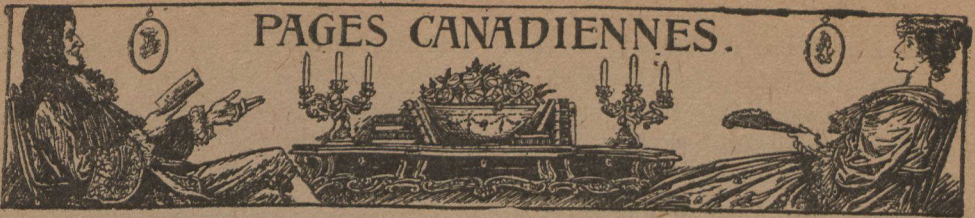
Ci-inclus veuillez trouver la somme de \$2.50 pour un an, \$1.25
pour six mois, (rayer les mots inutiles) d'abonnement au **Samedi**.

Nom . . . M., Mme ou Mlle. (Bien spécifier votre qualité)

Rue

Localité

Adressez comme suit: MM. Poirier, Bessette & Cie, 200, Boul.
St-Laurent, Montréal.



FAITS ET ANECDOTES

LORD DURHAM

Au cours de mes lectures, j'ai rencontré les notes suivantes :

Durham vivait dans le luxe, au milieu d'une somptuosité continuelle et coûteuse.

Son radicalisme le rapprochait des masses populaires. Pour lui, il se regardait comme un dieu.

—Concevez-vous ma situation : J'ai quatre cent mille piastres de rentes, mais je ne puis dormir.

Il avait aussi des dettes au montant de quatre millions de piastres et n'en parlait pas.

Ce pétulant, cet irascible, ce hautain, avait des moments d'amabilité.

Il brassait de grandes idées. On le savait, on lui prêtait plus de talent qu'il n'en possédait. Son caractère fantasque et ses emportements le classaient parmi les impraticables.

Creevey le nomme "King Jog", le roi Secousse. Un jour Durham se mit à dire qu'il ne faut pas beaucoup d'argent pour être heureux. Il fit des calculs et conclut que deux cents mille piastres par année suffiraient "to jog on with". De là ce nom que Thomas Creevey a répandu dans sa volumineuse correspondance.

Un jour au milieu de la pompe de son château, ce glorieux roi entouré de gens du grand monde, saisit le cordon d'une

sonnette pour appeler un domestique et tira tant et si longtemps que toute l'assemblée se pâma de surprise lorsque le valet, en tenue éblouissante, apparut dans le cadre de la porte, salua, se redressa et posa d'un ton solennel la question suivante :

—Qui sonne ainsi ?

—C'est moi.

—Mylord, je quitte votre service. Et tournant sur les talons, toujours imposant et flegmatique, il disparut du château pour toujours.

Durham avait des mines de charbon qui ne lui rapportaient plus rien, étant entre les mains de ses créanciers. Il congédia une partie de sa livrée et l'on supprima la table à manger. Chacun s'accommodait sur le pouce à toute heure du jour.

Creevey raconte que, l'automne de 1822, il trouva le roi Secousse dans un village, déjeunant avec du thé, du sucre, du pain et du beurre apportés de chez lui dans sa voiture. Il ajouta : "Ce pauvre Lambton n'a guère d'autre mérite que sa jolie figure, ses terres, sa voix et sa capacité d'orateur. Il n'a aucune tournure pour la conversation et ne se plaît qu'à entendre les propos des flagorneurs."

John-George Lambton, né en 1792, fut créé baron en 1818 et nommé à la charge du sceau privé dans le ministère de lord Grey son beau-père. Brougham reçut du nouveau baron, qui était alors à Paris,

une lettre dont il parla beaucoup en couvrant l'auteur de ridicule. Lambton se disait le "first commoner of England" et prétendait à la pairie. Brougham lui répondit que les ministres ne voulaient pas s'élever si haut parce qu'ils avaient peur de lui!

En 1883, il devint comte (earl) de Durham, après le triomphe du bill de réforme.

Réformateur, Lambton-Durham le fut dès son jeune âge. Ce glorieux personnage était démocrate!

En 1815, à peine âgé de vingt et un ans, il dénonçait les actes du ministère comme hostiles à l'esprit libéral qui se développait en Angleterre. Sa langue, sa plume, sa fortune, son apparence physique attirèrent l'attention sur lui. Il devint la coqueluche de la chambre des Communes.

Creevey dit en 1822: "Pauvre Lambton, victime de sa mauvaise humeur! Il atout ce qu'il faut pour être heureux et il se proclame tout-à-fait malheureux."

Allant de plus en plus du côté des partisans de la réforme politique, il ennuyait son beau-père, mais celui-ci, appelé au pouvoir avec l'entente qu'il proposerait un projet de réforme, crut devoir mettre Lambton en position de donner sa mesure et il désigna, avec sir James Graham, lord John Russell et lord Duncannon pour préparer le bill demandé. C'est à Russell que revient l'honneur de ce document; Grey n'a fait que le présenter aux chambres. Mais contre l'article du vote ouvert, qui avait toujours existé dans le Royaume-Uni, Lambton fut déterminé, tenace, irrésistible: il voulait le scrutin secret et il fallut le lui concéder. D'autre part, il sortit de là avec la réputation de l'homme le plus intraitable de tout le parlement. Mauvaise humeur, colère,

mots blessants, rien ne lui coûtait pour soutenir ses opinions.

On le fit comte en 1833. Sa démocratie n'en devint que plus intense.

Lord Grey saisit ce prétexte pour se débarrasser du "radical earl" dont l'ambition se tournait vers le portefeuille des affaires étrangères.

En 1821, Lambton avait soutenu la cause de la reine Caroline contre son mari. En 1833 il devint "premier ministre" de la duchesse de Kent et de sa fille la princesse Victoria que le duc de Cumberland voulait écarter du trône.

Son prestige dans les chambres du parlement était toujours le même. L'hiver de 1834-35, Melbourne sonda la cour de Russie pour savoir si l'on recevrait Durham en qualité d'ambassadeur. La réponse fut favorable. Au mois d'avril tout était réglé, mais lorsque Guillaume IV apprit la démarche faite auprès du czar, il se montra furieux. Pendant ce temps, Durham étonnait Saint-Pétersbourg, faisait des choses excentriques, des frasques et, finalement, il eut une pique dont Nicolas lui fit porter le blâme—et voilà le roi Secousse de nouveau à Londres demandant un portefeuille.

On lui fit comprendre que les affaires du Canada pressaient davantage. Il y consentit avec empressement, alla trouver la reine, obtint d'elle, sans difficulté, la permission d'accorder des grâces et de pardonner aux rebelles, s'embarqua sans retard et, le 27 mai 1838, arrivait à Québec avec un entourage de souverain.

Une autre pique contre le ministère qui l'employait, le fit partir du Canada en 1839. Mal reçu en Angleterre, il succomba sous le fardeau des déceptions et mourut l'été de 1840.

Benjamin Sulte.

UN COLON MODELE

Nos ancêtres nous ont donné parfois de grandes leçons qu'il est opportun de rap-

Voici par exemple le beau geste de Pierre Boucher, seigneur de Boucherville.

En 1663, afin de se livrer au défrichement, à l'agriculture et surtout afin de travailler plus efficacement à sa sanctification, il donne sa démission comme gouverneur des Trois-Rivières et, à l'exemple des anciens Romains qui, après avoir conduit les soldats à la victoire, aimaient à s'adonner aux travaux des champs, il veut s'établir sur la concession des Iles Percées.

Un document nous apprend les motifs qui engagèrent M. de Boucherville à se livrer à la colonisation :

“Premier motif: C'est pour avoir un lieu dans ce pays consacré à Dieu, où les gens de bien puissent vivre en repos et les habitants faire profession d'être à Dieu d'une façon toute particulière. Ainsi, toute personne scandaleuse n'a pas besoin de se présenter pour y venir habiter, à moins qu'elle veuille changer de vie, autrement elle doit s'attendre à en être bientôt chassée.

Deuxième motif: C'est pour vivre plus retiré, loin des tracas du monde qui ne sert qu'à bannir la pensée de Dieu et à remplir l'esprit de bagatelles, et aussi, afin d'avoir plus de commodité pour travailler à l'affaire de mon salut et à celui de ma famille.

Troisième motif: C'est pour ramasser quelque fortune par des moyens licites afin de pourvoir à la subsistance de ma famille, faire instruire mes enfants, les élever dans la vertu, les former à la vie civile, les mettre à même d'embrasser l'état auquel Dieu les appellera et les pourvoir ensuite chacun dans leur condition.

Quatrième motif: C'est pour faire valoir une terre qu'il serait fâcheux de laisser inculte, d'autant plus que par ce moyen, on peut mettre bien des pauvres gens à leur aise, et, pour cela, il faut que quelqu'un commence. Cette terre m'appartenant, je crois que ce que Dieu demande de moi, c'est que j'aie m'y établir au plus tôt; je suis confirmé dans cette pensée par la connaissance que j'ai que cela sera utile au public et aux particuliers.

Cinquième motif: C'est parce qu'il me sera plus facile, ce me semble, d'assister les pauvres que dans le poste où je suis, mes appointements et le nombre de mes enfants ne me permettant pas de faire ce que je voudrais, ce qui fait qu'à présent, je n'ai que le désir et la bonne volonté.

Il termine par ces paroles touchantes qui achèvent de montrer la pureté de ses intentions: “Je prie notre bon Dieu qu'il me facilite les moyens de faire cet établissement, si c'est pour ma gloire et celle de toute ma famille, si non, qu'il ne permette pas que j'en vienne à bout, ne voulant rien que si Dieu permet que je réussisse, je me souviens en le réalisant de ce à quoi je me suis engagé, et aussi afin que mes successeurs sachent mes intentions. Je les prie de continuer dans la même volonté, si ce n'est qu'ils désirent encherir sur moi, faisant quelque chose de plus à la gloire de Dieu. C'est en quoi ils me peuvent le plus obliger, leur demandant pour toute reconnaissance, que Dieu soit servi et glorifié d'une façon toute particulière dans cette seigneurie, comme étant à lui et en étant le maître. C'est mon intention, je le prie de tout mon coeur qu'il veuille bien l'agréer, s'il lui plaît. Ainsi soit-il.

(Signé)

Boucher,
Seigneur de Boucherville.

L'“HABITANT” DE QUÉBEC

Dans le “Canadian Magazine”, Sir Lomer Gouin a donné une très intéressante opinion sur l'origine du terme “habitant” qui est pour lui tout empreint de dignité.

“L'habitant” de Québec peut être considéré comme le type original dans ma province, de la même façon que le peuple d'Ontario peut réclamer comme son type original celui loyaliste de l'Empire Uni. L'habitant n'est pas sans intérêt pour celui qui étudie les conditions sociales et les problèmes de notre pays commun, et peut-être la plupart des lecteurs aimeront à apprendre quelque chose de ses caractéristiques, de son but et de ses ambitions, par quelqu'un qui les connaît depuis sa tendre enfance. Quoiqu'il ait été l'objet de beaucoup de critiques et de faussetés de la part des gens qui le devraient mieux connaître, et qui ont parlé ou écrit de lui dans l'ignorance de son vrai caractère, d'autre part c'est un plaisir pour moi de rendre hommage aux efforts de beaucoup d'écrivains de langue anglaise, qui, comme feu le docteur Drummond, de Montréal et le professeur George Wrong, de Toronto ont rendu justice à l'habitant tel qu'il l'ont connu et trouvé.

Qu'on me permette de dire au début que ce terme même d'“habitant” que les étrangers à la province de Québec peuvent prendre pour un reproche, est en réalité une marque de dignité. Les premiers travailleurs du sol dans le Bas-Canada qui prirent les premiers le titre d'“habitant” possédaient la terre d'après une tenure féodale, et ne voulaient pas accepter la désignation de “censitaire qui emporte avec elle quelque peu le sens de l'état servile d'un vassal féodal dans la Vieille France. Ils préféraient être appelés habitants (habitants du pays), hommes et non vas-

saux. Et cette désignation fut reconnue officiellement en France, et elle est devenue le nom caractéristique du cultivateur canadien-français parmi la population de langue anglaise.”

EN NOUVELLE-ECOSSE

Dans l'histoire de la Nouvelle-Ecosse et dans celle de la province de Québec, il y a beaucoup de faits communs.

L'une et l'autre de ces deux provinces du Dominion ont été le théâtre des exploits et des aventures de l'héroïque Champlain, du huguenot de Monts, de Pont-Gavé et des autres pionniers courageux qui fondèrent les colonies permanentes où flotta le drapeau fleurdelysé de la vieille France; et les deux provinces conservent encore au point de vue des appellations géographiques, la marque du passage de ces héros des jours anciens.

Plus tard, ce furent les mêmes gouverneurs français: De Courcelles, Frontenac, Denonville et les autres qui administrèrent ces territoires et ce furent des missionnaires des mêmes ordres religieux qui travaillèrent à répandre le christianisme parmi les habitants de l'Acadie et de la province de Québec.

A ce propos, je rappellerai que Mgr Saint-Valier qui succéda à Mgr de Laval au temps de Frontenac, fut vivement ému d'apprendre, lorsqu'il entra en fonctions, que les établissements acadiens se trouvaient, depuis plusieurs années, privées de missionnaires.

Il se hâta de venir ici et constata que, néanmoins, la population était restée loyale, honnête, morale et attentive à remplir tous les devoirs qui incombent au chrétien.

Si cet éminent évêque pouvait revenir parmi nous, il serait heureux de voir que les mêmes qualités caractérisent encore la population de la Nouvelle-Ecosse.

Les Oiseaux de Tempetes

Nuls êtres, mieux que les oiseaux marins, ne peuvent donner l'idée de l'âpreté de la vie au bord de la mer et de l'adaptation des animaux au milieu dans lequel ils vivent : obligés de lutter constamment contre les rafales de vent les plus terribles, ils ont acquis une puissance musculaire énorme, et la difficulté de se procurer de la nourriture en a fait de véritables oiseaux de proie au bec crochu, en même temps que la nature du milieu où ils trouvent des poissons leur a donné les attributs ordinaires des animaux plongeurs et nageurs.

Toujours occupés à lutter contre les éléments et souvent entre eux, n'ayant presque jamais l'occasion de se poser, ils n'ont bien entendu jamais le temps de chanter comme nos petits virtuoses vivant dans nos bois : leurs chants sont des cris farouches, cris de victoire, cris de haine, cris de mort, jamais d'amour ni de gaieté. La lutte est leur plaisir ; la tempête est leur vie.

Chacun prend son plaisir où il le trouve. Les goélands et les mouettes sont de bons voiliers, mais ce n'est rien en comparaison des hirondelles de mer qui, elles, ne se posent presque jamais.

Il suffit d'ailleurs de les voir pour se rendre compte qu'elles sont faites pour fendre les airs comme les gentilles messagères du printemps auxquelles on les a si justement comparées.

Le corps élané, les ailes très longues, étroites, maigres, la queue d'une longueur moyenne, plus ou moins fourchue, le plumage lisse et serré, tout indique des animaux robustes et effilés de manière à donner le moins de prise possible au vent.

Les hirondelles de mer se rencontrent sur la plupart de nos côtes, elles émigrent en suivant ordinairement les cours d'eau. Toute la journée elles sont en mouvement, en volant audessus de la mer, où on admire leur élégance. Si elles viennent à se poser, ce qui est rare, elles sont moins gracieuses, leur queue étant plus élevée



Le Stercoraire.

Un véritable bandit qui détousse honteusement les autres oiseaux de mer et les dépouille du fruit de leur pêche.

que la tête et celle-ci semblant rentrer dans les épaules ; elles marchent d'ailleurs fort mal, en sautillant.

Tout aussi rarement elles se posent sur la mer où elles flottent comme des bouchons, leurs pattes, incomplètement palmées, ne leur permettant pas de nager très vite ; aussi n'utilisent-elles presque jamais ce mode de locomotion.

Par contre, leur vol est aussi adroit et aussi rapide que celui de l'hirondelle. D'une agilité prodigieuse, elles battent des ailes lentement et décrivent une ligne ondulée. Puis, tout à coup, elles battent des ailes rapidement et filent en ligne droite comme une flèche.

Quand le temps est beau, elles se jouent dans l'air en cercles gracieux, rasant les vagues sans les toucher. Parfois, on les voit s'élever, puis fermer tout à coup les ailes et se laisser choir dans la mer, où elles plongent pour en sortir presque aussitôt.

C'est d'ailleurs là un cas assez peu fréquent, car les hirondelles de mer se nourrissent surtout de proies vivantes dans les airs ou à la surface de la mer. Leur voix est criarde ; leurs "kriaeh! kriaeh!" sont mêmes très désagréables. Leur taille varie et leurs teintes sont ordinairement gris de plomb d'air, noires ou blanches.

Ce sont des animaux sociaux ne se séparant même pas de leurs congénères pendant la couvaison. Quand l'une d'elles est blessée, toutes les autres viennent la visiter avec acharnement. "bavoient" au-dessus d'elles, sans se préoccuper des coups de fusil du chasseur qui, à sa grande joie, peut ainsi détruire toute une compagnie.

Les oiseaux marins n'ont pas seulement à lutter contre les éléments déchainés et contre la pénurie de la nourriture. Ils sont encore poursuivis par les oiseaux de proie ordinaires, qui s'attaquent à eux comme aux autres animaux, et détrossés par quelques-uns de leurs congénères, auxquels on a donné le nom de stercoraires ou labbes. Les moeurs de ceux-ci sont vraiment curieuses.

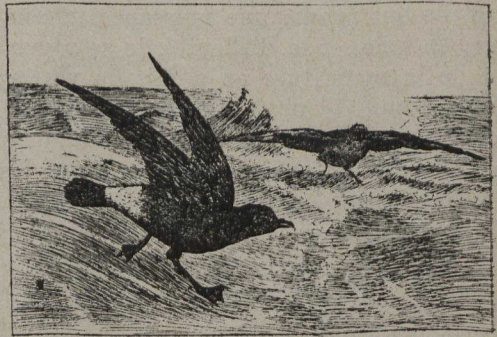
Ces grands oiseaux ont la poitrine forte, le cou court, la tête petite ; leur bec est recouvert à la base d'une sorte de cire analogue à celle des oiseaux de proie et se termine par un crochet qui semble surajouté.

Leurs yeux brillants au regard fin et railleur ressemblent à ceux des oiseaux de proie.

On les voit poursuivre constamment les goélands, les mouettes, les hirondelles de mer, comme s'ils voulaient les dévorer. Mais point.

Si on les suit avec une lorgnette, on les voit harceler sans cesse ces malheureux oiseaux jusqu'à ce que ceux-ci laissent tomber dans la mer une masse blanchâtre, verdâtre, sur laquelle ils se précipitent et qu'ils engloutissent en un clin d'oeil.

Les premiers témoins de ce fait s'imaginèrent que cette masse n'était autre que les déjections des oiseaux de mer et en conclurent que les stercoraires avaient un singulier mode d'alimentation, d'où ils tirent leur nom.



Le thalassidrome.

La lutte est son plaisir; la tempête est sa vie. Mais quelle existence, où il faut toujours batailler entre les éléments et enlever son pain à la pointe de son bec!

Mais, en réalité, les choses ne se passent pas ainsi. La masse rejetée n'est autre qu'un poisson fraîchement englouti par l'oiseau et que le stercoraire le force à rejeter : pour cela, il le harcèle sans trêve ni repos et lui frappe même violemment la tête jusqu'à ce qu'il lui ait abandonné son butin. Si l'oiseau résiste, il l'étrangle et le déchire en morceaux.

Sa voracité est extrême : non seulement il chasse comme je viens de le dire, mais encore il pêche — bien que rarement — pour son propre compte et va sur la plage cueillir tout ce que le flot y laisse de comestible.

Il pille aussi hardiment les nids des oiseaux qui couvent et engoutit les oeufs aussi bien que les jeunes. Un cri d'effroi

général sort de mille gosiers aussitôt que cet audacieux voleur s'approche du domaine des couveurs ; cependant, malgré ces démonstrations, il n'y a pas un seul individu qui se hasarde à s'opposer sérieusement à ses projets pervers. Il s'empare du premier jeune qui s'offre à lui et s'éloigne, pendant que la malheureuse mère crie inutilement et le suit au vol un

voler comme un petit fou à la surface des vagues et les traverser.

Une lame arrive qui le submerge ; on le croit mort ; il reparait un peu plus loin, plus vif que jamais, retrempe par le bain et qui lui a fouetté le sang.

Ce singulier oiseau suit littéralement les tempêtes, et son arrivée, qui présage toujours celle d'un ouragan, est très redoutée des pêcheurs.

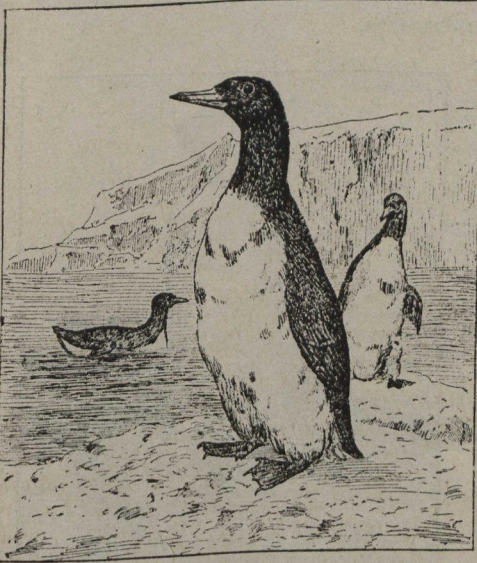
A le voir au repos, cependant, on ne le croirait pas amoureux d'une vie agitée. Pas plus gros qu'une hirondelle, il a la tête et le dessus du corps d'un brun noir, la queue blanche à la base, noire à l'extrémité, ne dépassant pas les ailes. Le bec est noir et crochu et les pattes, de moyenne hauteur, sont largement palmées.

Les thalassidromes sont aussi actifs le jour que la nuit. Ordinairement, ils vivent en bandes dans la haute mer ; mais, après un long ouragan ils se rapprochent des côtes, sans doute pour se reposer. Leur arrive alors souvent de pénétrer dans l'intérieur des terres. Ils volent à la manière des hirondelles, suivant toutes les sinuosités des vagues. Ils sont tout à fait inoffensifs et se nourrissent de petits crustacés et de poissons flottant à la surface de la mer.

On ne leur fait pas la chasse, car leur chair est trop huileuse pour être comestible. Ils sont même si gras qu'on s'en sert même si gras qu'on s'en sert parfois en guise de lampe : à cet effet, on leur passe simplement une mèche à travers le corps et on l'allume.

Les guillemots sont abondants dans les hautes régions septentrionales.

Ces oiseaux constituent un grand attrait pour les chasseurs, non pas que leur chair soit savoureuse, mais parce que les péripéties de leur chasse sur les îles sont pleines d'intérêt. Ils habitent normalement les régions glacées, où on les rencontre alors en bandes innombrables ; mais lorsque le froid devient par trop vif,



Le guillemot.

Dodelinant de ci de là, ne se faisant pas de bile, le guillemot va son petit bonhomme de chemin.

instant. Dès qu'il n'est plus poursuivi, il descend sur l'eau, tue sa capture, l'avale, puis se dirige vers ses petits, à qui il la donne après l'avoir régurgitée.

Après avoir bien dîné, les stercoraires se retirent dans un endroit tranquille pour y digérer tout à l'aise. Mais bientôt, ils s'élancent dans l'air pour recommencer leur existence de bandits.

Le thalassidrome des tempêtes, est de tous les oiseaux de mer celui qui préfère aux temps calmes le moment où les éléments sont déchaînés.

Ce qu'il lui faut, c'est l'ouragan : une tempête le met en joie et on le voit alors

ils recherchent des localités plus méridionales.

Bien que conformé comme les oiseaux les plus ordinaires, le guillemot donne l'impression d'un acheminement vers ces oiseaux fantastiques que l'on appelle des manchots. Au repos, en effet, il est vertical, appuyé sur sa queue, complétant le trépied ; en même temps il agite la tête et le cou d'une manière très gracieuse.

Il est très habile à la nage, et bien qu'il n'enfoncé pas profondément le corps, il semble plus léger sur l'eau que tous ses congénères. En rasant, il sort fréquemment de l'eau ses jolis pieds rouges.

Au moral, les guillemots sont des oiseaux stupides. Ils nichent dans les crevasses des rochers.

Les Norvégiens leur enlèvent leurs oeufs pour les manger.

Signalons enfin les macareux, êtres grotesques au bec énorme rappelant un peu celui des perroquets ; le tournepierre, commun dans les endroits couverts de galets ; l'huîtrier, qui se nourrit de vers et de coquillages ; le courlis à bec recourbé, dont le nom rappelle exactement le cri que tout le monde a entendu au bord de la mer et, pour terminer, les manchots, si curieux par leur attitude verticale et leurs aides à demi atrophiées, remp'acées par des nageoires.

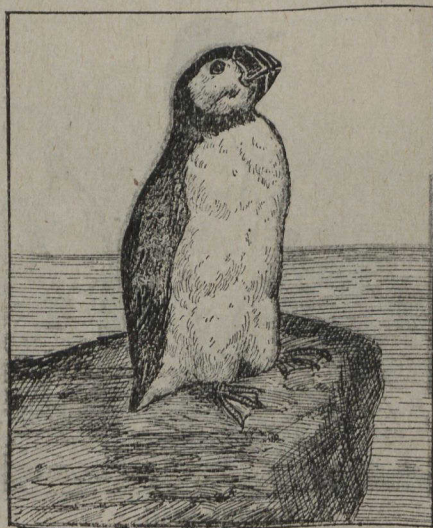
Rien n'étonne plus que la rencontre avec cet être bizarre et comique qui s'appelle manchot.

Figurez-vous un petit bonhomme droit sur ses pieds, pourvu de deux larges battoirs à la place de bras, d'une tête petite par rapport au corps dodu et replet ; figurez-vous cet être couverts sur le dos d'un habit sombre à taches bleues, s'effilant par derrière en queue pointue traînant à terre, et orné sur le devant d'un frais plastron blanc et lustré.

Mettez cet être en marche sur ses deux pattes et donnez-lui en même temps un petit dandinement cocasse et un constant

mouvement de la tête ; vous aurez devant les yeux quelque chose d'irrésistiblement attrayant et comique.

Ces oiseaux ne peuvent plus voler, car leurs plumes sont très réduites sur les ailes et transformées en sortes d'écailles ; mais par contre quels merveilleux nageurs. A grands coups d'ailes, ils fendent les flots ou bien il sautent au-dessus de l'eau par bonds successifs, comme des marsouins.



Le macareux.

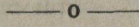
Un bec comme on n'en voit pas souvent, et peu enviable d'ailleurs pour l'air mais qu'il donne.

A terre ils sont plus gauches ; cela ne les empêche pas cependant de grimper dans les falaises à des hauteurs étonnantes. Ils sautent de roche en roche ou bien ils font des rétablissements sur leurs ailes, en s'aidant des pattes et du bec.

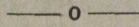
Les manchots avaient jadis pour collègues et amis les pingouins, aux moeurs d'ailleurs analogues, mais la plupart des espèces — le grand pingouin notamment — ont aujourd'hui disparu de la surface du globe.



LES INSECTES BIZARRES



Plantes ou Animaux



La vie des animaux peut se résumer en trois fonctions principales : 1o. manger ; 2o. se reproduire ; 3o. se défendre de leurs ennemis. Cette dernière fonction est certainement celle qui leur donne le plus de peine, surtout quand elle doit se manifester d'une manière active, c'est-à-dire par des luttes sans relâche.

Heureusement pour les animaux, la nature, toujours fidèle à ses tendances économiques, a donné à certains d'entre eux des moyens de défense passifs, bien fait par conséquent pour ménager leurs forces, et cependant des plus efficaces.

Ces moyens passifs sont appelés "mimétisme" (du mot grec "mimos", comédien), mot qui veut dire que les animaux imitent le milieu dans lequel ils vivent ou copent la forme d'autres animaux ou d'objets extérieurs : tous ces procédés contribuent à dissimuler l'animal ; on va voir par les exemples que nous allons citer qu'ils sont fort curieux.

L'un des exemples les plus connus nous est fourni par un insecte nommé phyllie, feuille sèche habitant les régions tropicales. Cet insecte, qui vit sur les arbres, a une forme aplatie et ovale.

Les ailes, étalées à plat sur le dos, figurent absolument une feuille, portant comme celle-ci une nervure médiane longitudinale et des nervures latérales ramifiées et anastomosées.



Une feuille qui se déplace.

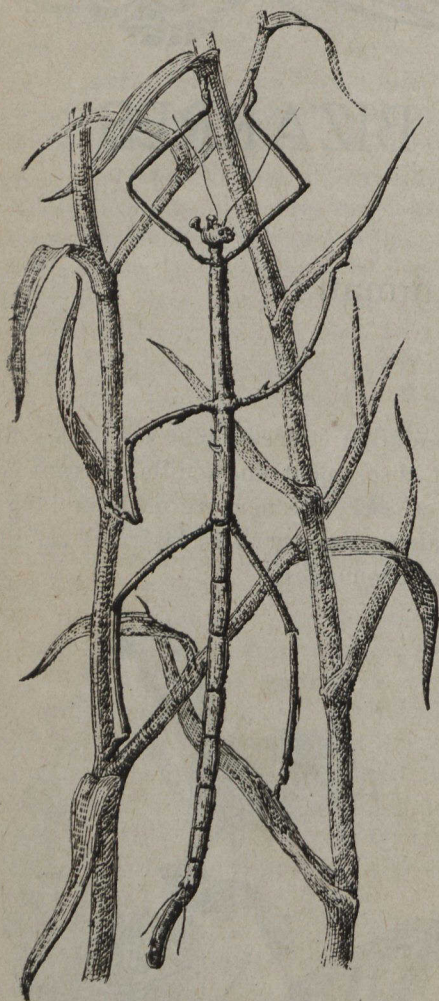
Lorsque l'animal est posé au milieu des feuilles, il est impossible de le distinguer du feuillage.

Un grand nombre d'insectes sont très allongés et ressemblent à des morceaux

été donné, "phasmidé," signifiant spectre ou fantôme.

D'autres espèces, plus bizarres, plus caractéristiques si possible, vivent sous des cieus plus brûlants.

Leur corps est d'une extrême ténuité, renflé seulement aux attaches des membres. Au Mexique, c'est le "phanoeles," qui mesure près d'un pied de longueur ! Que dire de la femelle, complètement dépourvue d'ailes, du spectre à pattes épineuses, le "phibalosome," qui réside à Java, ou de la femelle, également aptère, de la bactérie auriculée, qui vit dans les solitudes de l'intérieur du Brésil ? Elles comptent toutes deux une quinzaine de

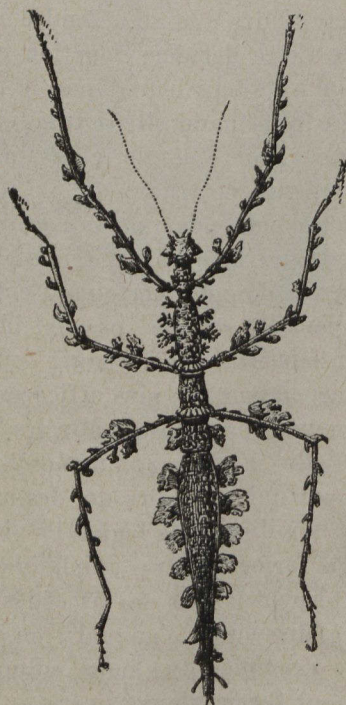


Phibalosome.

Un spectre fantastique comme on s' imagine qu'il en existe dans les grottes des fées et des enchanteurs.

de bois. Voici quelques renseignements sur ces "bâtons qui marchent."

Il y en a qui atteignent jusqu'à 10 pouces de longueur ; aussi produisent-ils invariablement une très vive impression sur ceux qui les observent. Cette impression se trouve traduite dans le nom qui leur a



Céroys du Nicaragua.

Ne croirait-on pas une branche d'arbre couverte de mousse ?

pouces de long sur trois ou quatre lignes de large !

Ce sont là de véritables bâtons, ou plutôt de grêles fétus marchant, minces branches, sèches et cassantes, perdues au milieu des végétaux qu'elles imitent aussi bien dans leur forme que dans leur coloration !

Le philalosome porte à la tête une paire d'appendices fort remarquables qui s'étalent comme des oreilles de chauve-souris, et son dos est muni, juste entre les deux paires de pattes postérieures, d'un aiguillon puissant dirigé vers le haut.

Ces longues bêtes sont d'une extrême indolence, malgré les ressemblances protectrices qu'elles offrent à un si haut degré ; leur timidité est très grande. La nuit seulement elles osent brouter les feuilles des taillis et des buissons qui les ca-

chent à tous les yeux.

Le jour, elles restent plongées dans un profond sommeil, gardant une immobilité parfaite ; le vent sud les agite, mais sans les réveiller.

Toutes les formes de phasmides que nous avons mentionnées jusqu'ici ressemblent à de simples baguettes plus ou moins nues et régulières. Chez d'autres, on croirait voir tantôt un rameau portant des feuilles.

C'est le cas du "Ceroys du Nicaragua," étrange bête que l'on prendrait volontiers pour un fragment de branche et non pour un insecte.

La nature, on le voit, est féconde en curiosités.



CE BON M. GOGO

Un grand hall, vitré et lumineux comme une serre...

Au centre, entourée de banquettes confortablement rembourrées, une table immense négligemment surchargée de revues financières et de prospectus alléchants...

Tout autour, des guichets grillagés, surmontés d'inscriptions magiques: "Coupons, Achats et ventes, Ordres de Bourse, Escomptes et warrants, Caisse"...

Derrière les grillages, tout un peuple d'employés, glabres ou moustachus, chevelus ou chauves, lunettés ou binoclés, uniformément plongée en des registres saisissamment vastes, où leur plume bruisante va un train d'enfer, era, cracra, cra...

Le long des parois, scellés au mur par des crampons d'acier, des coffres-forts aux serrures enchevêtrées, dont les portes grandes ouvertes laissent entrevoir des marées montantes de titres multicolores, imprimés en caractères romains, tudesques, turcs, russes, chinois, la tour de Babel de l'agio!...

Au fond, s'enlevant en sanguinesur le ton clair de la muraille, une fresque touchante à faire pleurer: "la Finance tendant les bras à l'Épargne..."



Craintivement, il esquissa une vague salutation...

M. Crédulus Gogo, entre sur la pointe des pieds dans ce sanctuaire... Si cela se faisait, il quitterait volontiers ses babouches dans le vestibule où sont affichées dépêches, à côté des cours de la Bourse... Voyez-le, du moins, son chapeau à la main, tremblant d'émotion, lui qui raille volontiers les dévotes agenouillées à l'église, pousser craintive-

ment la porte à deux battants, en esquissant une vague salutation...

Gogo (Crédulus) a fait une fortune honête dans le commerce des pains à cacheter. Pendant quarante ans, il a eu la gloire de fournir de cette denrée modeste, mais démodée, les administrations publiques et presque toutes les offices de la ville; ah! les temps ont été durs!... l'invasion des enveloppes gommées lui a donné du fil à retordre; mais, grâce à son activité, grâce surtout à une économie sagement épilucheuse, il est arrivé à mettre de côté, son fonds vendu, une pile respectable de bank-notes...

C'est cela qu'il s'agit maintenant de faire fructifier... Oh!... Crédulus entend bien ne jeter son dévolu que sur des valeurs de tout repos... jouer à la Bourse!... horreur!... Il lui faut un placement de père de famille... quelque chose d'archi-sûr... de pas très lucratif, sans doute, mais de solide comme le béton... voyez-vous, il n'y a encore que cela!...

Et c'est pourquoi l'honnête Crédulus, après avoir compulsé nombre de journaux financiers, s'est enfin décidé à prendre des obligations de chemins de fer... du papier bon papa, qu'il mettra dans son "armoire", derrière les draps empilés, dont il copiera soigneusement les numéros pour les cacher entrois ou quatre endroits différents, et qu'il rognera religieusement tous les trimestres, avec les grands ciseaux d'acier de son ancien magasin...

Déjà, le bon monsieur Gogo se dirige vers le guichet des "Ordres de Bourse", quand il entend appeler par derrière:

---Pst!... Psst!...

---C'est vous, Monsieur, qu'on attend...

---Moi?... Et qui donc?

---M. le Directeur!

---M. le Di...

La surprise, l'ahurissement, la stupeur envahissent l'âme candide de M. Crédulus... Mais déjà le directeur, en personne, est venu le chercher par le bras, et lui dit, d'un ton amicalement fâché:

---Comment, Monsieur Gogo, vous entriez ici sans venir me voir?... Et vous seriez parti sans me dire boujour?... Fi! que c'est vilain!...

Et M. Gogo, qui se demande s'il n'est pas le héros d'un conte des "Mille et une Nuits", mais qui déjà raidit le jarret, cambre le torse et bombe la poitrine, fait son entrée dans le cabinet directorial...

Très sévère, cette pièce!... Sévère et discrète!... On dirait un confessionnal, avec ses tentures retombantes et son demi-jour discret. Le directeur s'assied en face de son sous-directeur qui compulse fiévreusement des fiches... puis, faisant faire un quart de tour à son

fauteuil, croise les jambes et se tournant vers le bon Crédulus, tout pétrifié d'aise et de respect :

---Asseyez-vous donc, cher Monsieur Gogo... asseyez-vous donc!... Crédulus croit de son devoir de faire une déclaration :

---Croyez bien, Monsieur le Directeur, dit-il, que je suis très sensible à l'honneur que vous venez de me faire, et auquel, je le confesse, j'étais loin de m'attendre...

---En quoi vous aviez tort!... répond le Directeur!...

---Mais enfin, je suis un inconnu pour vous!...

---Quelle erreur!... cher ami!... Dans nos maisons, nous sommes, par devoir d'état, au courant du commerce local... or, sur la place, la maison Gogo était trop favorablement connue pour ne pas attirer notre attention... Nous savions qu'elle était dirigée par un homme de haute valeur, d'une probité inattaquable et d'une intelligence supérieure... Vous l'avez prouvé pendant quarante ans!...

---C'est vrai!... se rengorge Crédulus.

---De tels négociants, poursuivit le directeur, sont nos amis... Et pour quel but nos établissements de crédit ont-ils été fondés, si ce n'est pour aider au développement de la richesse nationale dont vous n'étiez pas un des moins brillants pionniers?

---Monsieur...

---Oui, oui!... Aussi avons-nous le désir, bien légitime et très vif, je vous assure, d'entrer en relations avec vous. En venant nous confier le soin de vos intérêts, c'est vous qui nous honorez...

Le bon Gogo croit que c'est arrivé et boit du lait comme un veau de six semaines. Désireux de justifier la haute opinion qu'on a de lui :

---J'ai là, dit-il, cinquante mille piastres...

En réalité, il n'en a que trente... Mais le moyen de paraître mesquin,

quand on est auréolé d'une telle gloire!...



M. Gogo tombe aplati...

---Cinquante mille piastres, reprend le directeur... C'est un chiffre... Avec cela, nous pourrions faire quelque chose de bien... Et quelle valeur achetez-vous

---J'avais pensé à des obligations de chemin de fer aérien...

---Peuh!...

M. Gogog est tout déconfi de voir la moue que fait M. le Directeur...

Il a peur d'avoir dit une bêtise... Cependant, il tient à son idée: Du bon!... du solide!... rien que du solide!

---C'est pourtant sûr!... insiste-t-il.

---Heu!...

Et, de nouveau, le directeur prend son air sceptique... Qu'y a-t-il donc?... le bon Crédulus se le demande avec angoisse...

Heureusement, le sous-directeur, cessant un moment de compulsurer ses fiches, prend la parole:

---Pardonnez-moi, Monsieur Gogo, s'avance-t-il, de prendre part à la conversation, mais je vois que M. le Directeur, par discrétion, ne veut pas vous dire tout ce qu'il sait... Moi, je vais vous dire toute la vérité... la vérité... que nous venons d'apprendre, à l'instant, par dépêche, c'est qu'une catastrophe épouvantable vient de se produire sur le chemin de fer aérien...

Les pluies torrentielles du mois dernier ont miné la ligne sur une longueur de trente milles au moins... Plusieurs trains ont déraillé... Ce sont des indemnités considérables à payer et des travaux gigantesques à entreprendre... Naturellement, la Compagnie a acheté le silence des journaux... Mais elle ne pourra pas empêcher les dividendes de baisser de 50 %... J'avais des "aérien", je me suis hâté de les vendre... Vous comprenez bien que ce n'est pas le moment d'en acheter...

L'excellent Gogo frémit d'épouvante à la pensée de l'impair qu'il allait commettre... Dans son imagination, il voit ses cinquante mille dollars engloutis, avec les trains dans un gouffre sans fond... Sa reconnaissance pour le service qu'on lui rend est sans bornes...

---Oh! merci!... bégaie-t-il, joignant les mains en un geste adorateur... Mais conseillez-moi donc... Quel placement me proposez-vous?...

---Voici... répond, en baissant la voix, le directeur... Nous avons une affaire hors ligne... Quelques titres seulement, que notre maison a réussi à se procurer pour faire plaisir à sa clientèle... Une maison de grand avenir... qui a fait une émission pour développer sa production...

---Quelle est cette maison?...

---C'est une usine d'huilage automatique... Vous savez quels progrès énormes a faits l'automobilisme, depuis un an...

---Oui! fait Crédulus d'un air entendu.

---L'automobile, poursuivait victorieusement le directeur, est le moyen de locomotion de l'avenir... Il tuera le chemin de fer, comme ceux-ci ont tué les pataches... Tout ce qui touche à l'automobilisme est assuré de réussir... Or, l'usine dont nous parlons est la seule peut-être dans le monde entier, qui exploite l'huilage automatique,

sans lequel les meilleurs automobiles ne sont que des brouettes grinçantes...

Vous voyez l'affaire... C'est un intérêt, au bas mot de 75 %... 50,000 piastres rapportant par an 37,500 piastres!...

---Et où est cette usine?

---A Foleville... Voulez-vous jeter un coup d'oeil sur les plans?...

---Pas la peine!... s'écrie Crédulus... j'ai d'excellents amis à Foleville... je vais leur écrire pour obtenir des renseignements précis.

---Si vous voulez!... concède le directeur, d'un ton bon enfant... Mais je dois vous prévenir que nous n'avons plus qu'un nombre de titres fort restreint... on nous en demande de tous les côtés... Ce soir, tout probablement, il n'en restera plus...

---Que faire alors?... Que faire?... gémit le perplexe Gogo.

---Nous donner vos ordres sans plus tarder...

Crédulus hésite... Mais comment douter de la paroles de Messieurs aussi compétents et aussi aimablement dévoués?... Et puis, 37,500 piastres de rente avec 50,000 de capital!...

---C'est bien!... dit-il, prenez-m'en pour la somme que j'ai dit!... Pourvu, ajoute-t-il en signant, qu'il en reste suffisamment!...

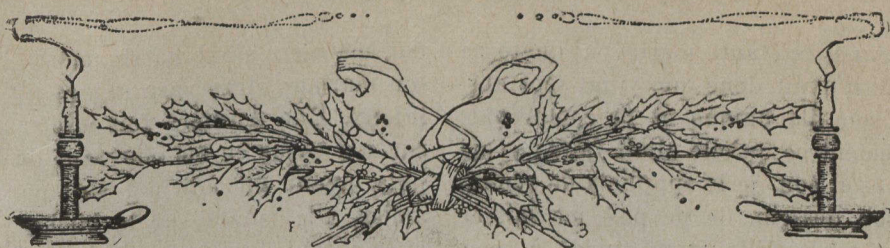
---Nous ferons l'impossible pour cela... conclut le directeur, en levant la main comme pour un engagement solennel!...

÷

Le lendemain, Crédulus Gogo, qui n'a pu s'empêcher d'écrire à Foleville, tombe aplati en recevant---trop tard, hélas!--- ce coup de massue télégraphique:

“Maison indiquée vaut pas un clou. Faillite imminente. Roulé.”





UNE AFFREUSE COUTUME

Par Auguste Fortier

IL Y A une dizaine d'années, un journaliste parisien écrivait que les Canadiens-français étaient superstitieux. Le cher homme, que dirait-il, s'il venait dans l'Inde, dans l'Inde, où, en plein vingtième siècle, les superstitions sont encore aussi nombreuses que les arbres sur les flancs touffus de notre altier Mont-Royal!

Dans le "Védas", le livre sacré des Hindous, se trouve le verset suivant: "O femme, si ton mari meurt, tu dois le rappeler à la vie, ou mourir avec lui." La femme ne pouvant ressusciter son époux, n'a qu'une chose à faire, le rejoindre dans l'autre monde.

Quand un Hindou est mort, on le porte à un endroit nommé "ghat", et là on le place sur un bûcher auquel on met le feu. C'est le devoir de la veuve de se jeter sur ce bûcher pendant que les flammes consomment son mari. Ce genre de suicide est connu sous le nom de "Sati".

Jusqu'en 1829 cette affreuse coutume était générale dans l'Inde. Anequetil Duperron, voyageur français, qui parcourut ce pays vers 1760, affirme dans ses mémoires que "pendant ses deux années de séjour dans le Bengale, il n'a pas rencontré une seule veuve hindoue."

En 1829, Lord Bentick, gouverneur

des Indes Anglaises, promulgua un édit, défendant l'horrible coutume du "sati", de sorte qu'aujourd'hui, les veuves ne se jettent plus comme jadis publiquement, sur le bûcher en feu, pour mourir avec leur mari, mais les cas de "sati" clandestins ne sont pas rares. A Calcutta, qui est le Montréal de l'Inde, mourait en octobre dernier (1911) un riche marchand indigène; comme on se préparait à le porter au "ghat", le feu se déclara dans la chambre voisine. On accourt et on trouve la veuve qui agonisait sur un bûcher élevé et allumé par elle-même.

Un des derniers "sati" qui eut lieu en public, et dont fut témoin tout un village assemblé, fut celui de Naihati, petit village des bords du Gange, c'était en 1874. Le fils de la femme, qui s'est jetée sur le bûcher funeste, à côté de son mari, vit encore. Son nom est Bobinath Sancharoo, il a aujourd'hui cinquante ans, par conséquent, il en avait douze à l'époque du drame. Il était assez vieux pour comprendre, et voici comment il raconte le lugubre événement:

"Quand mon père eut rendu le dernier soupir, ma mère résolut de s'immoler sur le même bûcher que lui. Nous habitons Naihati, loin de toute surveillance anglaise. Ma mère était encore relative-

ment jeune, s'étant mariée à quatorze ans; elle n'avait donc que vingt-sept ans. J'étais son fils unique et je comprenais parfaitement ce qu'elle allait faire; je me jetais à son cou, je le suppliais de renoncer à son dessein, de ne pas me laisser seul sur terre. Elle était sourde à mes prières; elle semblait sans âme; pourtant sa voix était douce et onctueuse. Ma mère me confia à son frère en disant: "Je recommande mon fils à Dieu d'abord, à

feu, ma mère s'habilla comme au jour de son mariage et se para de ses plus beaux bijoux. Une dernière fois elle me pressa sur son coeur en me couvrant de baisers, puis, ayant dit adieu à ses parents et amies, elle monta sur le bûcher en feu avec autant de calme que si elle eut gravi le perron de sa maison, et elle se coucha à côté du cadavre de mon père. Pas un cri de douleur ne se fit entendre. Le feu crépitait, le bois flambait, et dans l'air se



Préparation d'un bûcher pour les morts.

toi ensuite; il vivra longtemps et sera heureux. Bobinath fera son chemin; il sera aimé et respecté des Anglais." Quelques spectateurs chuchotaient: "La jeune veuve faillira quand arrivera le moment décisif; et elle s'enfuira loin du bûcher."

"Ma mère se contentait de sourire langoureusement. La foule était considérable et attendait en un respectueux recueillement. Lorsque mon père eut été porté sur le bûcher et qu'on y eut mis le

répandait une forte odeur de chair brûlée. Pour obéir à un commandement du "Védas", je pris un fagot en flamme, et j'allai en frotter le visage de mes parents. La vue de ma mère qui semblait me tendre les bras, me fit perdre connaissance et je tombai à la renverse, à quelques pas du bûcher"...

Ce "sati", tel que raconté par Bobinath Sancharoo, est authentique. Les chroniques du temps en font mention. La garnison anglaise de Calcutta avait été



M. AUGUSTE FORTIER

prévenue, mais le lendemain, quand le capitaine Eames, à la tête d'un détachement de cavalerie, arriva sur la scène du drame, il ne vit que des cendres et des os calcinés.

Le "sati" collectif était autrefois assez fréquent. A l'époque où Français et Anglais se battaient sur les bords du Saint-Laurent pour savoir qui serait le maître du Canada, ces deux mêmes puissances étaient aussi aux prises dans l'Inde. En 1767 dans un engagement près de Pondichery, cinq soldats hindous, à la solde des Français, périrent. Ils étaient mariés et avaient laissé leurs femmes au village de Ralpour. Dès que la nouvelle de leur mort fut connue, les cinq veuves élevèrent un bûcher, et s'immolèrent sans hésiter. A cet endroit a été construit un temple qui a l'apparence d'un tumulus et que l'on voit encore.

Si l'on étudie la nature humaine, ou si l'on analyse les événements auxquels nous sommes mêlés ou qui nous sont narrés, nous voyons que le "sati" se pratique non seulement chez les Hindous, mais un peu chez tous les peuples, même les plus civilisés. Que l'on considère ce qui s'est passé dans l'épouvantable naufrage du "Titanie". Ces femmes Françaises, Américaines, Anglaises, et même Canadiennes, jeunes ou vieilles, riches ou pauvres, qui se cramponnent à leurs maris, refusant de prendre place dans les canots de sauvetages, préférant la mort à la séparation, préférant être ensevelies dans l'abîme plutôt que de survivre à ceux

qu'elles aiment, ne sont-ce pas là autant de cas de "sati" qui eussent fait l'admiration de la mère de Bobinath Sancharoo et des cinq jeunes femmes de Ralpour?

Le "sati" est sans doute quelque chose de beau, de généreux, de noble! C'est la preuve d'un amour conjugal sincère, idéal! Je respecte le nom de ces femmes hindoues qui se jettent sur un bûcher enflammé pour mourir à côté d'un mari aimé. j'admire l'action quasi surhumaine de ces fidèles épouses, mais combien plus, je respecte, combien plus j'admire nos femmes canadiennes, qui, frappées dans leurs affections les plus chères, se soumettent à la volonté de Dieu, et qui, au lieu de se suicider, survivent à leur mari et se consacrent à l'éducation de leurs enfants.

D'ailleurs, le "sati" ne serait pas toujours possible sur les bords du Saint-Laurent. Les Canadiens-français sont trop galants hommes; ils descendent des chevaliers du Moyen-Age qui avaient pour devise: "Mon Dieu, ma Dame et mon Roi", et ils ne permettraient pas qu'une jeune veuve aimable, sympathique, et dans toute la beauté de son printemps, s'immolât parce que le Maître Suprême a rappelé à lui l'homme qu'elle aimait. Bientôt une chaîne serait formée pour éteindre le feu du bûcher sacrilège, et soyez assurés que celui qui écrit ces lignes ne serait pas le dernier à apporter un seau d'eau; il retournerait même en chercher un autre...



BUSTE ET HANCHE



Toutes les femmes qui essaient de faire leurs robes elles-mêmes voient la difficulté de réussir par la méthode habituelle de l'«essayage» avec soi comme modèle et un miroir pour voir comme le vêtement va dans le dos.

Le Mannequin Ajustable PERFECTION de HALL-BORCHERT supprime toute difficulté et désappointement dans la façon et rend le travail facile et satisfaisant immédiatement. Cette forme s'ajuste en 50 grandeurs et façons différentes; elle s'allonge ou se raccourcit de la taille ou de l'ensemble pour tout vêtement désiré. Très facile à ajuster, elle ne peut se déranger et dure toute la vie. Ecrivez pour la brochure contenant l'assortiment complet de mannequins avec leurs prix.

Hall-Borchert Dress Form Co
of Canada, Limited
158s. Bay Street, Toronto, Can.

Le Samedi

Magazine Hebdomadaire Illustré

40 PAGES 5 CENTS 40 PAGES

ou \$2.50 d'abonnement par an

En vente chez tous les dépositaires ou chez les Edits-proprétaires, Poirier, Bessette & Cie, 200 Blvd St-Laurent, Montréal

ETES-VOUS

Nerveux, Fievreux?

Régaissez au lieu de vous laisser abattre. Vous mettez fin à l'accès en prenant suivant les directions, une ou deux

POUDRES NERVINES MATHIEU



Exemples d'Opium, de Chloral, de Morphine, et autres drogues dangereuses.

25 C LA BOITE DE 18 POUDES

Souveraines contre MAL de TETE, MIGRAINE, FATIGUE, FIEVRE, NEURALGIE, SURMENAGE, MANQUE de SOMMEIL.

EN VENTE PARTOUT

Si vous toussiez recourez sans délai au Sirop Mathieu au Goudron, à l'Huile de Foie du Morue et autres extraits médicinaux.

Il Soulage, Soutient, Fortifie, Guérit.

La Cie J. L. MATHIEU, Propriétaire
SHERBROOKE, P.Q.

L. Chaput, Fils & Cie, Liée, Distributeurs, Montréal

Office et ateliers,
675 Chemin de la Côte-des-Neiges,
Montréal.

Propriétaire de Carrières
de Granit

Jos. Brunet,

Fabricant et Importateur,
Constructions de Granit
et Tous Genres de Tra-
vaux de Cimetières

Estimations sur demande.
Gros et Détail. Tel Up. 1466.

Atelier moderne défiant toute
compétition.

W. LEGAULT,

Horloger, Bijoutier et Opticien



Tient un stock des plus variés et des plus modernes.

Toutes réparations, celles des montres est une spécialité de l'établissement.

Le Département d'Optique est complet up-to-date et d'après les procédés et formules basés sur l'expérience.

PRIX MODERES

1062 Ste-Catherine Est, - Montréal



C'EST UNE COURSE CONTINUELLE
POUR SE PROCURER LES
CIGARETTES
DERBY

Des millions de cigarettes
DERBY se vendent annu-
ellement, simplement parce
que des milliers de fumeurs
les préfèrent aux autres.

Elles se vendent partout.
5c. le paquet.